

2m 11.3027.2

Université de Montréal

**Commémorer la ville,
une analyse comparative des célébrations
du centenaire de Toronto en 1934 et du tricentenaire de Montréal en 1942**

par

Harold Bérubé
Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences

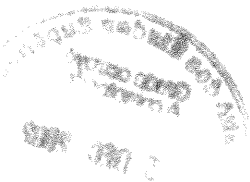
Mémoire présenté à la Faculté des études
supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)

Juillet, 2002

© Harold Bérubé, 2002



D
7
U54
2002
Nr. 018



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Commémorer la ville,
une analyse comparative des célébrations commémoratives
du centenaire de Toronto en 1934 et du tricentenaire de Montréal en 1942

présenté par

Harold Bérubé

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur: Ollivier Hubert
Directrice : Michèle Dagenais
Jury : Ronald Rudin, Concordia

Mémoire accepté le : 18 septembre 2002

Sommaire

Ce mémoire constitue une étude comparative des célébrations commémoratives entourant le centenaire de l'incorporation de Toronto en 1934 et le tricentenaire de la fondation de Montréal en 1942. L'objectif de cette comparaison est double : il s'agit de dégager de la littérature un modèle de la commémoration et de le confronter à ces exemples concrets.

Ce modèle de la commémoration se résume en trois concepts et en leur interrelation : les « commémorants » puisent dans le passé (la mémoire) des éléments propres à renforcer ou à redéfinir certaines valeurs et certains traits (l'identité) du groupe auquel ils se rattachent (la communauté). Dans ce cadre, le passé joue un double rôle. Pour les « commémorants » il fait figure de source, alors que pour le chercheur il explique certains des choix faits dans le cadre des festivités et permet de les resituer dans leur contexte historique plus large.

Les deux événements sont l'occasion de s'exprimer sur le milieu urbain, sur sa relation avec l'ensemble plus large qu'est la nation et, plus généralement, avec l'Occident. Au-delà des particularités des contextes torontois et montréalais, une approche commune de la commémoration et des discours et des pratiques qui y sont associées se dégage.

Mots clés : identité, mémoire, commémoration, culture, urbain.

Summary

This dissertation is a comparative study of the commemorative celebrations of the 100th anniversary of Toronto's incorporation in 1934 and the 300th anniversary of the

foundation of Montréal by de Maisonneuve in 1942. This comparison pursues a double purpose : to draw a model out of the literature on commemoration and confront it to concrete celebrations.

This commemoration model can be summed up by three interrelated concepts : the « commémorants » (the creators and main actors of commemoration) draw from the past elements (memory) that will reinforce or redefine some values and traits (identity) of the group they are attached to (community). In this context, the past plays a double role. To « commémorants », it is a source, while to the present day historian it helps explain some of the choices made during the celebrations and place them in a larger historical context.

Both events make place to discourses on the urban environment, its relation with the larger ensemble that is the nation and, generally, with the Western civilization. Beyond the specific contexts of Toronto and Montréal, a common approach to commemoration, discourses and the associated practices can be drawn.

Key words: identity, memory, commemoration, culture, urban.

Remerciements

Cette étape de mon parcours académique tirant à sa fin, je souhaite remercier ceux et celles qui m'ont permis d'en arriver là en un seul morceau.

Premièrement, ce projet de recherche n'aurait pas pris forme et ne serait pas arrivé à terme sans les conseils et l'assistance de ma directrice de recherche, Michèle Dagenais. Sa disponibilité, son enthousiasme et ses encouragements, sans négliger son sens critique, ont été de précieux atouts durant ces deux années. C'est également à elle que je dois d'avoir fait mes premiers pas sur le terrain des études urbaines. Je désire également remercier Pierre Trépanier, tant pour ses encouragements que pour ses conseils et ses enseignements en ce qui a trait à l'analyse des discours.

Je souhaite remercier ma conjointe, Amélie, qui a eu l'occasion de me lire et de me relire encore tout au long de la rédaction de ce mémoire. Ses conseils m'ont été précieux et ses propres travaux ont trouvé le moyen de déteindre sur les miens.

Je suis aussi reconnaissant envers le personnel des archives des villes de Toronto et de Montréal. Leur professionnalisme et leur courtoisie m'ont grandement facilité la tâche. Je remercie particulièrement Hélène Charbonneau d'avoir eu la bonté non seulement de m'initier aux archives de la ville de Montréal, mais aussi d'avoir su m'éviter quelques ennuis en fin de parcours.

Je salue enfin mes collègues, dont le soutien et la compagnie eurent de salutaires effets sur mon moral, ainsi que ma famille et mes amis, qui surent m'encourager lorsqu'il le fallait.

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire.....	I
Remerciements	III
Liste des figures.....	VII
Liste des sigles et des abréviations	VIII
Introduction	1
1. Théorie et méthodologie.....	5
1.1 Identité, mémoire et communauté.....	7
1.1.1 L'histoire et la commémoration : aperçu d'une relation difficile	7
1.1.2 Lieux et traditions, nation et mémoire : un bilan historiographique.....	9
1.1.3 Vers un modèle plus équilibré de la commémoration..	16
1.2 Sources et cadre d'analyse	24
1.2.1 Les sources : description.....	24
1.2.2 Les sources : leur portée et leurs limites	26
1.2.3 La comparaison : considérations générales et particulières.....	30
2. Usable past et usage du passé	36
2.1 La Crise et la Guerre, ou le déclin des traditionalismes au Canada.....	38
2.1.1 Crise économique et impérialisme	40
2.1.2 Lendemains de crise, guerre mondiale et « clérico-nationalisme »	46

- 2.1.3 Célébrer pour oublier? 51
- 2.2 Fondations, ou quoi commémorer?..... 53
 - 2.2.1 Ville-Marie, avant-poste français et missionnaire 53
 - 2.2.2 De York à Toronto, « The City That Works » 58
 - 2.2.3 À la recherche du moment premier 62
- 3. Commémorer la ville – préparatifs 66**
 - 3.1 Les bricoleurs de mémoire 68
 - 3.1.1 Les spécialistes de la mémoire – considérations
générales 68
 - 3.1.2 Les spécialistes de la mémoire – Toronto et
Montréal 72
 - 3.2 Programmes et préparatifs 79
 - 3.2.1 Rêves ambitieux 79
 - 3.2.2 Cauchemars 82
- 4. Commémorer la ville – exécution 91**
 - 4.1 Les célébrations en bref 92
 - 4.1.1 *The Queen City* 92
 - 4.1.2 Ville-Marie..... 96
 - 4.1.3 Apothéose : l'épée et la croix 100
 - 4.2 Un présent lié au passé, un passé source du présent : les
espaces de la mémoire et de l'identité 112
 - 4.2.1 La ville : vecteur identitaire? 113
 - 4.2.2 Au cœur de la nation 125
 - 4.2.3 Une civilisation occidentale commune face aux
« Barbares » : aspect international des fêtes 132

4.2.4 Oublier : les effets de la commémoration.....	136
Conclusion.....	140
Bibliographie	149
Annexes	156

Liste des figures

1. Bas-relief du monument élevé en 1895 à de Maisonneuve sur la Place d'Armes (p. 34).
2. Le lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, John Graves Simcoe, supervisant la construction des premiers bâtiments de York (p. 34).
3. Gravure représentant le marché de Toronto (p. 35).
4. Le maire de Toronto, William J. Stewart (p. 65).
5. Le directeur des fêtes, le lieutenant-colonel Herbert R. Alley (p. 65).
6. Le maire de Montréal, Adhémar Raynault (p. 65).
7. Le directeur des fêtes, Léon Trépanier (p. 65).
8. Programme du centenaire de l'incorporation de Toronto (p. 90).
9. Programme du tricentenaire de la fondation de Montréal (p. 90).
10. Hommage des vétérans au cénotaphe de Toronto (p. 90).
11. Fêtes religieuses du 17 mai dans le parc du mont Royal (p. 90).
12. Militaire paradant de nos jours devant une des baraques du Fort York (p. 138).
13. Le calice offert par le pape Pie XII à l'archevêché de Montréal en mai 1942 (p. 138).
14. Monument à Maisonneuve sur la Place d'Armes (p. 138).
15. Différents souvenirs du centenaire de l'incorporation de Toronto (p. 139).

Liste des sigles et des abréviations

ACJC	Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française
CCJM	Chambre de Commerce des Jeunes du District de Montréal
CTA	City of Toronto Archives
CTCM	Commission du Troisième Centenaire de Montréal
DGDA	Division de la gestion des documents et des archives (Ville de Montréal)
FNSJB	Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste
TCCC	Toronto Centennial Celebration Committee
UEL	United Empire Loyalists

Introduction

La mémoire doit donc être entendue tout à la fois comme un discours et une pratique.
Stéphane Michonneau¹

Que faisons-nous lorsque nous commémorons? S'agit-il d'évoquer et d'honorer le passé, de répondre aux appels du calendrier et de l'histoire ou n'est-ce qu'un prétexte parmi d'autres pour célébrer ou pour se divertir? La commémoration est-elle un outil au service d'élites désirant manipuler la mémoire collective à leurs fins ou plus simplement une spectaculaire entreprise commerciale et touristique? L'acte de commémoration est complexe, il tend vers plusieurs fins contradictoires et répond à plusieurs besoins simultanément. Le cœur de cet exercice est le lien que les collectivités entretiennent avec leur passé. C'est un rapport avec lequel l'historien est familier, puisqu'il est inhérent à tous ses travaux. Toutefois, les contraintes que s'impose le chercheur sont loin d'être du même ordre de grandeur que celles avec lesquelles doit composer le reste de la société lorsqu'elle interagit avec son passé et sa mémoire.

En m'interrogeant sur le sens à attribuer à ces célébrations du passé, je pars de la prémisse qu'elles sont plus qu'une simple affaire de divertissement. La commémoration est une occasion, pour les groupes appartenant aux élites intellectuelles, politiques et économiques d'une société, de procéder à une savante ingénierie sociale de l'identité. J'entend par là une utilisation sélective de l'histoire et de la symbolique, du discours et des actes, visant à modifier ou à renforcer un cadre

¹ Stéphane Michonneau, « Société et commémoration à Barcelone à la mi-XIXe siècle », *Genèse*, 40 (septembre 2000), p. 31.

identitaire. Si ce processus est inhérent aux célébrations commémoratives, la cohérence et l'efficacité avec laquelle il est utilisé varient. En étudiant et en comparant deux séries de célébrations commémoratives – celles du centenaire de l'incorporation de Toronto en 1934 et celles du tricentenaire de la fondation de Montréal en 1942 – j'espère mettre en lumière ce processus d'ingénierie sociale dans sa pluralité et ses contradictions. Je souhaite également déterminer quels sont les acteurs qui y donnent vie, quelle est la nature des mécanismes qui permettent sa préparation et sa planification, quel rôle y jouent les considérations idéologiques, sociales et économiques.

Discours et pratiques identitaires s'entrecroisent continuellement à l'occasion des différentes activités organisées à l'occasion de ces fêtes. Mon but est d'identifier ces messages, de les explorer et de les articuler les uns par rapport aux autres. Perçus à travers les médias de la *société du spectacle*², les événements historiques et le sens qu'on leur attache deviennent hautement dynamiques, surtout lorsque mis entre les mains de groupes sociaux dont l'objectif n'est pas tant d'étudier ou de reconstituer le passé que de l'utiliser à des fins de divertissement et de propagande. Défilés et discours, spectateurs et acteurs agissent alors collectivement pour donner un sens au passé et pour forger une part de la mémoire collective. J'ai donc aussi l'intention de déterminer quels sont les liens entre le passé évoqué, les messages transmis et le contexte dans lequel se déroulent les fêtes étudiées. Je veux déterminer quels sont les sens attribués, par les différents groupes sociaux engagés, aux cérémonies et aux passés qu'elles évoquent, tout en mettant en lumière les facteurs internes et externes qui influencent ces choix.

² Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, 167 pages.

Le milieu où se déroulent ces fêtes constitue également leur objet : la ville. Dans ce cadre, j'accorderai au milieu urbain une importance particulière, car, au cours de la première moitié du XX^e siècle, la ville s'impose au Canada comme milieu de vie de la majorité et le discours s'y référant évolue en fonction de cette nouvelle prédominance. Dans les cas de Montréal et Toronto, cette position est assortie des aspirations métropolitaines de cette dernière et des difficultés qu'a la première à clairement conserver son titre de métropole du Canada. À travers les discours et les pratiques observés lors des deux séries de célébrations, j'espère pouvoir tracer les contours d'une culture municipale (ou du municipal) et être en mesure de mettre en lumière certains aspects des fêtes propres au monde municipal et aux deux villes étudiées. J'espère ainsi donner à mon étude une perspective « localiste ». C'est-à-dire que, sans me cantonner sur la ville et ses représentations, je veux partir de ce cadre identitaire local et en faire le point de référence de mon observation de l'influence et de l'importance d'autres cadres identitaires collectifs dans les discours et les pratiques des « commémorants ». Cette approche est particulièrement pertinente lorsque l'étude se situe au Canada, pays où les questions identitaires ont tendance à prendre les dimensions d'un immense puzzle.

Plus concrètement, mon étude se présente en quatre temps. Premièrement, je vais dresser un bilan historiographique des principaux ouvrages portant sur les manifestations concrètes et souvent spectaculaires de la mémoire collective. De cette étude, j'espère pouvoir tirer les fondements d'un modèle de la commémoration, de ses fins et de ses particularités. Ce bilan sera suivi d'une analyse critique des sources utilisées pour reconstituer ces deux séries de fêtes et d'une brève réflexion sur mon

utilisation de l'approche comparative. Deuxièmement, je vais m'attarder aux contextes large et restreint des fêtes étudiées. C'est-à-dire que, dans un premier temps, je vais me pencher sur le contexte historique immédiat dans lequel se sont déroulées les festivités. Dans le cas de Toronto, il est dominé par le ralentissement économique des années 1930, alors que pour Montréal, c'est la Deuxième Guerre mondiale qui monopolise les esprits. Dans un deuxième temps, je vais me pencher plus généralement sur les grandes lignes de l'histoire des deux villes. Ceci me permettra de mettre en perspective le passé commémoré en public par rapport à celui que nous connaissons actuellement comme historiquement vérifiable et ainsi, de clarifier les liens entre ce passé « disponible » et le passé « utilisé ». Troisièmement, je vais m'attarder aux premiers actes des fêtes. Les acteurs engagés et les préparatifs auxquels ils se sont adonnés dans les années précédant leur exécution seront l'objet de cet avant-dernier chapitre. Finalement, je conclurai avec les fêtes en tant que telles. J'établirai un bref récit chronologique de leur déroulement, m'attarderai plus en détails sur certains épisodes pour terminer mon étude par une analyse comparative des thèmes évoqués par les « commémorants » au cours de ces deux années.

On verra que « lorsque le passé devient durable, lorsqu'on lui enjoint de renvoyer l'image rassurante d'une stabilité perdue, alors il y a du sens à se référer à lui, à invoquer son exemple, à le convertir en tradition, à le commémorer »³.

³ Michonneau, *loc. cit.*, p. 12.

1. Théorie et méthodologie

And so it comes about that we begin to conceptualize matters of identity at the very time in history when they become a problem.

Erik H. Erikson¹

Qu'est-ce que la commémoration? Question en apparence simple à la base de mon étude, elle mérite que l'on s'y attarde. Il faut d'abord distinguer ce que les « commémorants » déclarent faire, de ce que la littérature sur le sujet prétend y voir. Les organisateurs d'activités et de célébrations commémoratives – les élites « commémorantes » – affirment rendre hommage à un passé dont ils se réclament les héritiers et les gardiens. Cette déclaration d'intentions implique que les éléments du passé célébrés sont sources de fierté et qu'une continuité existe entre ceux qui les ont vécus et ceux qui leur rendent hommage. Des observateurs extérieurs, se penchant sur ces fêtes avec le regard plus détaché du chercheur, y voient presque l'exact opposé. La commémoration leur apparaît comme l'utilisation d'éléments du passé (la mémoire) bien précis dans le but de définir, de redéfinir ou de renforcer, au présent, certaines caractéristiques et certaines valeurs (l'identité) au sein d'un groupe d'individus donné (la communauté).

Ces deux schémas constituent de larges généralisations, mais ils illustrent la distance qui sépare la commémoration *vécue* de la commémoration *observée*. Dans le premier cas, les élites « commémorantes » prétendent mettre le présent au service du passé pour en préserver le souvenir; dans le second, les chercheurs affirment plutôt

que c'est le passé qui est mis au service du présent pour légitimer les valeurs et les idéaux de la communauté ou des élites. Tout en préservant la relation dialectique qu'entretiennent ces deux perspectives, c'est cette dernière vision de la commémoration qui sera surtout l'objet de mes réflexions dans les pages qui suivent.

Cette réflexion passe par une étude de la littérature historique liée aux différentes utilisations qui sont faites du passé par les membres d'une communauté. S'ajoutent à ce répertoire quelques ouvrages traitant de sujets et de concepts corollaires à la commémoration, entre autres la nation, la mémoire, la communauté et l'identité, ainsi que des ouvrages rattachés à la sociologie, à la philosophie et à l'anthropologie culturelle. Je me concentrerai sur les aspects de ces études ayant le plus contribué à l'évolution de ma réflexion, n'oubliant pas de souligner, lorsque l'occasion s'en présentera, les problèmes ou les contradictions que leur lecture soulève.

De cette revue de la littérature, je tirerai une vision plus générale de la commémoration, assortie d'un bilan sur mon utilisation des concepts d'identité, de mémoire et de communauté, qui en sont le cœur. Cette préparation me permettra d'élaborer un modèle auquel je confronterai plus loin les résultats de mon étude de cas.

¹ Erik H. Erikson, *Childhood and Society*, New York, W.W. Norton & Co., 1950, p. 282.

1.1 Identité, mémoire et communauté

1.1.1 L'histoire et la commémoration : aperçu d'une relation difficile

Soulignons premièrement que, par rapport aux sciences sociales, la discipline historique accuse un retard indéniable dans l'étude de ce que l'anthropologue Clifford Geertz appelle la « symbolique du pouvoir »². L'existence de quelques ouvrages historiques importants sur la question – mentionnons par exemple l'incontournable étude de Marc Bloch sur les pouvoirs thaumaturgiques attribués aux monarques anglais et français³ – semble insignifiante par rapport à la masse de travaux anthropologiques et sociologiques consacrés aux spectacles et aux rituels, à la place occupée par le passé et la mémoire dans une société et enfin, à l'identité et à la communauté⁴. Différents facteurs expliquent ce désintérêt de l'histoire. L'évolution de la discipline historique au cours du dernier siècle joue pour beaucoup.

Dès les années 1920, mais surtout après 1945, la pratique historique est dominée par des écoles ou des courants qui, comme les *Annales* en France,

² Geertz englobe sous ce terme les différentes manifestations culturelles du pouvoir : drapeaux, monuments, festivals, commémoration et autres éléments rituels liés à la politique. Cité dans Nicholas Rogers et Adrian Shubert, « Introduction: Spectacle, Monument, and Memory », *Histoire sociale/Social History*, 29 (novembre 1996), p. 266.

³ Marc Bloch, *Les rois thaumaturges : étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Paris, Librairie Istra, 1924.

⁴ Mentionnons les travaux sur la mémoire du sociologue Maurice Halbwachs (Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, 2e éd. Paris, Presses Universitaires de France, 1968 [1950]); les ouvrages consacrés au rituel et au spectacle de l'anthropologue Victor Turner (Victor Turner, *The Ritual Process : Structure and Anti-structure*, Ithaca, Cornell University Press, 1966; *Idem, Dramas, Fields and Metaphors: Symbolic Action in Human Society*, Ithaca, Cornell University Press, 1974; *Idem, From Ritual to Theatre : the Human Seriousness of Play*, New York, Performing Arts Journal Publications, 1982); et l'essai plus polémique de Guy Debord (Guy Debord, *La Société du Spectacle*, 3^e éd. Paris, Gallimard, 1992 [1967]).

privilégient une approche « sociale » du passé⁵. À l'étude des grands personnages de l'histoire et de la nation, à une histoire dominée par les aspects militaires et politiques du développement des sociétés, succède une histoire « par le bas », cherchant, au-delà de la « vieille » histoire, à étudier l'évolution des classes sociales, réalités quantifiables et mesurables desquelles peut émerger une histoire scientifique, tournée vers les majorités silencieuses de l'histoire. Dans ce contexte,

'tradition' appeared to be a conservative ruse designed to keep the masses in thrall, whereas commemorative politics bespoke of elitism, self-serving notions of nationhood, and a 'top-down' approach to history that many historians wished to dispel.⁶

À cette réticence découlant de l'évolution de la discipline, il faut ajouter que l'histoire s'est souvent retrouvée en situation de conflit d'intérêt face à l'étude de l'utilisation du passé à des fins autres que la simple connaissance. Au cours des XIX^e et XX^e siècles, la production d'histoires nationales ouvertement guidées par le patriotisme de leurs auteurs témoigne de la participation active de nombreux historiens dans le processus de *nation-building*⁷. Il n'est pas surprenant de constater que, comme pour se disculper des actions de leur prédécesseurs, les historiens deviendront beaucoup plus critiques face à l'idée nationale et à l'utilisation du passé

⁵ Hervé Martin et Guy Bourdè, « L'histoire nouvelle, héritière de l'école des 'Annales' », dans Guy Bourdè et Hervé Martin, *Les écoles historiques*, 2^e éd. Paris, Éditions du Seuil, 1997 [1983], pp. 245-270.

⁶ Rogers et Shubert, *loc. cit.*, p. 266.

⁷ À ce sujet, Alan Gordon note que « [the] expression of nationalist sentiment not only relies on historical narratives and historical memory, but historians figure prominently among the creators and devotees of nationalism. » (Alan Gordon, *Making Public Pasts. The Contested Terrain of Montréal's Public Memories, 1891-1930*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2001, p. 7) On pensera immédiatement, dans le cas de la France, à Jules Michelet (Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française* (édition établie et annotée par Gérard Walter), Paris, Gallimard, 1953 [1888], 2 volumes); ou plus près de nous à Lionel Groulx (Lionel Groulx, *Histoire du Canada français*, Montréal, Fides, 1960, 2 volumes) et à Arthur Lower (Arthur Lower, *Colony to nation : a history of Canada*, Toronto, Longmans, 1946).

pour la légitimer dans la deuxième moitié du XX^e siècle⁸. Leur intérêt tardif pour les concepts de mémoire et d'identité, pour le spectacle ou la dramaturgie du pouvoir, sera en conséquence dominé par une vision souvent teinté de méfiance et par un regard matérialiste qui a tendance à réduire ces festivités et ces concepts à de la poudre jetée aux yeux des classes populaires.

Cet intérêt se manifeste clairement au début des années 1980, dans un contexte social et politique qui n'est pas sans l'expliquer. Durant cette période, des gouvernements d'un conservatisme marqué prennent le pouvoir en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Avec l'ascension de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan, on assiste au retour à une rhétorique du patriotisme et de la nation que plusieurs historiens souhaitent remettre en perspective et rationaliser⁹. Ce changement et la plus grande attention portée par l'histoire sociale à la notion de « sphère publique » contribuent à placer les célébrations commémoratives et les autres utilisations de la mémoire à des fins identitaires dans la mire des historiens¹⁰.

1.1.2 Lieux et traditions, nation et mémoire : un bilan historiographique

La relative jeunesse de ce champ de recherche permet d'en offrir un survol assez complet, mais avant de passer à cette revue de littérature, je souhaite m'arrêter un moment à la place particulière qu'occupe le concept de nation dans cette réflexion.

⁸ Cette attitude va du détachement prudent affiché par exemple par les auteurs de l'*Histoire du Québec contemporain* (Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain*, 2^e éd. Montréal, Boréal, 1989, 2 volumes) à des critiques plus acerbes du nationalisme et de ses mythes, comme on en retrouve dans les travaux de Fernande Roy ou de Jacques Lacoursière et Jacques Mathieu sur l'évolution de la mémoire collective québécoise (Fernande Roy, « Une mise en scène de l'histoire. La fondation de Montréal à travers les siècles », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46, no. 1 (été 1992), pp. 7-36; Jacques Lacoursière et Jacques Mathieu, *Les mémoires québécoises*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991).

⁹ Rogers et Shubert, *loc.cit.*, p. 267.

L'importance du cadre national dans l'histoire occidentale au cours des deux derniers siècles – aucun autre cadre communautaire n'a inspiré une utilisation aussi intensive du passé pour se définir – contribue à donner à la nation le haut du pavé dans l'historiographie portant sur la commémoration. Cette réalité ne doit pas masquer le fait qu'elle n'a pas le monopole de la commémoration et constitue un cadre communautaire parmi d'autres.

C'est en ayant à l'esprit cette importance relative de la nation que le Britannique Eric Hobsbawm dirige, en collaboration avec Terence Ranger, le collectif *The Invention of Tradition* au début des années 1980¹¹. Hobsbawm y fait coïncider l'avènement de la modernité avec une transformation importante du rapport de l'homme avec le passé. Son analyse se concentre sur l'attitude des élites face à ce changement¹². Puisque leur univers traditionnel se caractérise par une grande stabilité, par des changements lents et faciles à gérer (« invariance »)¹³, ces élites traditionnelles auraient répondu à l'accélération des transformations socioéconomiques résultant des processus d'industrialisation et d'urbanisation – la modernité matérielle – par une série de rituels ou de spectacle destinés à raffermir leur légitimité et présentés sous l'apparence de traditions anciennes, mais étant en fait

¹⁰ *Ibid.*, pp. 267-268.

¹¹ Eric Hobsbawm et Terence Ranger, dir. *The Invention of Tradition*, 2e éd. Cambridge, Cambridge University Press, 1999 [1983].

¹² Il est indéniable que, chez Hobsbawm, les élites constituent le groupe le plus apte à pouvoir manipuler la mémoire et à l'utiliser comme source de légitimité. Il ne leur accorde pas le monopole de la mémoire, laissant une certaine place aux initiatives issues des classes populaires. Son insistance sur les élites tient plus à des considérations pratiques : au niveau des sources, les initiatives des élites sont évidemment plus faciles à documenter. Nous reviendrons sur cette question (Eric Hobsbawm, « Introduction : Inventing Traditions » dans Eric Hobsbawm et Terence Ranger, dir. *The Invention of Tradition*, 2e éd. Cambridge, Cambridge University Press, 1999 [1983], p. 1).

¹³ *Ibid.*, p. 2.

des inventions relativement récentes visant à freiner l'avènement d'une modernité culturelle qui ne leur serait pas avantageuse¹⁴.

Ces pratiques sont donc de nouvelles réponses à de nouvelles situations, mais le fait qu'elles soient drapées dans les atours du passé leur donne une légitimité que seule peut conférer la longue durée. Dans ce contexte, la commémoration comme rituel et comme spectacle apparaît comme un outil utilisé par des élites spécifiquement conservatrices dans le but de préserver l'ordre des choses. Bien qu'intéressant, le modèle proposé par Hobsbawm présente trois problèmes majeurs, présents dans d'autres études. En premier lieu, il ne tient pas compte de ceux à qui ces traditions inventées sont destinées. Le silence d'Hobsbawm laisse entendre que les classes populaires reçoivent ou subissent passivement les valeurs et les messages proposés par les élites. En deuxième lieu, en distinguant les traditions inventées du concept général de tradition, il semble sous-entendre que certaines traditions, et les valeurs qui leur sont associées, sont plus « vraies » ou plus légitimes que d'autres. En d'autres termes, Hobsbawm perd de vue le fait que toutes traditions, même les plus anciennes, sont à la base des inventions humaines destinées à reproduire ou à renforcer certaines valeurs au sein d'une communauté. En associant étroitement nationalisme et invention, puis en déclarant que libéraux, socialistes et communistes n'utilisent et ne sont pas affectés par ce genre de procédés¹⁵, il soulève un troisième

¹⁴ « 'Invented tradition' is taken to mean a set of practices, normally governed by overtly or tacitly accepted rules and of a ritual or symbolic nature, which seek to inculcate certain values and norms of behaviour by repetition, which automatically implies continuity with the past. » Plus précisément, Hobsbawm les classe d'après trois fonctions qui se rattachent les unes aux autres plutôt étroitement : cohésion sociale, légitimation d'institutions ou de relations de pouvoir et transmission de valeurs (*Ibid.*, p. 1).

¹⁵ *Ibid.*, p. 8.

problème puisqu'il porte un jugement de valeur d'ordre politique, qui handicape une démonstration par ailleurs brillante.

La même année qu'Hobsbawm, Benedict Anderson propose, dans *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, une conception plus complexe et complète du nationalisme et des pratiques qui le sous-tendent, conception qui s'inscrit dans l'esprit de l'anthropologie culturelle¹⁶. Tout en niant l'existence de la nation comme essence, c'est-à-dire comme réalité ahistorique et en quelque sorte sacrée, Anderson en fait plus qu'une simple invention historique destinée à servir les intérêts de l'élite. Pour Anderson, la nation est une communauté politique imaginée.

It is *imagined* because the members of even the smallest nation will never know most of their fellow-members, meet them, or even hear of them, yet in the minds of each lives the image of their communion. [...] Gellner¹⁷ is so anxious to show that nationalism masquerades under false pretences that he assimilates 'invention' to 'fabrication' and 'falsity', rather than to 'imagining' and 'creation'. In this way he implies that 'true' communities exist which can be advantageously juxtaposed to nations. In fact, all communities larger than primordial villages of face-to-face contact (and perhaps even these) are imagined. Communities are to be distinguished, not by their falsity/genuineness, but by the style in which they are imagined.¹⁸

L'approche conceptuelle d'Anderson peut aisément être étendue à d'autres cadres communautaires et apporte un nouvel éclairage au lien entre l'utilisation du passé et l'identité communautaire. En étudiant les racines culturelles de la nation et du nationalisme, sans nier leurs origines économiques, et en les conceptualisant en tenant compte des idées et de l'imaginaire, il en fait plus que de simples outils au

¹⁶ Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London, Verso, 1983.

¹⁷ Le philosophe Ernest Gellner, à l'instar d'Eric Hobsbawm, conçoit le nationalisme et la nation comme des émanations de la structure économique capitaliste. De ce fait, les critiques qu'adresse Anderson au modèle proposé par Gellner s'appliquent tout aussi bien à celui d'Hobsbawm (Ernest Gellner, *Nations and nationalism*, Oxford, Basil Blackwell, 1983).

service de l'élite et du capitalisme. Il présente le cadre identitaire de la communauté comme un puissant générateur de sens et permettant à l'homme du présent de se situer par rapport à son passé et à son avenir.

C'est une conclusion que partage l'historien David Lowenthal, auteur de *The Past is a Foreign Country*¹⁹. Dans son étude fouillée des différents aspects de la relation entre l'homme et son passé, il souligne que « the past, once virtually indistinguishable from the present, has become an ever more foreign realm, yet one increasingly suffused by the present »²⁰. C'est un paradoxe significatif. Le passé n'a jamais été étudié avec autant d'attention que durant les deux derniers siècles; pourtant, les sociétés occidentales – de par l'ampleur des changements qu'elles ont vécus durant ces deux cents années – n'y ont jamais été aussi étrangères. Dans ce contexte, la mémoire et l'histoire deviennent des intermédiaires essentiels et leur première fonction n'est pas tant de préserver le passé, que de le « traduire » et de l'adapter selon les besoins du présent. Il y a là l'idée d'un passé domestiqué, ramené au rang de marchandise²¹. Dans ce cadre, la mémoire n'est pas, comme nous l'avons souligné plus haut, au service du passé, mais bien du présent. Sa première fonction est d'adapter le passé aux demandes du présent²². Cela pose évidemment certains problèmes à l'historien, puisque en théorie, sa tâche consiste à *connaître* le passé, pas à en filtrer le contenu selon des impératifs contemporains. Mais puisque le passé est un « pays étranger », comme le souligne Lowenthal, et que la « vérité historique » est

¹⁸ Anderson, *op. cit.*, p. 6.

¹⁹ David Lowenthal, *The Past is a Foreign Country*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

²⁰ *Ibid.*, p. xix.

²¹ « We have partly domesticated that past, where they do things differently, and brought it into the present as a marketable commodity. » (*Ibid.*, p. xxv)

²² « The prime function of memory, then, is not to preserve the past but to adapt it so as to enrich and manipulate the present. » (*Ibid.*, p. 210)

à jamais hors de portée de l'historien, la discipline doit se contenter d'offrir à ceux qui veulent l'écouter la possibilité d'une « discriminating memory »²³.

C'est à mi-chemin entre la mémoire vivante laissée à elle-même et l'histoire discriminant les différents éléments du passé selon une grille d'analyse aspirant à l'objectivité que l'historien français Pierre Nora situe les *lieux de mémoire*²⁴. L'intensification dans la longue durée des forces de la mondialisation, de la massification et de la médiatisation auraient eu pour résultat, selon Nora, l'affaiblissement des institutions veillant à la transmission de la mémoire et à la continuité sociale, soit l'Église, l'école, la famille et la nation²⁵. Cette accélération de l'histoire a ébranlé la mémoire vivante et la continuité unissant les hommes du passé et ceux du présent²⁶. Dans ce cadre où le progrès prime sur la tradition, l'étude de l'histoire apparaît parfois comme une source de gêne ou, au mieux, une façon de mesurer le chemin parcouru. Ces deux perceptions radicalement différentes du passé ne pouvant vraisemblablement pas coexister, il y aurait éventuellement eu déséquilibre, car

La mémoire est toujours suspecte à l'histoire, dont la mission vraie est de la détruire et de la refouler. L'histoire est délégitimation du passé vécu. À l'horizon des sociétés d'histoire, aux limites d'un monde complètement historisé, il y aurait désacralisation ultime et définitive.²⁷

Au-delà du ton dramatique utilisé et de la coupure un peu trop nette imposée par Nora entre mémoire et histoire, on retrouve là une description valable du contexte

²³ L'expression est de Michael Kammen et citée dans Lowenthal (*Ibid.*, p. 237).

²⁴ « Mémoire, histoire : loin d'être synonymes, nous prenons conscience que tout les oppose. » (Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux » dans Pierre Nora, dir. *Les lieux de mémoire, I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. xix)

²⁵ *Ibid.*, p. xviii.

²⁶ « Accélération de l'histoire. Au-delà de la métaphore, il faut prendre la mesure de ce que l'expression signifie : un basculement de plus en plus rapide dans un passé définitivement mort, la perception globale de toute chose comme disparue – une rupture d'équilibre. » (*Ibid.*, p. xvii)

dans lequel prospère la commémoration : « Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire »²⁸. Le contact avec la mémoire ne peut passer, dans ce contexte, que par l'étude de ses restes, de ses dernières manifestations publiques²⁹. Menacées d'oubli, les institutions de la mémoire ont été commémorées, célébrées et immortalisées à travers différents « lieux de mémoire » qui se prêtent à l'étude.

La définition que propose Nora de ces « lieux de mémoire » est très large. Ils sont et doivent être des manifestations matérielles, symboliques ou fonctionnelles du passé et de la commémoration du passé³⁰. Enfermant « le maximum de sens dans le minimum de signes », les « lieux de mémoire » sont fondamentalement paradoxaux³¹. À la fois des créations visant à immortaliser et à figer certains pans du passé, elles sont des constructions dont le sens est vulnérable aux transformations ou aux détournements les plus divers, souvent au détriment de ceux qui les ont instituées ou tentent d'en préserver le sens³². Les « lieux de mémoire » sont, selon Pierre Nora, le reflet de ce que nous ne sommes plus, donc par opposition de ce que nous sommes³³.

²⁷ *Ibid.*, p. xx.

²⁸ *Ibid.*, p. xvii.

²⁹ « Les lieux de mémoire, ce sont d'abord des restes. » (*Ibid.*, p. xxiv)

³⁰ *Ibid.*, p. xxxiv.

³¹ *Ibid.*, p. xxiv.

³² Le cadre canadien offre l'exemple du « Ô Canada », hymne utilisé par les nationalistes canadiens-français durant une bonne partie du XXe siècle, puis récupéré progressivement dans la deuxième moitié du siècle par un Canada anglais en manque de symboles, après l'effritement de l'identification à la Grande-Bretagne, et adopté officiellement comme hymne national en 1980. Nora explore de manière plus détaillée quelques exemples : le calendrier révolutionnaire et l'ouvrage *Tour de la France par deux enfants* (*Ibid.*, p. xxxvi).

1.1.3 Vers un modèle plus équilibré de la commémoration

Nora et les autres me permettent de tracer les grandes lignes d'un modèle des fonctions et des structures de la commémoration, mais également, à un niveau plus littéraire, de l'esprit dans lequel l'exercice commémoratif est conçu et exécuté. La commémoration semble liée inextricablement à l'avènement de la modernité matérielle, soit le double processus d'industrialisation et d'urbanisation des sociétés occidentales aux XIX^e et XX^e siècles. À ce processus est liée une transformation de la relation entre l'homme et son passé. Existant auparavant en continuité avec des sociétés au développement lent, le passé apparaît de plus en plus comme un « pays étranger » aux membres des sociétés industrielles qui vivent une période intense de transformations. Les élites conservatrices sont responsables, dans ce contexte, d'efforts symboliques (monuments, célébrations et rituels divers) visant à renforcer les valeurs et les idéologies dont dépend leur pouvoir et, plus largement, la stabilité de la société au sein de laquelle elles évoluent. Le cadre identitaire privilégié par ces élites est la nation et il est par conséquent l'objet de la majeure partie de leurs efforts. Ces efforts visent les classes populaires, qui adoptent tacitement ces valeurs en participant aux rituels qui les véhiculent. À mon avis, ce modèle comporte quelques lacunes.

Dans un premier temps, l'idée d'une transformation importante du lien unissant le passé à l'homme dans le cadre de l'avènement de la modernité me paraît sensée, mais je sens que certains auteurs tendent à singulariser cette conjoncture au point de la rendre unique et donc, de rattacher étroitement la commémoration à la période des XIX^e et XX^e siècles et au modèle de la nation et de sa dramaturgie.

³³ *Ibid.*, p. xlii.

Pierre Nora, en particulier, exprime cette idée d'un âge d'or de la Mémoire auquel la modernité serait venu mettre fin. Les rituels recourant au passé existaient certainement avant la modernité et la nation; ils pourraient certainement exister sans. À ce jour, nous faisons appel quotidiennement à un passé qui, s'il est devenu un « pays étranger », occupe encore une place importante dans l'imaginaire collectif. Hobsbawm suggère d'ailleurs que cette période est particulièrement propice à l'invention de traditions parce qu'on y connaît des changements importants qui requièrent ce genre d'innovations (les traditions inventées), mais qu'elle n'est certainement pas une conjoncture unique dans l'histoire³⁴. Il n'est pas nécessaire de défendre ce qui n'est apparemment pas menacé³⁵.

Deuxièmement, il est indéniable que la commémoration comme spectacle est presque exclusivement l'affaire des élites. Il est difficile, sinon impossible, de mener à bien l'exercice collectif que sont la mise sur pied de cérémonies commémorative ou l'érection d'un monument de même nature sans un soutien minimum de certaines élites politiques ou intellectuelles d'une société. Toutefois, il ne faut pas négliger la pluralité de ces élites. Elles ne partagent pas toujours les mêmes intérêts et, en conséquence, la même idée du passé à commémorer. Les travaux de Ronald Rudin et de Henry V. Nelles sur les célébrations commémoratives du tricentenaire de Québec en 1908 l'illustrent éloquemment. À cette occasion, les élites anglophones impérialistes, les élites francophones traditionalistes et les libéraux de tous crins se

³⁴ « There is probably no time and place with which historians are concerned which has not seen the 'invention' of tradition in this sense. However, we should expect it to occur more frequently when a rapid transformation of society weakens or destroys the social patterns for which 'old' traditions had been designed... » (Hobsbawm, *op. cit.*, p. 4)

³⁵ On pourrait penser ici par exemple au renforcement sans précédent et très ritualisé de l'absolutisme royal sous Louis XIV en France dans le contexte de relations difficiles avec la noblesse dans le sillage

disputent le sens du passé de la ville de Québec³⁶. Tout au long de l'organisation des fêtes, puis lors de leur exécution, les symboles et les messages s'affrontent sur la place publique. Le rêve de faire du tricentenaire de Québec un événement rassembleur pour les Canadiens de toutes origines, mais surtout pour les deux « races » fondatrices du pays, sous les drapeaux et les symboles de l'empire britannique, échoue, nous rappelant aussi que l'outil commémoratif est loin d'être un instrument identitaire infaillible.

Troisièmement, rappelons que rassembler et légitimer ne sont pas les seules fins des rituels commémoratifs. La domestication du passé, sa transformation en « marchandise » se reflète dans la nature de l'exercice. Parfois trop intéressés par l'aspect idéologique de ces fêtes, plusieurs historiens ont tendance à ignorer ces autres fins. Je pense par exemple à la facette économique des fêtes, qui doivent généralement être rentables et populaires, en plus de propager les bonnes valeurs. L'importance du tourisme à partir des années 1920 ne doit pas être sous-estimée, comme le souligne Alan Gordon dans son étude de la commémoration et du « passé public » à Montréal entre 1891 et 1930³⁷. Cette myopie de certains historiens constitue un problème dans ce genre d'analyse, parce que ces contraintes économiques et commerciales – sans parler d'autres facteurs – ont indéniablement un

de la Fronde (François Lebrun, *L'Europe et le monde XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles*, 4^e éd. Paris, Armand Colin, 1997 [1987], p. 166).

³⁶ Voir Henry Vivian Nelles, *The Art of Nation-Building. Pageantry and Spectacle at Quebec's Tercentenary*, Toronto, Toronto University Press, 1999 et Ronald Rudin, « Contested terrain : commemorative celebrations and national identity in Ireland and Quebec » dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, dir. *La nation dans tous ses États. Le Québec en comparaison*, Montréal, Harmattan, 1997, pp. 183-204.

³⁷ « ...such events [les commémoration] are staged. And other apparent representations of public memory, such as historic sites, are similarly contrived because they are often commercial, tourist attractions that retain little meaning for locals. In many cases they become mere embellishments used to promote tourism. [...] Tourism affects public memory in four crucial ways : it centralizes the

impact sur les choix qui sont faits quant au passé et aux valeurs à célébrer. Ce qui m'amène à la question des individus visés par ces cérémonies et ces messages.

Les « masses » ou classes populaires, qui forment le gros des sociétés commémorées, ont souvent un rôle mineur dans les travaux évoqués plus haut. Le silence dont ils sont l'objet suggère parfois une passivité face aux messages ou aux idéologies transmises ou renforcées par les cérémonies commémoratives. Même s'il s'agit d'une question généralement difficile à étudier, les classes populaires sont indéniablement en position de résister aux valeurs et aux messages transmis par l'élite, de les modifier à leur convenance ou même de les absorber s'ils leur conviennent³⁸ – possibilité qui ne semble pas avoir frappé plusieurs historiens³⁹. Au-delà des difficultés méthodologiques que pose la question des classes populaires et sur lesquelles nous reviendrons plus loin, il est important de souligner qu'il n'est pas fantaisiste de penser qu'une part importante de ceux qui se présentent aux différents rituels associés à la commémoration n'y vont pas spécifiquement dans le but de voir leur attachement à la communauté renforcé, mais tout simplement pour se divertir (ce qui ne signifie évidemment pas qu'ils sont insensibles aux messages, mais seulement qu'ils ne sont pas l'objet premier de leur présence).

production of local culture; it submerges local tastes in an increasing global market; it develops the notion of a folk society; and it commodifies the past. » (Gordon, *op. cit.*, p. 11-12)

³⁸ « Even staged, elite events might speak directly to the concerns and cultural needs of common people. » (*Ibid.*, p. 11)

³⁹ Voir par exemple John Bodnar, *Remaking America: Public Memory, Commemoration and Patriotism in Twentieth Century America*, Princeton, Princeton University Press, 1992. Malgré une étude fouillée et intéressante, Bodnar s'appuie sur un schéma presque manichéen où une histoire officielle, façonnée par les élites pour préserver son pouvoir, affronte quotidiennement une mémoire vernaculaire, celle-là ayant pour origine les classes populaires et reflétant leurs aspirations et appréhensions. Cette division implique, d'une part, une homogénéité exagérée des classes qui s'affronteraient et, d'autre part, que les classes populaires sont de fait vertueuses et les élites, par le même procédé, manipulatrices et en quelque sorte « immunisées » aux symboles et à l'influence de l'identité.

Quoi qu'il en soit, même si le message « passe », l'intégrité de son contenu et de son sens ne sont en rien garantis. Jonathan F. Vance, dans son étude de l'évolution de la mémoire collective des Canadiens face à la Première Guerre mondiale, souligne que si les mots et les symboles transmis lors de cérémonies portant sur la guerre et visant ses vétérans sont les mêmes pour tous, l'interprétation qui peut en être tirée diffère d'un groupe à l'autre, dans ce cas selon que le vétéran était officier ou simple soldat⁴⁰. L'anthropologue Anthony P. Cohen rappelle que c'est ce qui fait la force des symboles : ils sont efficaces parce qu'ils sont flous, allouant une certaine marge de manœuvre interprétative à l'intérieur d'un même cadre culturel⁴¹. Ce principe s'applique autant à l'ensemble national qu'à des groupes plus restreints comme les villes et les villages, où ces symboles sont utilisés pour définir une identité commune, ou imaginée comme telle, par la grande majorité de ses membres⁴². Ce qui ramène d'ailleurs la question, évoquée plus haut, de l'importance du cadre national dans l'activité commémorative.

Plus spécifiquement, j'en reviens aux trois grands concepts qu'on retrouve au cœur de l'activité commémorative : l'identité, la mémoire et la communauté. Malgré les difficultés associées à la définition de ces termes⁴³, je conclurai ce premier

⁴⁰ « ... symbols were the same for all participants, yet their significance depended on one's perspective. » (Jonathan F. Vance, « 'Today they were alive again' : The Canadian Corps Reunion of 1934 ». *Ontario History*, 87, 4 (décembre 1995), p. 327)

⁴¹ « Symbols are effective because they are imprecise. Though obviously not contentless, part of their meaning is 'subjective'. » (Anthony P. Cohen, *The Symbolic Construction of Community*, Londres, Routledge, 1985, p. 15, 21)

⁴² « Community is [...] a boundary-expressing symbol. As a symbol, it is held in common by its members; but its meaning varies with its members' unique orientations to it. In the face of this variability of meaning, the consciousness of community has to be kept alive through the manipulation of its symbols. » (*Ibid.*, p. 15)

⁴³ « 'Community' is one of those words – like 'culture', 'myth', 'ritual', 'symbol' – bandied around in ordinary, everyday speech, apparently readily intelligible to speaker and listener, which, when imported into the discourse of social science, however, causes immense difficulty. » (*Ibid.*, p. 11)

chapitre par une réflexion sur leur nature et sur leur place dans mon étude. J'en reviens donc à la communauté.

Ensemble donné d'individus, la communauté a des frontières tangibles – dans le cas d'une ville, on pourrait parler des frontières d'une municipalité ou utiliser des critères statistiques de densité urbaine – mais elle a également des frontières symboliques, qui sont celles qui nous concernent surtout ici. Dans ce cas, la communauté est, comme nous l'avons vu, en partie imaginée. Ce n'est pas tant le fait que nous imaginons faire partie de la communauté qui est important, mais le fait que nous imaginons que tous les membres de la communauté l'imaginent sensiblement selon les mêmes termes que nous⁴⁴. Mais plus la communauté est grande, plus il devient difficile pour ses membres d'en identifier les caractéristiques particulières et plus il devient nécessaire d'user de symboles pour en renforcer le sens et la cohésion⁴⁵. Dans ce contexte, le cadre communautaire national est naturellement celui ayant nécessité le plus haut degré de support en Occident durant les deux derniers siècles. Cette importance qui se reflète dans l'historiographie ne doit pas laisser penser que la nation a le monopole de la commémoration, même si elle en domine souvent le discours. Il y a différents cadres communautaires et l'attachement à chacun de ces cadres s'exprime à travers l'identité.

Il est difficile de définir de manière détaillée le concept d'identité, un exercice qui a déjà été fréquemment tenté par le passé. Largement, l'identité constitue l'interface ou le lien entre la réalité subjective (la manière dont nous nous percevons individuellement ou collectivement) et la réalité objective (le monde dans lequel nous

⁴⁴ « [It] is not so much that everyone imagines the same nation, but that they imagine that they imagine the same nation. » (Ross Poole, *Nation and Identity*, Londres, Routledge, 1999, p. 16)

évoluons)⁴⁶. Il y a différents types d'identité coexistant au sein d'un même individu. Le genre, la classe, la citoyenneté, la nationalité n'en sont que quelques exemples. Ils définissent celui qui s'y rattache, ils donnent un sens à son existence et lui permettent de structurer le monde qui l'entoure. Dans ce contexte, le discours identitaire portant sur une communauté « tente de caractériser les traits de similitude existants, entre les membres d'un collectif dont on cherche à prouver l'existence, et de montrer la continuité et la spécificité de ces traits »⁴⁷. La continuité et la spécificité du groupe ne peuvent être adéquatement établies que par l'utilisation du passé et de la mémoire⁴⁸.

Le passé accorde au groupe la légitimité de la longue durée. Interprété par l'entremise de la mémoire, que nous définirons ici comme englobant tous les modes d'appréhension du passé, il est presque infiniment malléable. Puisque la mémoire peut être transformée, que ce soit à la lumière de nouvelles valeurs, de nouvelles problématiques ou par une présentation sélective des faits, et que les producteurs de discours identitaires doivent répondre à des réalités sociales changeantes, le passé auquel ils se réfèrent doit être traité de façon à être utilisable (*usable past*)⁴⁹. Nous entendons par là qu'il sera présenté de manière à transmettre les leçons, les symboles ou, plus largement, les valeurs appropriées à la défense ou au renforcement des intérêts de l'individu ou du groupe qui en fait usage. C'est cet ensemble de valeurs et

⁴⁵ Cohen, *op. cit.*, p. 13.

⁴⁶ Poole, *op. cit.*, pp. 44-82.

⁴⁷ Pierre-Yves Saunier, « Que faire du localisme? L'institutionnalisation d'une identité locale : Lyon au XIXe siècle » dans Vincent Dubois et Philippe Poirrier, dir. *Politiques locales et enjeux culturels. Les clochers d'une querelle XIXe-XXe siècles*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1998, p. 32.

⁴⁸ « For all but amnesiacs, heritage distills the past into icons of identity, bonding us with precursors and progenitors, with our own earlier self, and with our promised successors. » (David Lowenthal, « Identity, heritage, and history », dans John R. Gillis, dir. *Commemorations : The Politics of National Identity*, Princeton, Princeton University Press, 1994, p. 43)

la manière dont elles sont présentées et légitimées qui constituent le corps de l'identité collective : continuité et spécificité. Ce « traitement » du passé implique la nécessité d'un choix des aspects à couvrir. Il inclut donc aussi l'oubli. Par exemple, certains événements confirmant ou légitimant le cadre identitaire à promouvoir à un moment donné seront mis en évidence; puis, alors que la situation évolue et que les enjeux auxquels ce même individu ou groupe doit faire face changent, le discours changera, laissant peut-être de côté ces mêmes éléments du passé qui étaient à un moment célébrés au profit d'un « nouveau passé », maintenant plus utile. Générer ce récit utilisable ne signifie pas nécessairement qu'il y ait falsification – même si la chose arrive – mais tout simplement des choix quant au passé utilisé et quant à l'éclairage qui lui est donné. Le passé offre ainsi certains matériaux, certains outils qui peuvent être utilisés à différentes fins, mais l'inventaire disponible est limité et des choix basés sur des considérations d'ordre idéologique et pratique sont faits. La commémoration est la présentation spectaculaire de ce passé minutieusement sélectionné et « traduit », puis présenté à une communauté qui réagira ou s'adaptera au message qu'on essaie de lui transmettre.

⁴⁹ Nous empruntons ici l'expression utilisée par l'historien Norman Knowles dans son étude du loyalisme ontarien (Norman Knowles, *Inventing the Loyalists. The Ontario Loyalist Tradition & the*

1.2 Sources et cadre d'analyse

Quelle que soit la cohérence ou la force du modèle que je propose, sa portée est limitée par la quantité et la qualité des sources dont je dispose. Dans les pages qui suivent, je vais présenter et décrire ces sources, puis réfléchir à leur nature et leurs limites. Ces caractéristiques m'ont guidé dans l'élaboration d'un cadre d'analyse fonctionnel et réaliste, mettant l'accent sur les pratiques et les discours des élites dans le cadre des commémorations. Je consacrerai également quelques lignes à l'aspect comparatif de ma recherche.

1.2.1 Les sources : description

Les sources dont je dispose pour étudier les cérémonies commémoratives du centenaire de l'incorporation de Toronto en 1934 et du tricentenaire de la fondation de Montréal en 1942 appartiennent à deux grands groupes. Le premier inclut l'ensemble des documents officiels qu'ont laissés dans leur sillage les célébrations commémoratives de 1934 et 1942. On y retrouve les fonds d'archives des comités organisateurs des fêtes, soit le Toronto Centennial Celebration Committee (TCCC)⁵⁰ et la Commission du Troisième Centenaire de Montréal (CTCM)⁵¹. Ces ensembles de sources incluent la correspondance qu'ont échangée les membres de ces groupes entre eux et avec différents individus et organismes extérieurs, différents rapports et documents produits dans le cadre des fêtes et des ensembles considérables de

Creation of Usable Pasts, Toronto, University of Toronto Press, 1997).

⁵⁰ Toronto, City of Toronto Archives (CTA), fonds du Toronto Centennial Celebrations Committee (RG 250).

photographies et des documents promotionnels. Sont également inclus dans ce premier groupe les procès verbaux des conseils de ville de Toronto et de Montréal, certaines questions concernant les fêtes ayant été l'objet de discussions entre les membres des gouvernements municipaux.

Ces archives n'étaient évidemment pas destinées à publication. Elles offrent donc au chercheur une vue interne suffisamment fiable des efforts et des tractations ayant permis la mise sur pied des fêtes, ainsi que de précieuses informations sur le déroulement de ces festivités. Soulignons, dans le cas de Montréal, la présence d'un compte rendu assez complet des fêtes, rédigé par Jean-Paul Héroux, alors secrétaire de la CTCM et chef du secrétariat de la Chambre de Commerce des Jeunes du District de Montréal (CCJM)⁵². Il ne faut pas exagérer la portée des informations contenues dans ces archives officielles. Si elles n'étaient pas destinées à la publication, elles étaient relativement accessibles et rédigées par des individus ayant le succès des fêtes à cœur. Elles n'offrent donc qu'un point de vue sur les fêtes. C'est ici qu'intervient le deuxième groupe de sources : les journaux à grand tirage.

Dans le cas de Toronto, j'ai choisi de dépouiller le *Globe* et le *Daily Star*. Pour la période allant de 1931 à 1933, c'est-à-dire la période de préparation des fêtes, je me suis concentré sur les dates clés mentionnées dans les documents du premier groupe. Pour l'année 1934, celle des fêtes, j'ai effectué un dépouillement intégral de ces quotidiens. Dans le cas de Montréal, j'ai suivi sensiblement la même procédure avec les quotidiens francophones *La Presse* et *La Patrie*, dépouillés sporadiquement

⁵¹ Montréal, Division de la gestion des documents et des archives (DGDA), fond de la Commission du Troisième Centenaire de Montréal (VM 12).

⁵² Jean-Paul Héroux, *Troisième Centenaire de Montréal 1642-1942*, Montréal, Commission du Troisième Centenaire de Montréal, 1942.

durant la période de préparation des fêtes (1937-1941) et intégralement pour ce qui est de l'année 1942. Dans le cas montréalais, j'ai ajouté à ma liste le quotidien *The Gazette*, pour bénéficier des vues de l'influente minorité anglophone de la ville. Ces journaux offrent un autre point de vue sur les fêtes. Le portrait des célébrations commémoratives qu'offrent ces deux groupes de sources demeure néanmoins globalement incomplet par rapport au programme que je m'étais fixé.

1.2.2 Les sources : leur portée et leurs limites

Mon intention originale était de suivre les différentes étapes du « circuit des idées » dans le cadre des cérémonies commémoratives du centenaire de Toronto et du tricentenaire de Montréal. C'est-à-dire que j'espérais, dans un premier temps, pouvoir étudier le processus d'élaboration des discours et des pratiques de l'élite « commémorante », avec ses impératifs et ses contraintes; puis, d'observer la présentation de ces messages dans le cadre des cérémonies. Dans un deuxième temps, je désirais étudier le processus de réception de ces symboles et valeurs par les groupes assistant aux cérémonies. Dans quelle mesure y avait-il adhésion ou résistance? Quelle était l'efficacité de la commémoration comme outil de légitimation des valeurs ou de renforcement des liens identitaires au sein de la communauté? Les sources qui sont à ma disposition, ainsi que certaines considérations méthodologiques plus générales, m'ont amené à revoir ce plan et à en restreindre les ambitions.

Précisons que la première partie de ce circuit, l'élaboration et la présentation par les élites de discours et de pratiques commémoratives, ne pose pas problème. Les

élites, de par la nature même de ce groupe numériquement restreint mais très influent, laissent derrière elles une masse de documents appréciable. Nous verrons plus loin quelles sont les caractéristiques particulières des membres de l'élite engagés dans les activités commémoratives à Montréal et Toronto. Je me contenterai de souligner ici qu'on a généralement affaire à des individus liés à la moyenne et à la petite bourgeoisie.

Le problème rencontré se situe plutôt au niveau de la seconde partie de l'équation : la réception des pratiques et des discours par ceux et celles qui assistent aux cérémonies. Comme je l'ai mentionné, certains chercheurs présument d'une certaine passivité des groupes qui assistent aux cérémonies commémoratives et aux autres manifestations spectaculaires du pouvoir. D'autres, par exemple John Bodnar et Jonathan F. Vance, conçoivent la relation entre élites « commémorantes » et groupes sociaux assistant aux cérémonies comme fondamentalement antagonique. Bodnar y voit l'affrontement de visions irréconciliables du passé (officielle *versus* vernaculaire), vision qui me paraît excessivement simplificatrice, l'essence de l'exercice commémoratif étant de resserrer les liens de la communauté. Vance, plus tempéré, souligne que les intérêts souvent divergents des groupes engagés produisent des interprétations différentes des symboles et des messages qui leur sont adressés.

Le fait est que cet apparent malentendu est la clé du succès des manifestations spectaculaires du pouvoir. Si la nature contestée de la mémoire collective est indéniable, Anderson et Cohen expliquent que la divergence d'intérêts entre groupes d'une même communauté ne représente pas nécessairement un obstacle à l'adoption de symboles communs qui, par leur nature, sont hautement subjectifs et peuvent

masquer – à l'intérieur de certaines limites – cette divergence d'intérêts. Si le drapeau, l'idée de « nation » ou de « liberté », par exemple, peuvent prendre des sens différents selon les individus, tous peuvent s'y rattacher et imaginer que leur idée de la liberté ou les valeurs qu'ils investissent dans le drapeau sont sensiblement les mêmes. C'est ce que Cohen qualifie de « miracle » de la communauté⁵³. Par conséquent, la véritable portée des cérémonies commémoratives, des discours et des pratiques qui y sont liées, tant pour les élites que pour les classes populaires, ne serait mesurable qu'en entrant littéralement dans l'esprit de ceux et celles qui y assistent. C'est évidemment impossible et l'historien doit se contenter d'émettre des hypothèses ou de proposer des interprétations.

Les journaux et leur contenu éditorial sont souvent considérés, en conjonction avec l'évaluation quantitative de leur tirage, comme de bons indicateurs de l'opinion publique. Ce principe est ouvert à un certain nombre de critiques. Premièrement, ces journaux constituent des entreprises privées. Ces entreprises sont entre les mains d'individus ayant des intérêts financiers et idéologiques qui se reflètent dans une certaine mesure sur le contenu de ces journaux. L'actualité, même récente, regorge d'exemples de ce genre d'interférence. Les journaux sont donc à la fois un reflet de l'opinion publique qu'ils veulent rejoindre et un facteur contribuant à sa formation, puisqu'ils cherchent parfois à l'influencer⁵⁴. Deuxièmement, le tirage d'un journal particulier nous renseigne indiscutablement sur sa portée, mais il faut ensuite

⁵³ « It is a commonality of *forms* (ways of behaving) whose content (meanings) may vary considerably among its members. The triumph of community is to so contain this variety that its inherent discordance does not subvert the apparent coherence which is expressed by its boundaries. » (Cohen, *op. cit.*, p. 20)

⁵⁴ « Mais une publication peut être autant un reflet partiel des opinions présentes dans une société qu'un instrument pour influencer cette même société. » (Éric Amyot, *Le Québec entre Pétain et de Gaulle. Vichy, la France Libre et les Canadiens français 1940-1945*, Montréal, Fides, 1999, p. 16)

regarder au-delà de ces chiffres. Le cas du *Devoir* à Montréal est particulièrement instructif, comme le souligne Éric Amyot dans son étude sur l'opinion publique québécoise face à De Gaulle et à Pétain durant la Deuxième Guerre mondiale⁵⁵. La position sociale du lectorat d'un journal et l'information qui est recherchée par celui-ci affectent la portée idéologique d'un quotidien ou son degré de représentativité de l'opinion publique. Ainsi, pour reprendre l'exemple montréalais, lire *La Presse* pour connaître les résultats du dernier match du Canadien ou consulter sa section éditoriale pour s'informer sur la question nationale sont deux choses très différentes. En somme, et c'est notre troisième point, la lecture d'un journal particulier, comme la participation à un événement lié à la commémoration, ne signifie en rien que le lecteur absorbe passivement l'information offerte. Ceci dit, les journaux n'en demeurent pas moins des indicateurs précieux permettant de « cerner les idées qui circulent parmi l'élite et qui, par la voie des journaux, finissent par influencer l'opinion de la masse »⁵⁶. Il faut toutefois demeurer réaliste quant à la portée des informations qu'il est possible d'en tirer. En bref, je ne crois pas que les journaux constituent des sources permettant d'évaluer avec justesse la réception que les classes populaires réservent aux messages et valeurs transmises par les élites « commémorantes » dans les cas de Montréal et de Toronto. Du moins, je ne crois pas qu'il s'agisse de sources dont la qualité heuristique est comparable à celles dont je dispose pour les élites.

J'ai donc choisi de me concentrer sur les pratiques des élites dans le cadre commémoratif et de laisser en arrière-plan la question de leur réception. J'analyserai

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 15-16.

tout de même la participation ou les manifestations d'enthousiasme des classes populaires face aux activités organisées dans le cadre des commémorations afin d'évaluer une reconnaissance éventuelle des symboles utilisés et des valeurs évoquées. J'espère démontrer que si les groupes visés par les « commémorants » n'embrassent pas inconditionnellement et dans leurs moindres détails les idéologies véhiculées, elles se reconnaissent du moins dans le cadre culturel (symboles et valeurs) proposé.

1.2.3 La comparaison : considérations générales et particulières

« Pourquoi (se) comparer? » demande de manière purement rhétorique Gérard Bouchard dans son *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*⁵⁷. Il est indéniable que cette approche comporte des avantages considérables, mais comme tous les outils de recherche mis à la disposition des historiens, son utilisation imprudente peut conduire à des résultats parfois douteux, comme l'ont souligné certains des critiques de l'ouvrage de Bouchard. Pour cette raison, il me semble bon de réfléchir brièvement à cette approche, puis de justifier, dans les cas de Montréal et de Toronto, son utilisation.

Pour Bouchard, la comparaison sert à « acquérir une image plus précise de soi dans le miroir de l'autre » (l'approche dite référentielle) ou « à ramener la diversité observée à une rationalité quelconque, à dégager un principe général qui ordonne les

⁵⁶ Robert Arcand, « Pétain et de Gaulle dans la presse québécoise entre juin 1940 et novembre 1942 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44, 3 (hiver 1991), p. 386.

⁵⁷ Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2001 [2000], p. 37.

figures variées de l'objet » (l'approche dite intégrale)⁵⁸. La comparaison permet donc de mettre en évidence ressemblances et dissemblances entre deux phénomènes du même ordre et ainsi de mieux en comprendre la nature. Elle permet de démasquer les fausses singularités ou de confirmer les réelles différences, ce qui est fort intéressant dans le cadre d'histoires aux fins nationales – ou du moins identitaires – ayant longtemps été accusées de reproduire de fausses originalités ou de nourrir des particularismes néfastes. Or, les problèmes liés à la comparaison sont nombreux et, paradoxalement, parallèles à ceux que les enthousiastes de l'approche espèrent dépasser par son utilisation. Fondamentalement, la comparaison

proceeds from the methodological assumption that the terms used to describe parts of one society may be properly applied to another. [...] Protagonists of the method may claim that two or more cultures are sufficiently alike to be analyzed through the use of common categories. Antagonists respond that their similarity is the contrived product of their subsumption under such common categories – that, therefore, the analyst merely renders them *as if* they really were alike.⁵⁹

Ainsi, pour éviter ce piège, le chercheur doit parvenir à établir clairement que deux ensembles sont comparables sur des bases communes. Il est évident qu'il n'y a pas d'ensembles parfaitement comparables – ils seraient alors identiques – mais plus la distance est grande entre les deux ensembles, moins les conclusions auxquelles aboutit la comparaison seront fiables. Le chercheur doit ensuite s'assurer que chacun des éléments de la comparaison soit l'objet d'une recherche aussi approfondie ou alors, plutôt que de faire disparaître de fausses singularités, on fera apparaître des ressemblances parfois superficielles. De plus, même si le chercheur ne cherche à comprendre qu'un aspect des sociétés comparées, il se doit de les étudier le plus complètement possible, pour éviter d'associer des phénomènes en apparence

⁵⁸ *Ibid.*, p. 42.

identiques, mais dont les causes profondes se situent à des niveaux différents. Tout ceci implique donc une masse de travail considérable, mais nécessaire si on veut que l'approche comparative soit plus qu'un « gadget » méthodologique. Ceci dit, une comparaison entre Toronto et Montréal est-elle pertinente et nécessaire?

Malgré le mythe des « deux solitudes » auquel répond une grande partie de l'historiographie sur les deux villes, elles ont grandi et vécu l'une dans l'ombre de l'autre, concurrentes sur la scène canadienne et se comparant constamment pour mesurer le chemin parcouru. De plus, en cette fin de la première moitié du XX^e où se déroulent les fêtes étudiées, leurs trajectoires se croisent sur la scène urbaine canadienne. Je veux dire par là que, durant cette période, elles s'équivalent à peu près en terme d'influence sur le pays : Montréal dans le contexte d'un déclin pressenti depuis la fin de la Première Guerre mondiale et Toronto dans le cadre d'une ascension que même la crise ne parvient pas à freiner.

Plus spécifiquement, les fêtes qui sont l'objet de mon étude sont non seulement de même nature – elles commémorent le moment premier auquel se rapporte chacune des deux villes – mais ont lieu à quelques années d'intervalle dans des contextes de grandes tensions socioéconomiques. La crise économique qui commence en 1929 et la Deuxième Guerre mondiale sont l'occasion d'une accélération des transformations que connaissent les sociétés canadienne-anglaise et canadienne-française. Chefs-lieux déclarés de ces deux nations coexistant au sein de l'État canadien, Montréal et Toronto deviennent dès lors les épicentres de ces changements que j'associerai ici à l'avènement de la modernité, tout en restant conscient de toute l'ambiguïté de ce terme.

⁵⁹ Cohen, *op. cit.*, p. 39.

Plus généralement, la coexistence continue de ces deux communautés linguistiques et culturelles dans un même espace politique appelle de telles comparaisons. Malgré l'apparente frontière qui sépare francophones et anglophones, ils n'ont jamais cessé de s'observer, de s'influencer et de se « penser » mutuellement⁶⁰. Toute la question de la spécificité culturelle de tel ou tel aspect de leur société a longtemps été et est toujours obscurcie par les aspects politiques de l'affrontement des deux communautés. Paradoxalement, la comparaison, bien utilisée, représente un outil indispensable pour retrouver, à l'intérieur d'exercices commémoratifs dont le but est justement de singulariser les sociétés qu'ils commémorent, les traits que partagent – ou ne partagent pas – Canadiens anglais et français. La comparaison est l'outil idéal pour déterminer en quoi l'exercice commémoratif en tant que tel comporte des traits distinctifs liés à la communauté y faisant appel. Plus encore, ce contexte canadien riche en ambiguïtés de nations ou de communautés culturelles coexistant difficilement dans le même État⁶¹ exige cet exercice pour dépasser l'image tenace des deux solitudes. C'est dans cet esprit et avec ces informations en tête que je procède donc à l'étude de ces célébrations organisées et exécutées dans la tourmente du milieu du XX^e siècle.

⁶⁰ Une réalité soulignée par exemple par Yvan Lamonde, qui rappelle le rôle prépondérant tenu par le monde anglophone dans la genèse de l'univers culturel canadien-français au XIX^e siècle (Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896*, Montréal, Fides, 2000, p. 179). Damien-Claude Bélanger a souligné l'étanchéité parfois néfaste et frustrante des deux historiographies (Damien-Claude Bélanger, « Les historiens révisionnistes et le rejet de la « canadienité » du Québec : réflexions en marge de la *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* de Gérard Bouchard », *Mens*, 2, 1 (automne 2001), pp. 108-109).

⁶¹ Ce contexte particulier a été exploré par exemple par J.M.S. Careless (J.M.S. Careless, « 'Limited identities' in Canada », *Canadian Historical Review*, 50, 1 (mars 1969), pp. 1-10), ainsi que par Jocelyn Létourneau (Jocelyn Létourneau, « Quelle histoire pour l'avenir du Canada? » dans Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2000, pp. 79-108).

Montréal : fondée sous le signe de la croix



Figure 1

Bas-relief du monument élevé en 1895 à de Maisonneuve sur la Place d'Armes. On y assiste à la messe célébrée par les fondateurs lors de leur arrivée sur l'île de Montréal en 1642 (Harold Bérubé)

Toronto : une première fondation sous le signe de l'épée

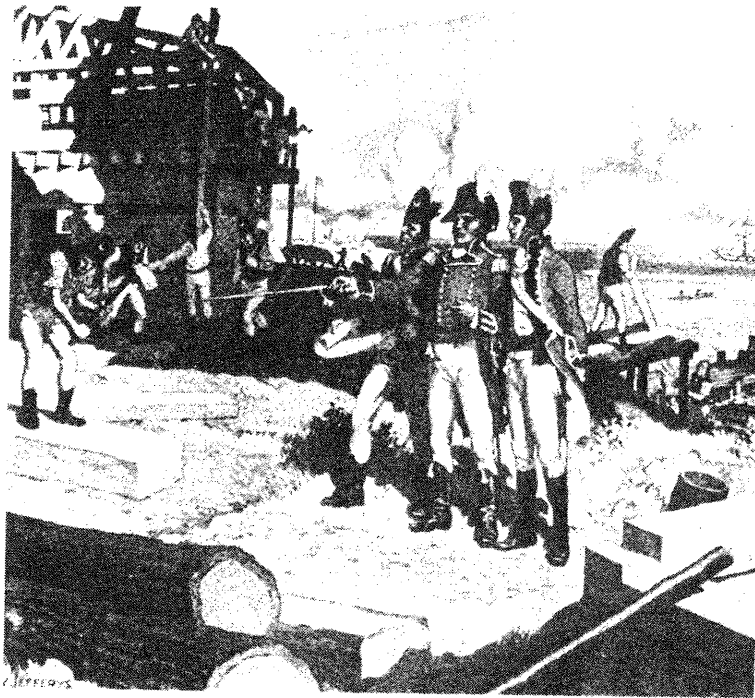
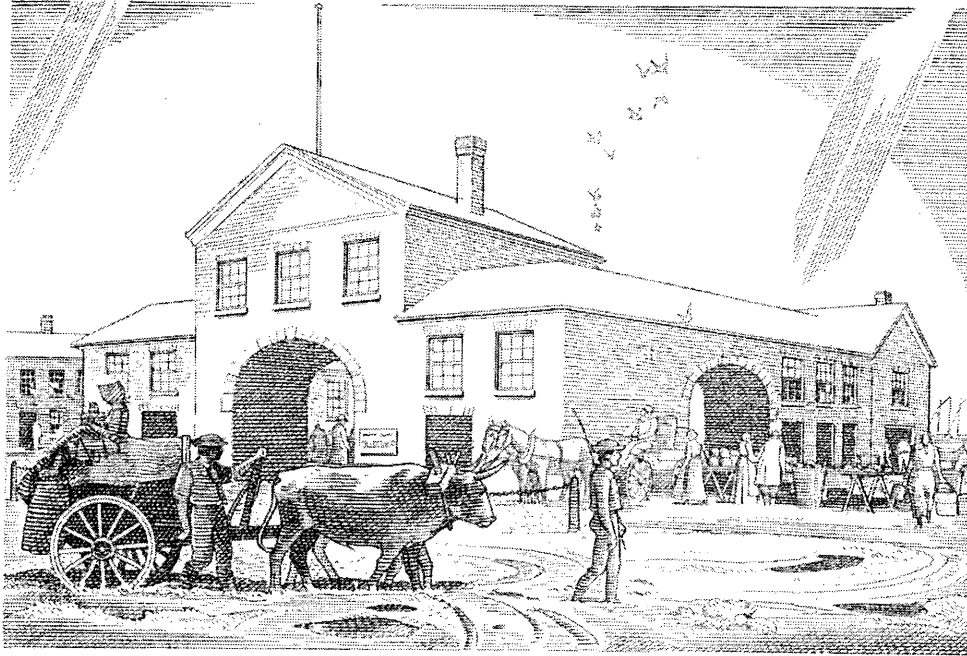


Figure 2

Le lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, John Graves Simcoe, supervise la construction des premiers bâtiments de York (J.M.S. Careless, *Toronto to 1918 : an illustrated history*. Toronto, J. Lorimer, 1983, p. 18)

Toronto : fondation institutionnelle



THE NEW MARKET OF 1834. HERE THE FIRST CITY COUNCIL MET.
ERECTED 1831, DEMOLISHED 1849

Figure 3

Cette gravure représente le marché de Toronto. C'est dans cet édifice qu'eurent lieu les premières rencontres du conseil de la nouvelle municipalité (J.E. Middleton, *Toronto's 100 years*. Toronto, The Centennial Committee, 1934, p. 41)

2. Usable past et usage du passé

Ladies and gentlemen, no man in these days of depression, of doubt, suspicion, unrest, can look upon the world without emotion.

R.B. Bennett (mars 1934)¹

En aucun point de notre pays l'on ne vit pareille floraison d'héroïsme dans un décor aussi surnaturel. Jamais réalité ne ressembla plus à de la fiction.

Lionel Groulx (décembre 1939)²

Ernest Renan affirmait avec raison que l'identité d'une collectivité repose non seulement sur la conscience qu'ont tous les individus qui la composent d'avoir des choses en commun, mais aussi sur l'oubli volontaire de ce qu'ils n'ont pas en commun³. Ainsi, tout événement historiquement significatif n'est pas commémoré, car le passé peut être source de fierté et d'unité, mais aussi de tensions et de divisions. Il faut choisir quoi commémorer et dans quelles circonstances.

Pour chacune des séries de célébrations commémoratives étudiées, des points de référence de types différents ont été favorisés par les élites « commémorantes ». Dans le but d'isoler la résonance particulière qu'ont chacun de ces moments premiers, je vais les replacer dans le récit plus large que constitue l'ensemble des transformations majeures qu'ont connues les deux villes au cours de leur histoire.

¹ CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, p. 19.

² Lionel Groulx, *Ville-Marie : Joyau de l'histoire coloniale*, Montréal, Commission du Troisième Centenaire de Montréal, 1940, p. 3.

³ Renan prend pour exemple le massacre de la Saint-Barthélémy, épisode historique embarrassant pour ce qui est de l'unité de la communauté nationale française. Ces propos sont tirés de « Qu'est-ce qu'une nation? », conférence donnée par Renan en 1882 à la Sorbonne et cités dans Anderson, *op. cit.*, p. 6.

Comme nous le verrons, le choix d'un moment premier n'est pas uniquement dicté par le calendrier. C'est-à-dire que l'histoire des deux villes étudiées offre un certain nombre d'avenues et de manières de les aborder, mais aussi des contraintes quant au passé à privilégier.

L'étude de l'histoire des deux collectivités permettra donc de mettre en lumière l'éventail restreint de ces possibilités et celles qui ont été favorisées. Toutefois, comme le souligne Renan, le discours commémoratif vise les membres de la collectivité qui célèbrent son passé et non leurs prédécesseurs. L'utilisation d'un moment premier particulier est donc aussi guidée par les considérations présentes des élites « commémorantes », ainsi que par celles des Torontois et des Montréalais qui leur sont contemporains.

La commémoration met le passé au service du présent. Ce présent, qui pour moi se conjugue au passé, constitue le contexte dans lequel ont été planifiées et se sont déroulées les fêtes du centenaire de Toronto et du tricentenaire de Montréal. Les réalités politique, sociale et économique des « commémorants », si elles n'expliquent pas à elles seules la tenue de telles festivités, en dictent pourtant en grande partie l'ampleur et le contenu. Les célébrations commémoratives sont donc plus le reflet du présent que d'un passé que l'on souhaiterait préserver⁴. En conséquence, je vais m'attarder premièrement au contexte historique des célébrations étudiées. Comme je l'ai souligné plus haut, la dramaturgie du pouvoir ou de l'identité n'est jamais aussi nécessaire que lorsque les assises de ce pouvoir ou de cette identité semblent être en péril. Je soulignerai en quoi les fêtes de Toronto en 1934 et de Montréal en 1942 ont

⁴ « In celebrating symbols of their histories, societies in fact worship themselves. » (Lowenthal, *loc. cit.*, p. 46)

lieu durant une période de changements importants des structures encadrant les sociétés canadienne-française et canadienne-anglaise. J'indiquerai en quoi ces changements appréhendés ont un impact sur le contenu et le déroulement des fêtes.

2.1 La Crise et la Guerre, ou le déclin des traditionalismes au Canada

L'industrialisation et l'urbanisation, qui s'accroissent progressivement durant la deuxième moitié du XIXe siècle au Canada, ont indéniablement transformé en profondeur les sociétés qu'elles ont touchées, mais l'impact culturel et politique de ces processus ne se fait pas sentir instantanément. Cette évolution (dans le sens neutre du terme) des mœurs est en partie freinée par l'action d'élites traditionnelles attachées aux valeurs et à l'ordre social « d'ancien régime ». Cette bataille d'arrière-garde visant à préserver, en partie ou en entier, un système de valeurs et une hiérarchisation de la société précédant l'apparition des forces de la modernité permet de maintenir, pendant un temps et dans des proportions inégales d'une société à l'autre, un traditionalisme social et culturel décalé par rapport aux transformations que continuent à entraîner les forces de la modernité matérielle et dont bénéficient de nouvelles élites ascendantes⁵.

Néanmoins, tant pour ces élites conservatrices que pour l'ensemble des sociétés occidentales, la première moitié du XXe siècle représente une période

⁵ Ces élites liées au développement de l'industrie et, plus largement, à la modernité ont leurs propres « spectacles » : par exemple les expositions qui foisonnent en Amérique du Nord à la fin du XIXe siècle. Le cas torontois est bien couvert dans Keith Walden, *Becoming Modern in Toronto. The Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture*, Toronto, Toronto University Press, 1997. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

mouvementée de remises en question. À la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle le combat s'industrialise, succèdent quelques années de prospérité incertaine. Cet interlude est rapidement interrompu par une crise économique majeure. Cette dépression ne prend vraiment fin qu'avec le second conflit mondial, qui éclipse le premier en terme d'ampleur. Cette période troublée, dans laquelle s'inscrivent les cérémonies commémoratives du centenaire de l'incorporation de Toronto et du tricentenaire de la fondation de Montréal, constitue un défi majeur pour les élites conservatrices canadiennes, tant francophones qu'anglophones. Pour bien saisir la nature de ces troubles, réels ou appréhendés, et de leur influence sur le comportement des élites « commémorantes », je vais m'attarder au contexte historique immédiat de l'organisation et du déroulement de ces festivités commémoratives.

Dans le cadre spécifique de ma recherche, les chiffres demeurent des indicateurs contextuels largement insuffisants et, dans une certaine mesure, trompeurs. Comme le souligne Hobsbawm, une étude strictement quantitative de la crise indiquerait que, malgré l'ampleur du ralentissement, la croissance économique des principaux pays occidentaux se poursuit de manière ininterrompue et que la majorité des travailleurs ne sont pas touchés à long terme par le chômage – en plus de bénéficier de la chute brutale du prix des denrées alimentaires⁶. Il est pourtant clair que la crise économique des années 1930 représente un véritable électrochoc pour les sociétés touchées et que les sérieuses remises en question dont sont l'objet les valeurs et les idéologies alors en vigueur en sont autant de manifestations. Ceci dit, je ne négligerai pas les aspects économiques et démographiques des contextes montréalais

⁶ Eric Hobsbawm, *Age of Extremes. The short Twentieth Century, 1914-1991*, Londres, Abacus, 1994, p. 87, 93.

et torontois, mais je vais concentrer mon attention sur l'impact politique, social et culturel qu'a cette conjoncture tendue sur les sociétés étudiées.

2.1.1 Crise économique et impérialisme

Lorsque les cérémonies du centenaire de l'incorporation de Toronto s'ouvrent en mars 1934, le Canada subit depuis presque cinq ans les effets de la crise économique. Il aura fallu un certain temps à la population en général et aux économistes et politiciens en particulier pour bien mesurer l'ampleur du ralentissement qui suit le krach de la bourse de New York en octobre 1929. En mars 1934, il est toutefois clair qu'on a affaire à un phénomène qui n'est pas que passager ou cyclique. Les origines de la crise ne sont pas aussi importantes pour moi que le sont ses conséquences. Il suffit de dire que dans le sillage des arrangements économiques désastreux imposés à l'Allemagne lors de la signature du traité de Versailles à la fin de la Première Guerre mondiale, l'Europe économiquement fragilisée subit les contrecoups de sa dépendance envers l'économie américaine dominante, mais mal préparée pour le rôle central qu'elle occupe désormais dans le système économique mondial⁷. L'effondrement de la bourse new-yorkaise ne fait que figure de détonateur. S'ensuit un grave ralentissement économique, auquel plusieurs gouvernements répondent par une série de mesures protectionnistes qui ne font qu'aggraver la situation et conduisent à l'arrêt presque complet des échanges internationaux, donc au déraillement de l'économie capitaliste.

⁷ Jacques Paul Couturier, *Un passé composé. Le Canada de 1850 à nos jours*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1996, pp. 212-213.

Le Canada fait alors partie de la liste des pays dont l'économie dépend en majeure partie d'exportations de matières premières. Dans ce contexte, l'effondrement des marchés internationaux représente un problème majeur⁸. L'impact socioéconomique de la crise est considérable. Au plus fort de celle-ci, durant l'hiver 1933, plus du tiers de la population active du pays est touché par le chômage. Parallèlement, entre le début de la crise et 1934, le revenu moyen en Ontario et au Québec chute de près de la moitié.

Nombre de Canadiens et de Canadiennes ne disposent pas d'épargnes; le chômage les prend donc complètement au dépourvu, étant donné qu'à l'époque il n'existe aucun mécanisme moderne de protection sociale, d'assurance-chômage ou d'aide sociale pour assurer un revenu minimum aux nouveaux chômeurs.⁹

Les villes ont le triste honneur d'être sur la ligne de feu¹⁰. Initialement, les gouvernements municipaux et les organisations de charité privée sont les seuls à voir à la gestion de la pauvreté et du chômage engendrés par le ralentissement économique. Ce n'est que progressivement que les paliers de gouvernement fédéral et provincial s'engagent dans l'assistance sociale requise¹¹. Par conséquent, la plupart des municipalités canadiennes souffrent d'un surendettement ingérable, leur revenus étant en chute libre¹². Qu'en est-il des deux principales villes canadiennes?

Compte tenu du fait que la plupart des municipalités ontariennes sont menées à la banqueroute par le poids de la charge et le caractère limité des ressources dont

⁸ « Next to the United States, Canada experienced the Western world's most severe decline. » (R. Douglas Francis *et al.*, *Destinies. Canadian History Since Confederation*, 2e éd. Toronto, Holt, Rinehart and Winston of Canada, 1992, p. 268)

⁹ Couturier, *op. cit.*, p. 215.

¹⁰ « Les villes sont, en effet, sur la ligne de feu dans l'application des nouveaux programmes sociaux. » (Paul-André Linteau, *et al. Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930. t.2* Québec, Boréal, 1989, p. 57)

¹¹ Francis *et al.*, *op. cit.*, p. 276.

¹² Linteau, *et al. op. cit.*, p. 57.

elles disposent pour y faire face, Toronto fait figure de miraculée avec 25 % de chômeurs et un déficit gérable¹³. Elle doit néanmoins consacrer une part écrasante de son budget à l'assistance aux chômeurs. En 1933, cette part atteint 2,4 millions de dollars, soit vingt fois plus que la somme consacrée aux mêmes fin au début de la crise, en 1929¹⁴. Les activités économiques de la ville souffrent également des conséquences de la crise. La production manufacturière et industrielle plonge et plusieurs entreprises ferment leurs portes. Parallèlement, les activités liées à la construction cessent presque complètement, aggravant les problèmes de logement que connaissait déjà la ville¹⁵. Tout n'est toutefois pas noir pour Toronto. L'activité touristique remonte significativement en 1933 et, plus important, le secteur financier demeure relativement stable et marque même des points par rapport à celui de Montréal¹⁶. Ainsi, les banques, la bourse et les compagnies d'assurances de la ville, même si elles perdent des plumes, parviennent à stabiliser leur situation et à améliorer leur position sur l'échiquier canadien. Au-delà de l'impact matériel de la crise, il y a l'évolution générale de l'opinion publique dans ce contexte : effritement de la confiance de la population envers les institutions politiques et économiques traditionnelles¹⁷, augmentation de l'agitation et de la radicalisation politiques, xénophobie latente¹⁸.

¹³ « Accordingly, the extraordinary burden of unemployment relief helped to drive hundreds of local authorities across Canada into bankruptcy or to the brink of financial collapse. » (Roger E. Riendeau, « A Clash of Interests : Dependency and the Municipal Problem in the Great Depression », *Revue d'études canadiennes*, 14, 1 (printemps 1979), p. 50)

¹⁴ Riendeau, *loc. cit.*, p. 52.

¹⁵ James Lemon, *Toronto since 1918 : an illustrated history*, Toronto, J. Lorimer, 1985, p. 60, 67.

¹⁶ Le *Financial Post* est en mesure, en 1939, de dire que Toronto « [has] passed Montreal as a centre of finance, commerce and industry. » Cité dans Lemon, *op. cit.*, p. 64.

¹⁷ « The Great Slump confirmed intellectuals, activists and ordinary citizens in the belief that something was fundamentally wrong with the world they lived in. » (Hobsbawm, *op. cit.*, p. 102) « Bien des Canadiens et des Canadiennes vont même jusqu'à conclure que les organisations politiques

Néanmoins, ici aussi, Toronto fait relativement bonne figure. Alors que dans plusieurs villes du pays, l'agitation sociale nécessite l'intervention parfois musclée de la police, la Ville-Reine demeure un bastion conservateur où l'ordre et l'orthodoxie politiques sont maintenus avec une aisance relative¹⁹. Cette paix sociale n'est certainement pas étrangère à la grande homogénéité de la communauté torontoise, qui est composée à 81 % d'hommes et de femmes d'origine britannique²⁰. La future métropole canadienne se présente toujours, dans les années 1920, comme le principal foyer de l'impérialisme britannique au pays²¹. Il est important de ne pas voir dans ce sentiment d'attachement à l'empire une sorte de soumission aveugle aux décisions prises par le gouvernement de Londres et un renoncement à l'autonomie canadienne. En fait, l'impérialisme britannique que partage la majeure partie des élites canadiennes-anglaises essaie d'allier deux courants contradictoires. La loyauté indéfectible aux valeurs et institutions de l'empire va de pair avec la promotion d'un Canada autonome et associé à la Grande-Bretagne et aux autres membres de l'empire sur une base équitable²².

L'entre-deux-guerres voit toutefois ce lien unissant le Canada à la Grande-Bretagne s'effriter progressivement à travers le pays à l'occasion de différents incidents (la crise de Chanak, le traité du flétan) qui semblent donner raison aux

traditionnelles ne peuvent assumer leurs responsabilités sociales et que le temps est venu de repenser la façon de gouverner le pays. » (Couturier, *op. cit.*, p. 219)

¹⁸ Francis *et al.*, *op. cit.*, p. 277.

¹⁹ « While the demendency problem tended to make municipal politics more lively in the 1930s, it did not precipitate widespread radicalism and political upheaval in the metropolitan Toronto area. There is no significant shift to the 'left'... » (Riendeau, *loc. cit.*, p. 56)

²⁰ Lemon, *op. cit.*, p. 50.

²¹ *Ibid.*, p. 19.

²² « ...la fidélité à la Couronne et le sentiment impérial n'étaient pas incompatibles avec une appartenance authentiquement canadienne : le Canada étant partie intégrante de l'Empire, plus ce dernier était dynamique et puissant, plus l'était également chacun de ses membres. » (Bouchard, *op. cit.*, p. 315)

tenants d'une indépendance complète du pays et d'un plus grand attachement à sa vocation américaine (le continentalisme)²³. Même à Toronto, « [by] the 1920s, 'national progress' had overtaken the glory of the British Empire as a central image »²⁴. Dans l'ensemble du Canada, la crise précipite cette remise en question des institutions traditionnelles associées à l'empire britannique.

Contrairement à d'autres régions du Canada, qui se tournent vers les solutions proposées par la gauche socialiste (mentionnons particulièrement les Prairies), la Ville-Reine, par son homogénéité et par l'importance qu'y occupent l'imagerie et les valeurs impériales, connaît un contexte social favorisant un repli sur le traditionalisme. Ce climat est également propice au développement d'une certaine intolérance face à l'étranger idéologique, culturel ou ethnique. Cette intolérance tourne à l'anticommunisme et à une xénophobie plus manifeste dans les années 1920 et au début des années 1930. Bolcheviques et minorités ethniques sont surtout visés. Les Juifs, qui composent environ 2 % de la population²⁵, constituent une cible de choix dans les deux cas.

Ces tendances s'accroissent à Toronto au début des années 1930, mais la montée du nazisme en Europe contribue à atténuer ce racisme anglo-saxon²⁶. De plus, l'effritement de l'attachement à l'empire britannique, indéniable même à Toronto durant les années 1920, est temporairement freiné par la menace qui pèse sur la Grande-Bretagne dans le contexte tendu de la possibilité d'un nouveau conflit avec l'Allemagne. Si une majorité de Canadiens souhaitent que le Dominion obtienne plus

²³ Couturier, *op. cit.*, p. 232.

²⁴ Lemon, *op. cit.*, p. 29.

²⁵ Les Italiens sont l'autre minorité la plus importante (*Ibid.*, p. 50).

²⁶ *Ibid.*, p. 14. Voir également le documentaire dirigé par Peter Williamson et Cyril Levitt, « The Riot at Christie Pits », Kelowna, Filmwest Associates, 1996.

de pouvoir et d'autonomie, ils ne souhaitent pas que cela se fasse au prix d'une rupture avec l'empire britannique et d'une indépendance qui les rendrait vulnérables ou insignifiants dans un contexte troublé par les problèmes économiques liés à la crise et par les tensions occasionnées par la montée des totalitarismes en Europe²⁷.

Il est indéniable que, suivant le schéma proposé par Hobsbawm, ce contexte général est particulièrement propice à l'invention de traditions ou à l'utilisation de rituels ou de spectacles pour préserver le *statu quo* ou, tout au moins, amortir les effets culturels et idéologiques de la crise. « In times of trouble, scapegoat as well as diversions are sought »²⁸. La présence en 1934, à tous les paliers de gouvernement, d'administrations d'orientation conservatrice et ayant toutes affronté les premières années de la crise ne fait qu'accentuer ce fait²⁹. À Ottawa, R.B. Bennett et les Conservateurs sont en selle depuis 1930, année où ils ont chassé King du pouvoir. Ils tentent en vain de contrecarrer les effets de la crise avec des mesures timides et largement insuffisantes³⁰. En Ontario, George S. Henry a remplacé le « grand prêtre tory » G. Howard Ferguson à la tête du parti conservateur provincial et tâche lui aussi sans succès, de parer à la crise³¹. Finalement, à Toronto, William Stewart a succédé en 1930 à Bert Wemp comme maire de la ville. Il va diriger la ville durant les quatre pires années du ralentissement économique³². Il est significatif de souligner que

²⁷ Couturier, *op. cit.*, p. 235. En 1933, Bennett a d'ailleurs écrit à ce sujet que « Canada is not an important member of the League [of Nations]. Our military prowess in the next war is regarded as of little concern. [...] What can one man do who represents only ten and a half millions of people? » Cité dans Francis *et al.*, *op. cit.*, p. 300.

²⁸ Lemon, *op. cit.*, p. 70.

²⁹ « Unlucky the government which happened to be in office during the cataclysm... » (Hobsbawm, *op. cit.*, p. 104)

³⁰ Couturier, *op. cit.*, pp. 217-218.

³¹ Randall White, *Ontario 1610-1985 : A political and economic history*, Toronto, Dundurn Press, 1985, p. 225.

³² Lemon, *op. cit.*, p. 74.

l'année des fêtes du centenaire, Henry et Stewart doivent quitter le pouvoir. Battu par King, Bennett doit les suivre l'année suivante.

2.1.2 Lendemain de crise, guerre mondiale et « clérico-nationalisme »

À Montréal, la situation se développe suivant des lignes différentes mais parallèles. La métropole canadienne a affronté elle aussi la crise économique mais, contrairement à Toronto, elle ne peut se vanter d'en avoir tiré quelque bénéfice que ce soit. « À cause de sa forte base industrielle et de son rôle [central] dans les échanges, Montréal est frappée de plein fouet par le ralentissement de la production et par le chômage »³³. La situation économique de la ville se détériore donc rapidement jusqu'en 1933, où elle atteint son point le plus bas, et la reprise qui suit ne se fait que très difficilement et inégalement. L'industrie légère de la ville, associée à l'habillement et à l'alimentation, résiste relativement bien au marasme et s'en remet, mais l'industrie lourde et les activités liées à la construction sont particulièrement affectées par le ralentissement économique et ne reprendront de la vigueur qu'avec la guerre³⁴. Il en va de même dans le domaine financier. Certains piliers économiques, comme la *Sun Life* ou la Banque de Montréal, survivent assez bien à la crise, mais la Bourse de Montréal connaît un interminable purgatoire dont les effets se feront sentir jusque dans les années qui suivent la fin de la guerre³⁵. « La décennie 1930 signifie donc pour Montréal un véritable recul »³⁶. Et comme nous

³³ Linteau, *et al.*, *op. cit.*, p. 60.

³⁴ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, 2e éd. Montréal, Boréal, 2000, p. 284.

³⁵ *Ibid.*, pp. 305-306.

³⁶ *Ibid.*, p. 284.

l'avons vu, c'est un recul dont profite Toronto pour se positionner de manière à dépasser clairement Montréal dans les années qui suivront la guerre.

En conséquence, tout au long des années 1930, il est probablement clair pour un nombre grandissant de Montréalais que si la ville est toujours la métropole du Canada, c'est une position et un prestige qui sont de plus en plus précaires³⁷. Cette situation ne s'explique évidemment pas seulement par les effets de la crise. Le ralentissement économique ne fait qu'accentuer des tendances lourdes présentes depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Le déclin progressif de la Grande-Bretagne comme puissance économique et principal partenaire commercial d'une part importante des élites économiques de Montréal, conjugué à une ascension de l'économie américaine pour laquelle Toronto est mieux préparée et située, condamnent à long terme la prédominance de l'économie montréalaise au Canada³⁸. À ces transformations désavantageuses de l'économie mondiale s'ajoutent le développement de plus en plus rapide du réseau urbain canadien et l'émergence de métropoles régionales importantes dans l'ouest du pays, notamment Winnipeg et Vancouver³⁹. Malgré ces nuages qui s'amoncellent à l'horizon, Montréal peut toujours se targuer d'être le cœur du *Dominion* lorsque s'ouvre un nouveau conflit mondial en Europe.

Compte tenu de l'isolationnisme américain des premières années de la guerre et de l'effondrement rapide de la France face au *blitz* allemand, le Canada constitue

³⁷ « Au début du siècle, Montréal était incontestablement la métropole du Canada. Après la Première Guerre mondiale, sa domination est de plus en plus remise en question. Toronto lui dispute le contrôle de l'économie canadienne en même temps qu'émergent de nouvelles métropoles régionales... » (*Ibid.*, p. 286)

³⁸ « Montréal avait fait sa fortune en jouant le rôle d'intermédiaire commercial entre le Canada et la Grande-Bretagne. » (*Ibidem*)

³⁹ *Ibidem*.

durant le premier acte du conflit un allié important de la Grande-Bretagne, qui y concentre une partie importante de sa production de guerre. La relance des secteurs de l'industrie lourde montréalaise qui en résulte permet à son économie de redémarrer et de parvenir rapidement au plein-emploi⁴⁰. Malgré ces données économiques, on aurait tort de conclure à l'évaporation soudaine de la morosité des années 1930.

La prospérité que le conflit a engendrée se fait sentir sur la société montréalaise, mais les séquelles de la crise sont encore fraîches et occupent toujours une place dans les mentalités. Soulignons la manifestation particulièrement spectaculaire de ces effets que constitue la mise en tutelle de la ville de Montréal de 1940 à 1944 pour cause de surendettement et de mauvaise administration⁴¹. De plus, lorsque les fêtes du tricentenaire de Montréal s'ouvrent en 1942, la Seconde Guerre mondiale en est à sa troisième année et l'entrée dans la guerre, du côté des Alliés, de l'Union Soviétique et des États-Unis n'a pas encore conduit à des victoires significatives sur l'Axe. Malgré la propagande rassurante du gouvernement King, une issue victorieuse continue donc d'être incertaine⁴². De plus, les débats et le plébiscite de 1942 qui mènent à une nouvelle conscription ressemblent à une répétition de la crise qu'avait traversée le pays durant le conflit précédant sur cette question et qui avait failli déchirer le pays⁴³. Critiqué par les partisans anglophones favorables à un engagement total au côté de la métropole britannique, le Canada français se réfugie derrière un nationalisme revigoré par cette menace et les troubles de la crise

⁴⁰ *Ibid.*, p. 301.

⁴¹ Linteau *et al.*, *op. cit.*, p. 63.

⁴² L'offensive ratée des Allemands contre Stalingrad en 1942-1943 est généralement considérée comme le point tournant de la guerre (Hobsbawm, *op. cit.*, p. 40).

⁴³ Linteau, *et al.*, *op. cit.*, p. 147.

économique. Ce nationalisme se manifeste d'ailleurs avec une force nouvelle dans un Montréal où le poids démographique des francophones n'a fait qu'augmenter au cours des années 1930, favorisé par un ralentissement considérable de l'immigration internationale⁴⁴.

Ainsi, alors que la ville de Toronto présente un visage très homogène pour une ville de sa taille, Montréal abrite deux grandes communautés culturelles – les Canadiens français et les Canadiens anglais – et quelques minorités numériquement significatives – surtout les Juifs et les Italiens⁴⁵. S'ils ont été dépassés en nombre par les francophones, les anglophones dominent toujours l'économie montréalaise. Cette position, qu'ils doivent à un commerce transatlantique prospère, leur permet également d'afficher leur hégémonie sur le paysage linguistique et culturel de la ville. « Même dans les quartiers massivement francophones, l'anglais est partout présent sous la forme du bilinguisme »⁴⁶. Comme leurs compatriotes de Toronto, une partie importante des élites anglophones de Montréal est composée d'ardents impérialistes. Dans ce cadre, le réveil nationaliste francophone des années 1920 et 1930, que personnifie pour plusieurs Lionel Groulx, trouve à Montréal un « champ de bataille » symboliquement significatif. La reconquête de la ville, dont la facette linguistique a été décrite avec brio par Marc Levine pour les années qui suivent la Révolution tranquille⁴⁷, commence ici, avec la tentative des élites canadiennes-françaises de la ville de s'approprier symboliquement l'espace urbain. On verra plus loin que ces

⁴⁴ De 1911 à 1941, la part francophone de la population montréalaise passe de 63 % à 66,3 % (*Ibid.*, p. 62).

⁴⁵ Linteau, *op. cit.*, p. 318.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 320.

⁴⁷ Marc V. Levine., *The Reconquest of Montreal. Language Policy and Social Change in a Bilingual City*, Philadelphia, Temple University Press, 1990.

élites transcendent les principes du « clérico-traditionalisme »⁴⁸, mais y sont ramenées en partie par le contexte dans lequel les fêtes sont organisées.

En bref, touchées d'une manière ou d'une autre par la crise, mais aussi par les changements sociaux provoqués par l'action continue des forces combinées de l'industrialisation et de l'urbanisation – changements qui s'accroissent avec la guerre – les élites montréalaises, toutes allégeances confondues, traversent une période difficile. Contrairement aux financiers et commerçants torontois, les élites économiques montréalaises tardent à réaligner leurs affaires sur le marché américain en plein expansion et elles sont petit à petit entraînées par le déclin économique de la Grande-Bretagne, qui constitue pour eux un pôle tant économique qu'identitaire. De leur côté, les « Canadiens français ont beau être majoritaires à Montréal, ils restent tout de même une majorité dominée »⁴⁹. Les élites traditionnelles francophones doivent non seulement composer avec leur subordination politique et économique dans la métropole, mais aussi avec l'effritement relatif que connaissent les bases de l'idéologie traditionaliste (baisse de la pratique religieuse, matérialisme ambiant, laïcisation de la société urbaine).

⁴⁸ « [...] en substance, le nationalisme traditionaliste tend à voir les Canadiens français comme un peuple – une race, dit-on alors – dont la spécificité, voire la supériorité, provient d'abord, sinon exclusivement, de leur attachement aux traditions reçues du passé : leur origine française paysanne, leur langue, leur religion, ainsi qu'aux institutions vouées à la conservation de cet héritage : la famille, la paroisse, la vie rurale. » (Linteau *et al.*, *op. cit.*, p. 114)

⁴⁹ Linteau, *op. cit.*, p. 320.

2.1.3 Célébrer pour oublier?

Comment s'inscrivent les célébrations du centenaire de l'incorporation de Toronto et du tricentenaire de la fondation de Montréal dans ce contexte dont nous avons esquissé les grandes lignes? Indéniablement, la crise économique des années 1930 et les premières années incertaines de la Seconde Guerre mondiale représentent un contexte tendu pour la majorité des sociétés occidentales. Le Canada, comme nous l'avons vu, n'est pas en reste.

À Toronto, la crise économique accentue l'intolérance et le conservatisme d'une ville déjà très conformiste par son homogénéité ethnique et culturelle. L'attachement de ses élites et d'une partie de sa population aux valeurs associées à l'empire britannique, mis à mal durant les années 1920, renaît avec la menace qui pèse sur la mère-patrie dans le cadre d'une paix européenne menacée par les totalitarismes. À Montréal, l'ascension de l'économie américaine et l'apparition d'autres métropoles régionales au Canada annoncent la fin de son hégémonie sur l'économie canadienne. La crise confirme ces tendances et le déclin irréversible dans lequel s'engage lentement la métropole canadienne et les élites anglophones qui y sont associées. De leur côté, les élites économiques et idéologiques francophones doivent faire face aux conséquences de cette subordination et aux changements structuraux qui annoncent, à moyen terme, la remise en question de l'idéologie traditionaliste en vigueur.

Dans ce contexte, les célébrations commémoratives étudiées peuvent être perçues de trois façons fort différentes mais conciliables. Elles représentent premièrement l'occasion d'échapper aux troubles du moment par l'intermédiaire de

divertissements. Elles représentent également une opportunité d'affaire : on espère que les célébrations attireront nombre de touristes et qu'elles permettront d'injecter dans l'économie des deux villes beaucoup d'argent, mais aussi de renforcer leur prestige. Finalement, elles permettent de véhiculer certaines valeurs et certains messages surtout destinés à renforcer les idéologies conservatrices auxquelles elles sont associées. Il s'agit autant d'initiatives destinées à ralentir concrètement les changements que connaît la société dans son ensemble qu'à permettre aux élites de s'y adapter progressivement et sans remettre sérieusement en question leurs valeurs.

Malgré ces efforts, il est intéressant de noter que les élites traditionnelles du Canada anglais et du Canada français verront leurs bases sociales et leurs valeurs s'effriter avec rapidité dans les années qui suivent la guerre. En fait, dans les décennies qui suivent, les spectacles, les rituels et les discours que nous nous apprêtons à décrire seront devenus inconcevables ou du moins, anachroniques⁵⁰. C'est que les référents identitaires des deux sociétés changeront irrémédiablement et qu'en conséquence leurs élites choisiront de nouveaux aspects du passé à commémorer. Mais revenons aux cas qui nous intéressent ici et au passé que les « commémorants » des deux villes ont choisi de privilégier.

⁵⁰ Les changements identitaires importants que connaissent le Canada anglais et le Canada français au cours des décennies qui suivent la fin de la Deuxième Guerre mondiale sont décrits dans Kenneth McRoberts, *Misconceiving Canada. The Struggle for National Unity*, Oxford, Oxford University Press, 1997, pp. 31-76.

2.2 Fondations, ou quoi commémorer?

En 1934, la ville de Toronto fête le centenaire de son incorporation, c'est-à-dire de l'obtention de sa charte municipale. Montréal, huit ans plus tard, rend hommage au tricentenaire de sa fondation par Paul Chomedey de Maisonneuve. Dans un cas comme dans l'autre, un moment premier est favorisé par les élites « commémorantes » aux dépens d'alternatives possibles, les plus évidentes étant la fondation de Toronto / York par le lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, John Graves Simcoe, en 1793 et, inversement, l'obtention par Montréal en 1833 d'une charte municipale comparable à celle que célèbre Toronto⁵¹. Comme nous allons le voir, ces alternatives n'inspirent pas d'hommage comparable à ceux que nous étudions. La faveur dont bénéficie un moment par rapport à l'autre s'explique par l'histoire des deux villes.

2.2.1 Ville-Marie, avant-poste français et missionnaire

Il existait, longtemps avant la professionnalisation de la discipline historique au Canada, tout un corpus – plus hagiographique qu'historique – sur les origines de Ville-Marie⁵². Citons notamment l'ouvrage de Dollier de Casson, *L'histoire de Montréal*, publié par la Société historique de Montréal en 1868, ainsi que celui d'Étienne-Michel Faillon, *Histoire de la colonie française en Canada*, publié en

⁵¹ « Montréal, like many cities established in the New World, has numerous 'foundations'. » (Gordon, *op. cit.*, p. 175)

⁵² L'historienne Fernande Roy a consacré un article assez fouillé à ce répertoire et aux personnages – les héros et les héroïnes de Ville-Marie – qui en ont émergé d'une époque à l'autre (Roy, *loc. cit.*, pp. 7-36).

1865⁵³. Ces auteurs posent les bases d'un récit de la fondation de Ville-Marie où se mêlent héroïsme, mystique missionnaire et intervention divine. Paul Chomedey de Maisonneuve, fondateur de la ville, fait partie d'un groupe de personnages plus grands que nature – des héros et des héroïnes – guidés par la Providence en terre d'Amérique (figure 1). Avec le support de la *Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France*, ils vont fonder un avant-poste missionnaire sur l'île de Montréal, d'où il sera possible de mettre en branle leur projet missionnaire. Affrontant les autochtones ainsi qu'une nature inhospitalière, nos héros parviendront à poser les bases desquelles émergera une grande ville. C'est essentiellement à ce récit teinté de légendaire, dont je trace ici les grandes lignes, que se référeront les organisateurs des cérémonies commémoratives, comme en témoignent différentes sources liées aux célébrations⁵⁴. Comment ce récit se mesure-t-il à l'histoire de Montréal telle qu'écrite de nos jours?

Le site qui deviendra Montréal attire l'attention de Samuel de Champlain plusieurs années avant la fondation d'un établissement européen permanent sur l'île⁵⁵. L'explorateur français, qui en inspecte les berges en mai 1611, y reconnaît une position d'une valeur stratégique indéniable dans le contexte de la lutte militaire et économique que se livrent les différents puissances coloniales européennes en

⁵³ Roy, *loc. cit.*, pp. 11-13.

⁵⁴ Mentionnons la retranscription d'un discours prononcé par l'abbé Lionel Groulx à l'Académie Querbes en décembre 1939 où il reprend le récit de la fondation légendaire de Ville-Marie (Groulx, *op. cit.*, 24 pages), ainsi qu'un texte du recteur de l'Université de Montréal intégré au compte rendu des fêtes et reproduisant lui aussi ce récit des origines (Olivier Maurault, « Montréal en 1642 », dans Héroùx, *op. cit.*, pp. 23-27). Les bas-reliefs, sur le monument élevé à Maisonneuve en 1895, s'inspirent aussi de ce récit (figure 1).

⁵⁵ Le site a évidemment été visité dans le passé par Jacques Cartier (Jean-Claude Marsan, *Montréal en évolution : historique du développement de l'architecture et de l'environnement urbain montréalais*, Montréal, Fides, 1974, p. 21).

Amérique⁵⁶. Peut-être par manque de moyens, Champlain ne met pas à exécution son plan d'y établir un avant-poste français. Il faut attendre l'année 1642 pour que, sous la gouverne de Paul Chomedey de Maisonneuve, un groupe d'une quarantaine de colons débarque sur l'île et y prenne résidence. « On aurait pu croire que ce groupe de pionniers était attiré par les promesses économiques du site. Mais non; cette fondation de Montréal est sans parallèle dans l'histoire de la colonisation européenne »⁵⁷. Marsan reprend ici des mots qu'ont prononcés Groulx et De Casson avant lui. Même l'historiographie actuelle est prête à admettre que la fondation de Ville-Marie par de Maisonneuve a un caractère exceptionnel ou unique par son caractère religieux et missionnaire⁵⁸.

Malgré ces nobles objectifs, Ville-Marie vivote durant ses premières années d'existence missionnaire et ne prend vraiment son envol qu'en s'insérant dans le réseau de commerce de la fourrure dont dépend en bonne partie l'économie de la Nouvelle-France⁵⁹. Cédée en 1663 aux Sulpiciens, la ville prend également place dans le système défensif de la colonie⁶⁰. Elle s'y développe lentement jusqu'en septembre 1760, moment où la ville est forcée de capituler devant l'avancée des troupes Britanniques⁶¹. Au-delà des débats entourant l'impact de la Conquête, la ville perd indéniablement une grande partie de ses élites et son visage francophone dans les années qui suivent la cession de la Nouvelle-France, pour tomber progressivement

⁵⁶ *Ibid.*, p. 37.

⁵⁷ *Ibid.*, pp. 38-39.

⁵⁸ Une « communauté chrétienne modèle » sont les termes utilisés par John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, 2^e éd. Sillery, Septentrion, 1995, p. 36.

⁵⁹ Marsan, *op. cit.*, p. 39.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 52.

⁶¹ Dickinson et Young, *op. cit.*, pp. 64-65.

sous le contrôle grandissant des élites politiques et économiques britanniques⁶². Elle n'en connaît pas moins une grande prospérité économique dans les décennies qui suivent. Au milieu du XIXe siècle, les premières institutions municipales « modernes » de Montréal prennent forme et elle obtient une première charte municipale en 1833. Ce processus de modernisation est temporairement interrompu par les Rébellions, mais reprend avec plus de vigueur dans les décennies suivantes⁶³.

Dans la deuxième moitié du siècle, parallèlement ou à cause de cette restructuration, Montréal s'industrialise rapidement. Les nombreux emplois créés attirent un grand nombre de ruraux francophones qui doivent, dans le contexte d'une saturation presque complète des terres agricoles disponibles dans leur écoumène, se tourner vers d'autres moyens de subsistance⁶⁴. À la fin du siècle, le foudroyant développement démographique et économique de Montréal en fait la métropole incontestée du Canada⁶⁵. Essentiellement anglophones, ses élites dominent les activités financières et commerciales du pays ainsi que son vaste réseau de transport. Il est toutefois important de ne pas perdre de vue que du point de vue identitaire et économique, la grande majorité des francophones de la ville existe en marge de cette Montréal-métropole. Le regard des élites économiques de la ville embrasse avant tout l'espace canadien ou nord-américain⁶⁶, sans se soucier outre-mesure de l'hinterland provincial. Lorsque survient la crise économique de 1929, et malgré la présence d'élites politiques et économiques francophones moyennes, la ville de Montréal, en

⁶² *Ibid.*, p. 68.

⁶³ Dickinson et Young parlent, pour les années 1840 et 1850, d'une « restructuration de la vie publique canadienne » (*Ibid.*, p. 123)

⁶⁴ Marsan, *op. cit.*, p. 193.

⁶⁵ Linteau, *op. cit.*, pp. 36-38.

⁶⁶ « Conçue pour embrasser de larges horizons, Montréal est excentrée dans un espace provincial qu'elle écrase de sa masse. » (Gilles Sénécal et Claude Manzagol, « Montréal ou la métamorphose des territoires », *Cahiers de Géographie du Québec*, 37, 101 (septembre 1993), p. 351)

tant que cadre identitaire, est encore largement la ville des *Autres* pour la majorité de ses citoyens⁶⁷. Dans ce cadre, le choix d'une commémoration de la fondation missionnaire, catholique et française de Ville-Marie par Maisonneuve, l'incarnation chevaleresque de ces thèmes, rend difficile – mais pas nécessairement impossible⁶⁸ – l'intégration aux fêtes des éléments anglophones et non-catholiques de la ville et, au contraire, sert la cause d'une réappropriation symbolique de l'espace urbain par la communauté franco-catholique.

Au-delà de ce dessein, dans le contexte d'une historiographie francophone mettant l'accent sur la période coloniale de l'histoire du Canada français, la fondation de la ville par Maisonneuve s'impose dans le récit historique du développement de Montréal⁶⁹. Le 3 juin 1833, l'obtention d'une charte municipale aurait pu servir de moment premier alternatif rassemblant tous les membres de la communauté, anglophones comme francophones. Sa révocation en 1836, à cause des troubles politiques que connaît la province du Bas-Canada et des soupçons qui pèsent sur les administrateurs de la ville à ce sujet, rend ce moment difficilement utilisable⁷⁰. C'est d'ailleurs un fait que s'empresseront de souligner les organisateurs du centenaire de

⁶⁷ Cette disjonction entre Montréal et la province de Québec se reflète entre autres dans l'historiographie à travers les ouvrages dirigés par Esdras Minville durant les années 1940. Voir Esdras Minville, dir. *Notre milieu : aperçu général sur la province de Québec*, Montréal, Fides, 1942, ainsi que Esdras Minville, dir. *Montréal économique : étude préparée à l'occasion du troisième centenaire de la ville*, Montréal, Fides, 1943.

⁶⁸ J'en reviens ici aux célébrations de 1908 du tricentenaire de la fondation de Québec par Samuel de Champlain. Certains des organisateurs, en particulier le gouverneur-général du Canada Earl Grey, sont parvenus à enrichir ce moment premier d'un éventail d'autres figures, d'autres symboles et finalement d'autres valeurs que celles auxquelles on aurait pu s'attendre. Ainsi, la bataille des plaines d'Abraham, celle de Sainte-Foy, la bonne entente existant entre la France et l'Angleterre, le rôle du Canada dans l'empire britannique se bousculent sur la « scène commémorative » et éclipsent au grand dam de certains francophones la présence du fondateur de Québec (Nelles, *op. cit.*; et Rudin, *loc. cit.*).

⁶⁹ « Et il est vrai qu'avant les années 1970, alors que survinrent les révisionnistes, l'historiographie québécoise s'attachait essentiellement au Régime français ou aux années qui suivirent immédiatement la Conquête. » (Ronald Rudin, *Faire de l'histoire au Québec*, Sillery, Septentrion, 1998, p. 70)

⁷⁰ Michèle Dagenais, *La démocratie à Montréal. De 1830 à nos jours*, Montréal, Ville de Montréal, 1992, p. 11.

l'obtention d'une charte similaire par Toronto en mars 1834. Contrairement à Montréal, la ville de Toronto l'a conservée et représente donc, à leurs yeux, la première municipalité fonctionnelle d'Amérique du Nord britannique⁷¹.

Ainsi, alors que les Montréalais se tournent vers des origines lointaines aux tonalités légendaires et insistent sur le rôle missionnaire unique de l'établissement en Amérique du Nord, les Torontois tournent les yeux vers la mise en place, plus récente, des institutions municipales qui ont donné naissance à la Toronto moderne.

2.2.2 De York à Toronto, « The City That Works »

Connue initialement sous le nom de York, la ville de Toronto est fondée en 1793 par le premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, John Graves Simcoe⁷². Occupé sporadiquement par des soldats français, puis par des commerçants de fourrures au début du XVIII^e siècle⁷³, l'emplacement a été choisi par le nouveau lieutenant-gouverneur à cause de sa position stratégiquement avantageuse par rapport à l'ennemi le plus proche : les États-Unis⁷⁴. Idéologiquement très conservateur (*high tory*), Simcoe a pour objectif la mise en place, en Amérique du Nord britannique, d'une communauté qui sera tout ce que la république américaine qu'il abhorre n'a pas été, c'est-à-dire une société dont le développement serait guidé par une classe dirigeante définie par son allégeance indéfectible à la Couronne britannique et aux valeurs qu'elle représente, ainsi qu'à l'Église d'Angleterre⁷⁵. Il fonde York avec

⁷¹ CTA, RG 250, série 1, boîte 11, dossier 12, lettre de H.R. Alley à Arthur Sauvé datée du 9 novembre 1932.

⁷² J.M.S. Careless, *Toronto to 1918 : an illustrated history*, Toronto, J. Lorimer, 1983, p. 19. Voir figure 2, p. 34.

⁷³ *Ibid.*, pp. 9-10

⁷⁴ *Ibid.*, p. 19.

⁷⁵ White, *op. cit.*, p. 67.

l'intention d'en faire le siège administratif et militaire de cette société, statut qu'avait connu temporairement Newark peu de temps avant l'établissement de York⁷⁶. Fondée pour répondre aux rêves impérialistes de Simcoe, la ville bénéficie de cette impulsion initiale qui en fait une des bases du pouvoir impérial britannique en Amérique du Nord dès sa fondation. Simcoe ne conserve son poste de lieutenant-gouverneur que quatre ans, mais son influence continuera à se faire sentir au Haut-Canada et en particulier à York.

Malgré une position défensive avantageuse, la ville connaît rapidement l'épreuve du feu. Durant le court conflit qui oppose les États-Unis à leur ancienne métropole au début du XIXe siècle, la ville de York est prise et abandonnée à deux occasions en 1813 par les troupes américaines. Ces attaques désastreuses pour les défenseurs de la ville évoquent le spectre de la trahison possible des nombreux immigrants américains venus s'établir à York depuis sa fondation. Ces soupçons et l'affrontement dont ils sont issus mettent fin à toute sympathie que les Canadiens anglais auraient pu avoir envers la république américaine voisine⁷⁷. L'arrivée massive d'immigrants venant de Grande-Bretagne dans les années 1820, dans le sillage de la chute de l'empire napoléonien, et le « raffinement » d'une idéologie impérialiste construite en opposition à celle des Américains confirment le visage britannique de la colonie, mais surtout de la ville de York qui s'en veut le cœur⁷⁸. L'économie de York bénéficie toutefois de la guerre et de ses suites. L'approvisionnement des garnisons britanniques, puis les vagues successives d'immigrants européens permettent un

⁷⁶ *Ibid.*, p. 66.

⁷⁷ Careless, *op. cit.*, p. 33.

⁷⁸ White, *op. cit.*, p. 81-82.

développement relativement rapide de la ville, qui s'impose comme centre politique et économique du Haut-Canada⁷⁹.

« York vigorous growth [...] no less strained its established framework and raised new public needs »⁸⁰. En réponse aux demandes grandissantes d'une communauté urbaine de plus en plus large, la ville connaît, à l'instar de Montréal, une restructuration de sa vie publique et de ses institutions, restructuration dont la charte municipale de 1834 et le nom « Toronto » ne sont que deux manifestations (figure 3). Malgré les nombreux problèmes que connaît la nouvelle administration municipale (manque chronique de revenus, un maire nommé par le conseil et ayant peu de pouvoirs, des affrontements répétitifs entre conservateurs et réformistes), elle représente indéniablement une étape importante dans le développement de Toronto comme centre urbain⁸¹.

Toronto est relativement peu troublée par les Rébellions de 1837, que dirige d'ailleurs son premier maire William Lyon Mackenzie. Mais ces événements vont accroître considérablement le conservatisme de ses élites. Toronto poursuit donc son développement comme centre commercial et administratif de la province sous la houlette d'élites surtout marchandes et, à partir des années 1870, s'industrialise rapidement. Même si l'ascension industrielle et financière de la Ville-Reine se fait toujours dans l'ombre de la métropole montréalaise, la rapidité avec laquelle Toronto franchit le fossé qui les sépare ne peut manquer d'impressionner ceux qui l'observent et de laisser deviner que les deux villes seront éventuellement nez à nez, puis qu'une

⁷⁹ Careless, *op. cit.*, p. 33, 43.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 51.

⁸¹ « A pragmatic recognition of civic responsibility, a political compromise largely between moderate Reform and Toronto Conservatism, the municipal system thus established still gave the city its own directing organization for an increasingly complex urban life. » (*Ibid.*, p. 54)

seule s'imposera comme cœur du jeune État canadien. Tourné vers ce futur en apparence pas si lointain, dans quel passé l'imaginaire collectif des Torontois peut-il se reconnaître? Quelle place y occupe la fondation de York par Simcoe?

Le centenaire de cet événement est timidement souligné à Toronto en 1893, mais c'est le cinquantième de l'incorporation de la municipalité de Toronto en 1884 qui mérite la plus grande attention et est l'objet des festivités les plus élaborées⁸². Et pour cause, il coïncide avec le centenaire de l'arrivée des Loyalistes au Haut-Canada et en conséquence « [the] Loyalist centennial was a far wider feature of 1884 than Toronto's own anniversary »⁸³. D'après Norman Knowles, l'élite ultra-conservatrice que constituent les descendants des Loyalistes tente, par l'entremise de ces célébrations, d'imposer aux Torontois ses valeurs et une vision de la société qui se rapproche de celle dont rêvait à l'origine Simcoe. Les Canadiens d'origine britannique représentent alors presque 95 % de la population de la ville de Toronto, mais, malgré les efforts des Loyalistes, l'élitisme et les valeurs traditionalistes des organisateurs s'accommodent mal avec la cité moderne et industrielle qu'est en train de devenir Toronto et qu'embrassent les nouvelles élites. Les dissensions qui paralysent pendant un temps l'organisation du centenaire et l'écart existant entre les élites traditionnelles loyalistes et le reste de la société torontoise contribuent à un semi-échec des célébrations⁸⁴.

⁸² Knowles, *op. cit.*, pp. 67-90.

⁸³ J.M.S. Careless, « The first hurrah. Toronto's semi-centennial of 1884 », dans Victor L. Russell dir. *Forging a Consensus. Historical Essays on Toronto*, Toronto, University of Toronto Press, 1984, p. 150.

⁸⁴ Les manœuvres politiques et idéologiques entourant l'organisation et l'exécution de ces célébrations sont couvertes plus en détails dans Knowles, *op. cit.*, pp. 67-90.

La conclusion peu satisfaisante de cet exercice identitaire annonce le déclin relatif des élites loyalistes et de leurs valeurs. Ce déclin est observable dans la grande discrétion dont font preuve les groupes loyalistes lors des célébrations de 1934. La mythologie entourant leur exode après la guerre d'Indépendance américaine et la fondation par un de leurs sympathisants du village de York, ainsi que le conservatisme traditionaliste teinté d'antiaméricanisme qui leur est associé, ne représentent donc pas, pour les élites « commémorantes » torontoises de 1934, des éléments de la mémoire collective qui doivent être cultivés. Comme nous le verrons, la fondation législative et institutionnelle de la cité fournit aux « faiseurs d'identité » un passé plus riche et plus pertinent que les éléments du passé loyaliste ou militaire de la ville, qui ne sont pas parvenus à contribuer à la constitution d'un pôle identitaire consensuel ou fonctionnel.

2.2.3 À la recherche du moment premier

La finalité de la mémoire collective est de fournir les éléments premiers de l'identité : le sens d'être singulier ou d'appartenir à une communauté unique aux traits relativement constants, distinctifs et, plus souvent qu'autrement, implicitement supérieurs⁸⁵. La mémoire doit également donner un sens au passé et au présent de l'individu ou de la collectivité, esquissant par la même occasion les grandes lignes de son futur⁸⁶. Dans le contexte d'un renforcement ou de la redéfinition de l'identité

⁸⁵ Cohen, *op. cit.*, p. 12.

⁸⁶ « Mr. Everyman, when he awakens in the morning, reaches out into the country of the past and of distant places [...] pulls together [...] things said and done in his yesterdays, and coordinates them with his present perceptions. Without this historical knowledge, this memory of things said and done, his to-day would be aimless and his tomorrow without significance. » (Carl L. Becker, « Everyman his own historian », *American Historical Review*, 37 (1932), p. 228)

collective, la fondation joue le rôle de moment premier, c'est-à-dire un point de départ ou de référence de la communauté où se reconnaissent tous ses membres. Il contribue à définir les caractéristiques d'inclusion et d'exclusion de la communauté. Confrontées à des passés et à des contextes particuliers, les élites « commémorantes », à Montréal comme à Toronto, se tournent vers des moments premiers qui répondent à leurs sensibilités.

Dans le cas de Montréal, les objectifs apostoliques des membres de la Société de Notre-Dame de Montréal rendent la ville unique. Elle est une des rares – la seule selon Lionel Groulx⁸⁷ – à avoir de si nobles desseins à son origine. Elle restera à l'écart du mercantilisme, qui domine les autres établissements coloniaux, et des affaires politiques de Nouvelle-France – du moins pendant la courte période entourant sa fondation. En privilégiant l'importante composante religieuse – catholique – de la fondation de Ville-Marie par Maisonneuve, les élites « commémorantes » de Montréal choisissent un moment premier ne rassemblant qu'une partie de la communauté montréalaise. Surtout composée de petits bourgeois et de clercs francophones⁸⁸, la CTCM fait donc essentiellement référence à sa communauté culturelle d'appartenance et, en insistant sur les aspects catholiques et français de la fondation de Ville-Marie, pose les frontières symboliques de la collectivité⁸⁹.

⁸⁷ « Fondation d'un caractère à part, unique dans l'Histoire. » (Groulx, *op. cit.*, p. 7)

⁸⁸ Voir annexe 1 sur la composition des comités organisateurs.

⁸⁹ L'absence presque totale de commentaires à ce sujet dans la presse anglophone et le peu d'intérêt que porte celle-ci pour les fêtes – elle ne les mentionne qu'à l'occasion de ses manifestations les plus importantes – témoignent selon moi d'un certain désengagement public de la communauté anglophone, qui se retire progressivement du champ de bataille que constitue la mémoire publique montréalaise. Nous reviendrons plus loin sur la place des anglophones dans les élites « commémorantes » montréalaises.

De leur côté, en choisissant de privilégier l'incorporation de Toronto, les élites « commémorantes » de la ville donnent à sa fondation un caractère tout aussi particulier, bien que plus neutre. Elle est la première municipalité fonctionnelle d'Amérique du Nord britannique et l'incarnation du progrès et de l'efficacité : « The City That Works ». Comme nous l'avons vu, c'est une fondation qui a une résonance plus grande auprès des Torontois que le passé loyaliste de la ville ou de son fondateur. S'éloignant d'un passé qui soit en lui-même source d'inspiration, les élites « commémorantes » utilisent l'image de la York / Toronto de 1834 pour mesurer le chemin parcouru, mais aussi comme un point de référence qui évoque les institutions et l'idéologie libérale teintée de conservatisme ayant jusqu'à ce moment assuré sa prospérité et son développement.

Élites « commémorantes »
Maires et directeurs



Figure 4
Le maire de Toronto, William J. Stewart
(Toronto, *Toronto Municipal Handbook. Centennial Year 1834-1934*. Toronto, City Clerk, 1934, p. ii)



Figure 5
Le directeur des fêtes, le lieutenant-colonel Herbert R. Alley.
(site web du régiment royal du Canada
[<http://www.royalregimentofcanada.org/cos.htm>])



Figure 6
Le maire de Montréal, Adhémar Raynault
(site web de la ville de Montréal :
[<http://www2.ville.montreal.qc.ca/archives/seriez/pages/z977-3.htm>])



Figure 7
Le directeur des fêtes, Léon Trépanier
(*Les Biographies françaises d'Amérique*, Montréal, Journalistes associés, 1942, p. 629)

3. Commémorer la ville – préparatifs

Étudier la mémoire, c'est déterminer son ancrage social.
Stéphane Michonneau¹

Derrière le décor parfois spectaculaire des festivités commémoratives se profilent les silhouettes des hommes et des femmes qui leur ont donné vie. Sous leurs actions conjuguées mais rarement parfaitement coordonnées, un programme est élaboré, le soutien d'institutions et d'individus est acquis, perdu ou rejeté, des fonds sont amassés et dépensés; enfin, un passé est célébré. Souvent éclipsés par l'éclat des fêtes qu'ils ont organisées ou par la renommée de ceux qu'ils y ont invités, ces personnages constituent néanmoins l'épine dorsale de ces commémorations et des festivités qui les accompagnent. Ces « bricoleurs de mémoire » et le travail collectif auquel ils s'adonnent peuvent être considérés comme un « miroir que la cité se donnerait à elle-même et qu'elle voudrait donner d'elle à l'extérieur »². Cet envers du décor sera l'objet des pages qui suivent.

Je tâcherai premièrement de déterminer qui compose en général ce groupe aux contours imprécis qualifié ici d'élites « commémorantes », ailleurs de « bricoleurs de mémoire » ou de « *heritage elites* »³. Comme dans toutes les branches de l'activité humaine, la commémoration a ses spécialistes. Presque autant que le contexte historique général des fêtes, la composition et la dynamique particulières de ce

¹ Michonneau, *loc. cit.*, p. 7.

² Yvon Lamy, « Fabrique des lieux », *Genèse*, 40 (septembre 2000), p. 5.

³ « ...a loose cohort of lawyers, politicians, notaries, archivists, teachers, and librarians guided a broad heritage movement. In many ways these men can be grouped together as one 'heritage elite'. » (Gordon, *op. cit.*, p. 49)

collectif expliquent l'évolution et l'aboutissement des fêtes étudiées. Je les étudierai en deux temps : premièrement en me penchant sur ce que dit d'eux l'historiographie; dans un deuxième temps en examinant plus en détails qui sont, concrètement, les élites « commémorantes » engagées dans les célébrations du centenaire de l'incorporation de Toronto et du tricentenaire de la fondation de Montréal.

Avant de passer au spectacle des fêtes comme tel, je vais me tourner brièvement du côté des préparatifs et des programmes préparés en vue des célébrations. J'espère ainsi mettre en lumière le fossé – étroit dans un cas, considérable dans l'autre – séparant les intentions de l'exécution. Comme je l'ai souligné plus haut, malgré les difficultés résultant de la crise économique, le TCCC parvient à atteindre la majorité de ses objectifs et sa composition demeure, tout au long des fêtes, relativement stable. À l'opposé, les membres de la CTCM de 1942, comme leur programme d'ailleurs, ont l'apparence de véritables rescapés: la double influence de la crise et de la guerre a transformé en profondeur le programme des célébrations du tricentenaire et a entraîné le départ de quelques-uns de ses membres clés.

3.1 Les bricoleurs de mémoire

3.1.1 Les spécialistes de la mémoire – considérations générales

Aussi, en (se) jouant des faits et de leur libre interprétation, certains acteurs – hommes politiques et chefs d'entreprise, savants et explorateurs, historiens et artistes créateurs, professionnels des faits patrimoniaux et amateurs d'érudition locale... – cherchent-ils, en de certaines conjonctures précises, à disposer du lieu de mémoire comme d'un support de multiples investissements politico-culturels et comme d'un vecteur de diverses manipulations symboliques.

Yvon Lamy⁴

Cette citation d'Yvon Lamy résume adéquatement de quoi sont généralement faites les élites « commémorantes » et quels sont leurs buts, mais il n'y dit pas tout. Jusqu'à tout récemment, les ouvrages traitant de la mémoire et de la commémoration ont pour la plupart négligé d'accorder à ces individus toute l'attention qu'ils méritaient. C'est-à-dire que tout en étudiant spectacles et cérémonies, en évoquant ceux et celles qui y ont participé, la majorité des chercheurs n'ont pas tenté de faire plus largement l'étude et l'histoire dans la longue durée de ces acteurs, de leur parcours, de leurs affiliations, de leur dynamique particulière. Je n'ai pas l'intention d'entreprendre cet exercice, mais en me basant sur des ouvrages ayant amorcé de telles recherches, je vais esquisser un portrait de ces élites de la mémoire⁵.

« Élités de la mémoire » : déjà dans cette expression se trouve la caractéristique première de ce groupe. Il s'agit d'individus associés à l'élite de leur société, car « la mémoire n'est pas l'affaire de tous : proposer une commémoration, ériger une statue demande une compétence particulière, une parole autorisée »⁶. Il est

⁴ *Ibid.*, p. 3.

⁵ Mes conclusions sont en grande partie tirées de l'article de Stéphane Michonneau sur la ville de Barcelone au XIXe siècle (Michonneau, *loc. cit.*, pp. 6-32), ainsi que des exemples offerts par Norman Knowles et Alan Gordon pour les villes de Toronto et Montréal pour des périodes antérieures à celles que j'étudie (Knowles, *op. cit.*, pp. 67-90; Gordon, *op. cit.*, pp. 49-71).

⁶ Michonneau, *loc. cit.*, p. 16.

également nécessaire de disposer des ressources, de l'éducation et du temps nécessaire que requiert la commémoration, des atouts qui ne sont pas donnés à tous. Les classes populaires peuvent bien, dans certains cas, participer intimement au processus commémoratif, mais il n'en demeure pas moins que le succès de l'entreprise nécessite l'appui ou l'approbation de *certaines* élites. Évidemment, ce ne sont pas les élites dans leur ensemble qui s'intéressent aux politiques du passé. Comme tout groupe, elles ne sont pas parfaitement homogènes et, de par leur nature même, elles sont constituées de sous-groupes et d'individus qui sont difficiles à réduire au rang de simples données sociologiques. De plus, leurs intérêts sont loin d'être parfaitement et constamment convergents.

Dans cet ensemble pluriel, quels sont alors les individus intéressés par la commémoration? J'aurais immédiatement tendance à identifier les acteurs associés politiquement au conservatisme, soit à la conservation d'un ordre social et de valeurs traditionnelles. Comme je l'ai souligné au chapitre 1, la commémoration est et demeure un exercice fondamentalement conservateur. Il s'agit d'une utilisation du passé comme outil de légitimation du présent et de renforcement de l'ordre social. On pourrait d'ailleurs lui opposer presque symétriquement un autre type de spectacle populaire au Canada au tournant du XX^e siècle : l'exposition industrielle. Celle de Toronto par exemple est bien couverte dans les travaux de Keith Walden. Pour ce chercheur, l'exposition industrielle représente, comme la commémoration, un instrument permettant de « domestiquer » le changement, mais alors que la commémoration le fait en drapant ces transformations de l'illusion de la continuité dans la longue durée, l'exposition industrielle entraîne celui qui y assiste plus

rapidement vers le « futur » en l'exposant, dans un environnement contrôlé, au progrès matériel et aux valeurs qui lui sont associées⁷. Commémoration et exposition sont donc deux moyens de faire face aux mutations de la société, pas nécessairement d'y mettre fin – ce qui est de toute façon généralement impossible. L'attachement au passé associé à la commémoration ne devrait donc pas être interprété automatiquement comme une volonté de confinement au passé, mais plutôt comme une volonté de freiner et de gérer, dans la mesure du possible, le rythme du progrès⁸.

D'ailleurs, il faut reconnaître que l'utilisation fréquente de la commémoration par des groupes diamétralement opposés au conservatisme ou au traditionalisme peut sembler contredire cette association de la commémoration et du conservatisme⁹. Pensons à l'exemple extrême que constitue la Révolution française, dont les acteurs ont à toute fin pratique inventé la commémoration en France¹⁰. Pour surmonter cette apparente contradiction, il serait plus juste d'associer la commémoration à un conservatisme défini selon des lignes plus philosophiques que politiques. Ainsi, serait conservateur ce qui contribue au renforcement de l'ordre social, quelle que soit la nature idéologique ou politique de l'ordre en question. La foire commémorative des

⁷ Walden, *op. cit.*

⁸ « L'oubli est associé à la décadence, et inversement, la mémoire devient synonyme d'apogée. » (Michonneau, *loc. cit.*, p. 11)

⁹ Eric Hobsbawm écarte d'ailleurs cette possibilité, ou la limite à des cas d'exception : « Nevertheless, a general hostility to irrationalism, superstition and customary practices reminiscent of the dark past, if not actually descended from it, made impassioned believers in the verities of the Enlightenment, such as liberals, socialists, and communists, unreceptive to tradition old or novel. » (Hobsbawm, *loc. cit.*, p. 8)

¹⁰ « Par une absurdité que l'on n'explique pas, par l'un de ces paradoxes étranges de la vie, ce sont en général les révolutionnaires qui célèbrent le plus d'anniversaires. [...] Que les traditionalistes vivent de souvenirs, ces gens qui ont sans cesse le regard tourné vers le passé, on le comprend; mais on ne peut comprendre que veuillent vivre de souvenirs, en célébrant constamment anniversaires, centenaires, dates, faits et épopées, les hommes qui aspirent à une rénovation des choses et qui combattent pour détruire les droits acquis et les avantages consentis. » Extrait de l'éditorial du quotidien espagnol et républicain *La Publicidad* du 29 juillet 1912, cité dans Michonneau, *loc. cit.*, p. 30.

premières années de la Révolution en France peut donc être interprétée comme un effort de conservation de l'ordre nouveau par la célébration intensive de sa courte histoire. Donc, lorsque un ordre social particulier est menacé, les groupes associés à cet ordre sont prédisposés à utiliser la commémoration comme moyen de le renforcer, du moins symboliquement, et de canaliser dans la mesure du possible les forces du changement. Le contexte dans lequel se déroulent les fêtes étudiées répond à ce schéma dans le cas des groupes associés à l'impérialisme britannique à Toronto et dans celui de ceux associés au clérico-nationalisme à Montréal. Mais, concrètement, quel visage ces élites « commémorantes » prennent-elles au sein des sociétés occidentales?

Membre de l'élite, le « commémorant » type doit, comme nous l'avons mentionné, posséder certaines compétences intellectuelles associées entre autres à l'histoire ou à l'administration d'un effort de groupe, compétences que lui reconnaissent ses pairs et les membres de la société qu'il prétend représenter¹¹. Gordon évoque une série disparate d'occupations répondant à ces critères : avocat, politicien, notaire, archiviste, enseignant et libraire¹². Professions libérales et intellectuelles s'entrecroisent dans cet amalgame sociologiquement difficile à circonscrire et s'apparentent au groupe duquel sont généralement issus les intellectuels – autre catégorie sociale problématique¹³. Relativement instable, l'élite « commémorante » est continuellement remodelée au gré des célébrations ou des

¹¹ « Lentement se dégage le profil d'un « expert » de mémoire qui est non seulement celui qu'on reconnaît comme tel, celui dont la présence s'impose, mais aussi celui qui s'institue spécialiste de la question et s'autorise à parler au nom d'un groupe qu'il est censé représenter. » (*Ibid.*, p. 17)

¹² Gordon, *op. cit.*, p. 49.

¹³ Les difficultés entourant cette définition sociologique des intellectuels sont explorées dans l'essai de Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle. Essai d'histoire comparée*, 2^e éd. Paris, Éditions du Seuil, 2001 [1996], pp. 17-19.

institutions qui sont en jeu. « Tout se passe comme si la mémoire était une activité sociale d'un genre particulier, requérant pour chaque objectif concret une configuration sociale unique mais adéquate »¹⁴. Tout de même, parmi ces individus se trouve un certain nombre de « personnalités agglutinantes »¹⁵. C'est-à-dire qu'en compagnie des hommes et des femmes engagés ponctuellement dans les activités commémoratives, on remarque quelques personnages clés, attachés à presque toutes les institutions et à presque toutes les activités liées aux commémorations dans leur milieu et y jouant un rôle prépondérant. En bref et pour paraphraser Lamy, on peut dire que les élites « commémorantes » constituent une combinaison d'experts de différents types – experts de la mémoire ou de l'histoire, experts de l'organisation administrative, financière ou politique – issus d'élites moyennes et locales engagées dans ce genre d'activités tant pour lui prêter du prestige que pour éventuellement en retirer¹⁶. C'est un schéma qu'on reconnaîtra chez les élites « commémorantes » torontoises et montréalaises.

3.1.2 Les spécialistes de la mémoire – Toronto et Montréal

Selon Alan Gordon, durant la période qui s'étend de la fin du XIXe siècle à la crise économique, les *heritage elites* montréalaises – et à mon avis ce schéma s'étend au reste du Canada –, caractérisées au départ par les initiatives de philanthropes et d'individus rattachés au milieu local, sont de plus en plus encadrées par des institutions rattachées aux gouvernements fédéral ou provincial qui, dans le cadre d'une redéfinition progressive de leur rôle, prennent en charge la mémoire collective

¹⁴ Michonneau, *loc. cit.*, p. 18.

¹⁵ *Ibid.*, p. 17.

¹⁶ Lamy, *loc. cit.*, p. 3.

ou publique de la nation¹⁷. Si c'est vrai, on verra bientôt que cette transition n'est clairement pas complète dans le cas des célébrations étudiées, la crise et la guerre brouillant considérablement les cartes en la matière. Ajoutons à ce contexte le fait que ces fêtes sont ancrées au cadre local et par conséquent aux acteurs qui y sont associés. Sans me lancer dans une histoire de la commémoration au Canada, je vais identifier les individus qui sont à l'origine de l'organisation des fêtes du centenaire de l'incorporation de Toronto et du tricentenaire de Montréal, ainsi que ceux qui se sont chargés de l'organisation de ces fêtes. Je conclurai cette section sur ce que révèle la comparaison de ces deux élites « commémorantes » distinctes.

À Toronto, l'idée d'organiser des célébrations dans le cadre du centenaire de l'incorporation de la ville revient officiellement¹⁸ à l'échevin William J. Stewart (figure 4), qui suggère la chose pour une première fois à la fin des années 1920¹⁹. Élu à la mairie en 1931, Stewart n'a pas bonne presse dans l'historiographie torontoise. Conservateur lié au parti fédéral de Bennett, son seul mandat à la tête de la ville ne laisse pas une forte impression et il est décrit comme un « undertaker » dont le seul mérite est d'avoir maintenu la ville à flot durant les premières années de la crise²⁰. Signalons que le contexte ne joue pas en sa faveur.

¹⁷ Gordon, *op. cit.*, p. xv. Notons que ce processus de redéfinition est déjà bien en train au niveau des autorités municipales qui ont en quelque sorte ouvert la voie. Voir les articles de Michèle Dagenais pour des exemples concrets de cette redéfinition dans la sphère culturelle (Michèle Dagenais, « Vie culturelle et pouvoirs publics locaux. La fondation de la bibliothèque municipale de Montréal », *Urban Historical Review/Revue d'histoire urbaine*, 24, 2 (mars 1996), pp. 40-56; Michèle Dagenais, « Entre tradition et modernité. Espaces et temps de loisir à Montréal et Toronto au XXe siècle », *Canadian Historical Review*, 82, 2 (juin 2002), pp. 308-330).

¹⁸ Il est plus que probable que l'idée de commémorer le centenaire de l'incorporation de Toronto et le tricentenaire de la fondation de Montréal soit apparue auparavant, dans les journaux ou ailleurs. Ce qui m'intéresse ici, c'est l'apparition de cette idée dans le cadre des institutions politiques municipales.

¹⁹ CTA, RG250, série 1, boîte 1, dossier 1, manuscrit inédit intitulé *A Century Passes. 1834 – Toronto – 1934. A Record of Many Epochal Events During City's Centennial Year Celebration* [apparemment de la main de Herbert R. Alley], p. 2.

²⁰ Lemon, *op. cit.*, p. 74.

Le cas montréalais suit à quelque détails près ce schéma initial. À l'instar de Stewart, Adhémar Raynault (figure 6) n'occupe pas une place particulièrement prestigieuse dans le panthéon des maires de sa ville. Élu échevin en 1934, il bat Camillien Houde en 1936 et devient maire (il est simultanément député à la Législature Provinciale sous la bannière de l'Union Nationale)²¹. Victor Morin, de la CTCM, explique :

Dès l'année 1936, le maire Adhémar Raynault avait mis dans le programme de sa campagne électorale le projet de se préparer à la célébration du troisième centenaire de Montréal en 1942; aussi en 1937, étant en même temps député à la Législature Provinciale, fit-il insérer dans la charte de cette ville une disposition qui pourvoyait à la création d'une « Commission du IIIe Centenaire » chargée d'élaborer un programme de fêtes et de le conduire à bonne fin jusqu'au 31 décembre 1942.²²

Compromis dans un scandale financier, Raynault doit entre temps quitter la mairie en 1938, mais les conséquences néfastes des déclarations de Camillien Houde sur la conscription le ramènent au pouvoir en 1940²³. Puisque Montréal est à ce moment sous tutelle, Raynault fait figure de « maire honorifique » et les fêtes du tricentenaire, dont il est le président d'honneur, deviennent une de ses principales « responsabilités »²⁴.

Les maires de Toronto et de Montréal sont donc les initiateurs des célébrations commémoratives étudiées. Toutefois, ils occupent une place négligeable dans leur organisation et dans leur exécution, placées entre les mains de commissions créées à cet effet et, surtout, de leur directeur. Dès le 1^{er} juin 1931, Stewart propose

²¹ Claude-V. Marsolais, « Adhémar Raynault, l'homme à l'œillet, répare les pots cassés », dans Claude-V. Marsolais, Luc Desrochers et Robert Comeau, *Histoire des maires de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1993, p. 252.

²² Victor Morin, « Préface », dans Héroux, *op. cit.*, p. 10.

²³ Notons qu'à l'occasion de ces élections, il bat par quelques voix Léon Trépanier, directeur général démissionnaire des fêtes du tricentenaire (Marsolais, *loc. cit.*, p. 254).

²⁴ « Il ne peut même pas remplacer la femme de ménage de son bureau sans l'approbation de la Commission municipale. » (Marsolais, *loc. cit.*, p. 254)

qu'un comité formé des échevins de la municipalité choisisse les membres du comité des fêtes. Composé de représentants de « various organizations of the citizens of Toronto », il sera responsable d'un programme des fêtes et de son exécution²⁵. Le TCCC sera dirigé à partir du 13 octobre 1931 par le lieutenant-colonel Herbert R. Alley (figure 5), directeur des célébrations du centenaire²⁶. À Montréal, c'est le 20 mai 1937 qu'une loi sanctionne la création de la Commission du Troisième Centenaire de Montréal (CTCM), composée de « certains membres du conseil [municipal], de représentants de divers corps publics et, au besoin, d'autres personnes pour élaborer un programme de fêtes, manifestations ou démonstrations »²⁷. Le maire nomme Léon Trépanier (figure 7) au poste de directeur général des fêtes²⁸.

Les archives du TCCC sont dominées par l'importante correspondance du directeur des fêtes, ce qui témoigne de sa gestion méticuleuse des différents aspects des célébrations²⁹. Descendant des premiers loyalistes à s'être établis au Haut-Canada et militaire de carrière, Alley est toujours à la tête du *Toronto Regiment* au moment de sa nomination à la tête du TCCC³⁰. La littérature militaire nous donne quelques indications sur la relation qu'il entretient avec Stewart : peu avant sa nomination au

²⁵ CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1931, appendice A, p. 1819.

²⁶ CTA, RG5, boîte 189, rapport du greffier de la ville, Roy V. Henderson au *Steering Committee on Sesquicentennial Celebrations* intitulé *Toronto Centennial Celebrations – 1934 (With Notes on Semi-Centennial – 1884 and 125th Anniversary – 1959)* daté du 2 novembre 1979, p. 3.

²⁷ Victor Morin, *loc. cit.*, p. 10.

²⁸ Marsolais, *loc. cit.*, p. 253; Victor Morin, *loc. cit.*, p. 10.

²⁹ Ajoutons cette remarque contenue dans une lettre remise à Alley à la fin des fêtes : « I believe that very few citizens stopped to realize that the creation of practically the entire machinery for the Centennial was done by one man. » (CTA, RG250, série 1, boîte 3, dossier 7, lettre estampillée « PERSONNAL » de H.C. Bourlier à Herbert R. Alley, en date du 22 août 1934). Bien entendu, ces commentaires pourraient tenir de l'hyperbole, mais ils sont appuyés par mes propres observations en archives.

³⁰ CTA, RG250, série 1, boîte 2, dossier 3, lettre du 10 juin 1932 du Board of Control (City Clerk) au maire; et CTA, RG250, série 1, boîte 1, dossier 1, manuscrit inédit intitulé *A Century Passes. 1834 – Toronto – 1934. A Record of Many Epochal Events During City's Centennial Year Celebration* [apparemment de la main de Herbert R. Alley], p. 2.

poste de directeur des fêtes, Alley a fait appel au maire au nom des autres officiers de son régiment pour qu'il utilise ses contacts auprès de l'administration Bennett à Ottawa, qui s'apprête à sabrer drastiquement dans les budgets d'entraînement militaire à travers le pays³¹. Stewart parvient à ouvrir les portes du bureau du Premier ministre à Alley et à ses collègues, qui obtinrent des concessions financières considérables. Autrement, les sources ne révèlent rien dans l'expérience passée de Alley, au-delà de son expérience de commandement, qui en fasse un candidat particulièrement désigné pour prendre en charge les célébrations du centenaire.

Ce n'est pas le cas de Léon Trépanier, tout indiqué pour le poste qui lui est offert. Diplômé de l'Université d'Ottawa en études classiques, il commence sa carrière comme journaliste à *La Presse*. À partir de 1920, il s'engage en politique municipale en tant que membre d'une commission provinciale chargée d'étudier un nouveau mode d'administration pour Montréal, puis comme échevin tout au long des années 1920 et 1930. Il sera également président de la Société Saint-Jean-Baptiste (SSJB) de 1925 à 1929 et contribuera à l'érection de la croix du mont Royal et à la mise en train d'imposants défilés pour les fêtes du 24 juin. Dans les années 1920, il a également visité un grand nombre de villes nord-américaines et européennes pour y observer la tenue d'expositions et de fêtes commémoratives. Finalement, en 1935 il organise les fêtes du tricentenaire de Trois-Rivières, en 1937 celles du centenaire de Sherbrooke et l'année suivante celles du centenaire du Saguenay³². Doyen du conseil

³¹ Donald James Goodspeed, *Battle Royal : A History of the Royal Regiment of Canada 1862-1962*, Toronto, Royal Regiment of Canada, 1962, p. 335.

³² Ces informations sont tirées de *Les Biographies françaises d'Amérique*, Montréal, Journalistes associés, 1942, p. 629; et de Rémi Tourangeau, *Fêtes et Spectacles du Québec*. Québec, Nuit Blanche, 1992, p. 72.

municipal, il démissionne en 1938 de son poste d'échevin pour prendre la tête de la CTCM³³.

Sans procéder à une prosopographie extensive des membres de la CTCM et du TCCC, il convient d'étudier sommairement leur composition. En dépit de la volonté affichée par les autorités municipales d'en faire des instances représentatives des communautés urbaines torontoise et montréalaise, on constate que cet objectif n'a pas vraiment été atteint³⁴. Le comité torontois compte des délégués des principaux médias de la ville, de différents organes gouvernementaux du municipal et du provincial, des associations de chefs d'entreprises, des syndicats, ainsi que des expositions qu'abrite tous les ans la ville. Composé presque exclusivement d'hommes d'origine anglo-saxonne, il illustre certainement l'homogénéité ethnique de la population torontoise et le rôle réservé aux femmes durant cette période. Tel que demandé, le comité est toutefois représentatif des principaux corps sociaux torontois organisés. Dans le cas du comité montréalais, présidé par le maire de la ville, on remarque la présence prédominante de membres de l'élite économique et politique canadienne-française moyenne de Montréal. Parmi ceux-ci, soulignons la présence de Victor Morin, qu'Alan Gordon considère comme « the figure to most influence public memory in Montreal »³⁵. Le comité inclut également trois anglophones : l'orfèvre Henry-G. Birks, le conseiller municipal Frederick-B. Todd, ainsi que T. Taggart Smyth, président de la Ligue du Progrès Civique et gérant-

³³ Notons que si Morin insiste sur les compétences de Trépanier (Morin, *loc. cit.*, p. 11), qui sont évidentes, Marsolais, dans son texte sur le maire Raynault, affirme que la nomination de Trépanier par le maire est avant tout un geste politique destiné à écarter un rival potentiel du conseil municipal. Les événements semblent confirmer cette affirmation de Marsolais. « En le nommant à ce poste, Raynault se débarasse d'un dangereux adversaire éventuel à la mairie. » (Marsolais, *loc. cit.*, p. 253)

³⁴ Voir l'annexe 1.

³⁵ En quelques mots, Morin est engagé tout au long de l'entre-deux-guerres et au-delà dans la grande majorité des instances commémoratives opérant au Canada français (Gordon, *op. cit.*, p. 56).

général de la Banque d'Épargne de la Cité et du district de Montréal, qui occupe la fonction de trésorier auprès de la CTCM. En termes strictement démographiques, on pourrait considérer la commission comme représentative des différentes composantes culturelles de la population montréalaise³⁶, mais compte tenu de l'influence économique et culturelle encore appréciable qu'exerce la minorité anglophone sur Montréal, il me semble que la composition du comité illustre un certain désengagement des anglophones par rapport à la mémoire collective partagée et commémorée par les Montréalais³⁷. Notons également que le comité montréalais est aussi composé exclusivement d'hommes³⁸.

Que tirer d'une comparaison entre ces deux groupes? Premièrement, il faut souligner les débuts similaires des préparatifs des célébrations et de la mise sur pied des commissions qui se chargeront de leur exécution. De même, à la tête des deux commissions sont placés des directeurs dont l'influence se fera rapidement sentir sur la direction que prennent les festivités. Soulignons toutefois que si le TCCC se rend au terme de son mandat, la CTCM connaîtra des ratés considérables à la suite de la crise, mais surtout de la guerre qui la prive de tout moyen de mettre en œuvre, même partiellement, son programme. Dans ce contexte, les représentants religieux montréalais prendront l'initiative, transformant substantiellement le contenu des fêtes.

³⁶ En 1941, les francophones représentent 66,3 % de la population de la ville de Montréal, contre 20,3 % pour les anglophones d'origine britannique. Avec trois membres du comité sur onze, les anglophones sont donc représentés à peu près proportionnellement à leur nombre dans la ville (Linteau, *op. cit.*, p. 318).

³⁷ Ce désengagement, associé à la « reconquête » de Montréal par les francophones, est diagnostiqué par Gordon, *op. cit.*, pp. 178-183.

³⁸ Dans une lettre adressée au directeur des fêtes, Thérèse F. Casgrain se plaint d'ailleurs de cet état de fait, soulignant que : « Si l'on veut les [les montréalaises] glorifier, il serait logique, me semble-t-il, de commencer par leur accorder la place qui leur revient dans notre société moderne. » (DGDA, VM12, série 2, dossier 17, lettre de Thérèse F. Casgrain à Léon Trépanier datée du 12 janvier 1939)

3.2 Programmes et préparatifs

Nos rêves ambitieux se changèrent forcément en cauchemars.
Victor Morin, 1942³⁹

3.2.1 Rêves ambitieux

À Toronto, la préparation des fêtes s'étend sur un peu moins de trois ans. Une première esquisse de programme est produite en 1931 et soumise au conseil municipal par le comité spécial sur les célébrations du centenaire⁴⁰. On y recommande la tenue d'un grand nombre d'activités réparties durant toute l'année selon une série de thématiques. Après des célébrations d'ouverture le 6 mars, date anniversaire du centenaire de l'incorporation, se succéderaient des célébrations religieuses, patriotiques, sportives, « fraternelles », ouvrières, agricoles et militaires, correspondant aux fêtes préexistantes : ainsi, les fêtes religieuses coïncideraient avec Pâques, les fêtes patriotiques avec *Victoria Day*, les fêtes sportives avec *Dominion Day*, les festivités ouvrières avec la fête du Travail, les fêtes agricoles avec le *Thanksgiving* et les festivités militaires avec l'Armistice⁴¹. En plaquant les différentes célébrations du centenaire sur l'armature déjà existante du calendrier commémoratif, les organisateurs espèrent couper dans leurs dépenses tout en profitant de l'attrait de festivités déjà bien ancrées dans les mœurs. L'importance de l'attachement à l'empire est clairement soulignée dans le texte soumis par le comité spécial. L'espoir de pouvoir bénéficier de la présence d'invités qui lui sont associés (« outstanding men of the Empire ») et capables d'illuminer de leur renom les festivités se manifeste dans le

³⁹ Morin, *loc. cit.*, p. 11.

⁴⁰ Il s'agit de l'entité composée de membres du conseil de ville et créée par la municipalité pour déterminer la composition du futur TCCC et fixer les grandes lignes du programme des fêtes. Voir p. 67.

⁴¹ CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1931, appendice A, p. 1820.

dernier paragraphe de cette esquisse de programme. Les membres du comité spécial espèrent particulièrement une visite du prince de Galles, dont le sang royal est l'incarnation vivante des idéaux impériaux⁴².

Puisque les nuages de la crise économique tardent à se dissiper au cours des deux années suivantes, le TCCC se résigne à restreindre son programme. Il substitue à des fêtes étendues sur toute l'année des cérémonies d'ouverture en mars – qui auront surtout une fonction publicitaire⁴³ – et trois « moments forts ». Ces trois périodes de trois jours seront arrimées à des fêtes préexistantes : la première coïncide avec *Victoria Day*, la seconde avec *Dominion Day* et la dernière avec la « civic holiday » torontoise. Il est intéressant de noter l'association de chacune de ces dates à un cadre identitaire particulier de la communauté torontoise : empire, nation et cité. La première série de fêtes tourne d'ailleurs autour de la thématique impériale et compte largement sur la visite de dignitaires britanniques (de sang royal de préférence). L'ambiguïté des sources quant à l'identité de ce ou de ces visiteurs tient des difficultés qu'aura le TCCC à attirer de tels dignitaires à Toronto⁴⁴. Les fêtes de juillet qui suivent sont sensées constituer l'apogée du centenaire et devront, selon les

⁴² Ce groupe inclut en particulier les individus ayant été, dans le passé, gouverneurs-généraux du *Dominion of Canada* (CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1931, appendice A, p. 1820). Rappelons à ce sujet qu'il faut attendre 1952 pour qu'un Canadien soit nommé à ce poste (il s'agit de Vincent Massey). Précédemment, les individus nommés à ce poste avaient toujours été d'origine britannique.

⁴³ « The only purpose of events at this time [march 4th, 5th and 6th] is to bring the signification of the 6th of march to public attention... » (CTA, RG250, série 1, boîte 2, dossier 3, lettre du 20 mars 1933 du comité général des fêtes au maire et au conseil municipal concernant le programme soumis aux deux instances par H.R. Alley)

⁴⁴ Cet intérêt du comité général des fêtes est évident : « We particularly commend the idea of bringing outstanding personages to Toronto, and consider that this will be an important factor in attracting visitors to the City. » (CTA, RG250, série 1, boîte 2, dossier 3, lettre du 20 mars 1933 du comité général des fêtes au maire et au conseil municipal concernant le programme soumis aux deux instances par H.R. Alley) Et le malaise de Alley, qui n'arrive pas à attirer de personnage important, à peine voilé dans cette entrée de sa proposition de programme : « Reception of Distinguished Personages who cannot now be named. » (CTA, RG250, série 1, boîte 2, dossier 3, lettre de H.R. Alley du 20 mars 1934 au maire et au conseil municipal contenant sa proposition de programme et le budget qui lui est lié)

recommandations du comité général du comité des fêtes, avoir un « provincial tone »⁴⁵. Les fêtes d'août sont centrées sur la grande réunion des vétérans du *Canadian Corps*. Un programme officiel basé sur ce canevas est présenté au début de 1933 et adopté en septembre de la même année par le conseil municipal⁴⁶.

Malgré les difficultés économiques liées à la crise, fréquemment évoquées dans les archives des fêtes et dans les discours qui leur sont associés⁴⁷, ce programme sera appliqué dans sa totalité. Avec un budget qui atteindra éventuellement 173 000\$, fournis presque entièrement par la ville, auquel il faut additionner l'aide ponctuelle du secteur privé⁴⁸, les fêtes du centenaire de Toronto ont connu un déroulement relativement serein. Avec un budget final qui ne dépassera pas 35 000\$ et un programme sévèrement amputé, Montréal offre en contraste l'image de cérémonies qui ont dans une certaine mesure déraillé⁴⁹. Les intentions initiales exprimées par ses organisateurs suggèrent toutefois que, dans un contexte différent, les célébrations du tricentenaire de Montréal auraient ressemblé fortement à celles de sa concurrente canadienne.

⁴⁵ CTA, RG250, série 1, boîte 2, dossier 3, lettre du 20 mars 1933 du comité général des fêtes au maire et au conseil municipal concernant le programme soumis aux deux instances par H.R. Alley.

⁴⁶ CTA, RG5, boîte 189, rapport du greffier de la ville, Roy V. Henderson au *Steering Committee on Sesquicentennial Celebrations* intitulé *Toronto Centennial Celebrations – 1934 (With Notes on Semi-Centennial – 1884 and 125th Anniversary – 1959)* daté du 2 novembre 1979, p. 9.

⁴⁷ « Every means of economizing was sought, found and applied, consistent with success. » (CTA, RG250, série 1, boîte 1, dossier 1, manuscrit inédit intitulé *A Century Passes. 1834 – Toronto – 1934. A Record of Many Epochal Events During City's Centennial Year Celebration* [apparemment de la main de Herbert R. Alley], p. 2½) « You will observe that many things have been omitted from the programme which if general conditions were better would undoubtedly be included. » (CTA, RG5, boîte 189, Rapport et recommandations sur le programme officiel, 27 septembre 1933, document 8 attaché au rapport du greffier de la ville, Roy V. Henderson au *Steering Committee on Sesquicentennial Celebrations* intitulé *Toronto Centennial Celebrations – 1934 (With Notes on Semi-Centennial – 1884 and 125th Anniversary – 1959)* daté du 2 novembre 1979, p. 9; CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, p. 29)

⁴⁸ Par exemple, la compagnie Eaton collaborera au financement de certaines installations liées à la réunion des vétérans du *Canadian Corps* (CTA, RG 250, série 1, boîte 5, dossier 5, copie des reçus pour des dons d'entreprises privées au TCCC).

⁴⁹ Marsolais, *loc. cit.*, p. 254.

3.2.2 Cauchemars

On peut en grande partie reconstituer ces intentions initiales à partir de quelques documents de travail élaborés par Léon Trépanier avant sa démission. Le portrait que je vais tracer ici représente donc la vision qu'avait le directeur des fêtes de ce qu'elles auraient dû être. Il est évidemment impossible de déterminer si elles auraient vraiment eu ce visage s'il n'y avait pas eu de guerre pour en interrompre les préparations, mais on peut supposer que les grandes lignes qui ressortent des plans proposés par Trépanier en auraient guidé l'exécution.

Pour être un succès, les célébrations prévues pour 1942 devaient remplir deux objectifs : être, pour les visiteurs comme pour les habitants de la ville, une précieuse leçon d'histoire, mais aussi permettre de « réintégrer Montréal [...] comme le grand centre touristique au Canada »⁵⁰. Pour concilier ces deux objectifs de nature très différente, Trépanier parle d'une « exploitation intelligente de notre passé historique »⁵¹. On voit ici comment – et ce sera encore plus évident dans le cas torontois – les considérations idéologiques ou mémorielles doivent coexister avec des impératifs d'ordre économique dans le cadre de ces festivités commémoratives. Il serait également tentant de voir dans ce double objectif une stratégie discursive visant à « vendre » le projet aux membres du conseil de ville, si on prend pour acquis que Trépanier est sincèrement attaché au passé montréalais, ou au contraire de considérer le premier objectif comme un élégant alibi destiné à masquer une large entreprise de

⁵⁰ DGDA, VM12, série 0, dossier 3, Autorisation de la Législature provinciale, 1937, p. 2.

⁵¹ Dans les lignes qui suivent, il pousse plus loin et souligne que : « On a souvent proclamé en chansons et en écrits que notre histoire est un trésor inestimable. Si cela est vrai, ce ne serait pas en diminuer la valeur que de l'interpréter de façon à ce qu'elle nous apporte des revenus en argent. » (DGDA, VM12, série 0, dossier 3, Autorisation de la Législature provinciale, 1937, p. 3)

commercialisation du passé, si on préfère voir en Trépanier un opportuniste. Sans souscrire à aucune de ces deux visions extrêmes, soulignons que dans le programme proposé par Trépanier, comme dans celui que mettra à exécution Alley, idéologie et rentabilité coexistent même si ce n'est pas dans la plus grande harmonie.

D'ailleurs, dans le cadre du programme proposé par Trépanier, il ne peut pas y avoir de malentendu quant au public touristique visé. Le directeur des fêtes a les yeux tournés vers le Sud :

je dis qu'en raison des événements empreints de splendeur et de dignité qui marqueront le Trois-centième [sic] Anniversaire de la Fondation de Montréal en 1942, des efforts tout particuliers devraient s'exercer dans le but de faire connaître davantage le Montréal-historique aux cent vingt millions d'habitants de la République américaine...⁵²

Trépanier souligne les « liens historiques » qui uniraient plus de la moitié des états américains à Montréal et l'importance de les mettre en lumière. Telles que conçues par Trépanier, les fêtes seront donc ouvertes sur le monde et il espère non seulement attirer à Montréal des touristes d'Europe et du reste du Canada, mais aussi rassembler sur la place publique hommes et femmes de toutes croyances et permettre aux « deux grandes nationalités [de] se glorifier » mutuellement⁵³. Trépanier espère également ramener à Montréal les « Anciens », c'est-à-dire les Montréalais dispersés un peu partout sur le globe et « se glorifiant » d'y être nés.

De quoi auront donc l'air ces fêtes? Se référant à l'exemple new-yorkais⁵⁴, le directeur souligne qu'elles passeront premièrement par un important effort d'embellissement de Montréal, dont Trépanier juge l'apparence « actuelle » (1937)

⁵² DGDA, VM12, série 0, dossier 3, Autorisation de la Législature provinciale, 1937, p. 3.

⁵³ DGDA, VM12, série 0, dossier 3, Autorisation de la Législature provinciale, 1937, p. 7.

⁵⁴ En 1938, New York accueille l'Exposition mondiale et, pour l'occasion, s'est lancée dès 1937 dans une vaste campagne de nettoyage et d'embellissement de la ville, utilisant des milliers de chômeurs de la ville (DGDA, VM12, série 0, dossier 3, Autorisation de la Législature provinciale, 1937, p. 5).

indigne du prestige dont il souhaite draper la cité à l'occasion de son tricentenaire. Autre lacune dénoncée par le directeur : les insuffisances de l'agglomération au niveau des infrastructures culturelles. Soulignant que les festivités laisseront beaucoup de place aux artistes locaux, Trépanier espère également pouvoir laisser un auditorium municipal comme contribution permanente. Les fêtes auront aussi certaines composantes religieuses⁵⁵. Trépanier espère faire de l'anniversaire de la ville un tribut « à notre jeunesse, le triomphe de la jeune génération sur l'oisiveté forcée qui l'opprime »⁵⁶. Les sports, les aspects militaires de l'histoire montréalaise et l'artisanat local sont également des thématiques privilégiées par Trépanier. L'artisanat intéresse particulièrement le directeur puisqu'il donne aux célébrations un accent *folk* apprécié des touristes, tout en assurant des revenus aux artisans et aux fêtes⁵⁷. C'est un phénomène sur lequel s'est penché Alan Gordon, qui rappelle que

[t]hreats to the character of place often, paradoxically, involved an entrenchment of 'distinctive' cultural features. [...] Hand-sewn quilts and needelwork represented a revival of old ways and a rejection of industrial modernity in an effort to satisfy an urban demand for authentic, rustic artifacts⁵⁸.

⁵⁵ « Il a été de tradition chez nous d'inaugurer les manifestations et les réjouissances populaires par une cérémonie religieuse et de les terminer de la même façon. Le Troisième Centenaire de Montréal ne s'écartera pas de cette tradition. » (DGDA, VM12, série 0, dossier 3, Autorisation de la Législature provinciale, 1937, p. 7)

⁵⁶ DGDA, VM12, série 0, dossier 3, Autorisation de la Législature provinciale, 1937, p. 8.

⁵⁷ « Pour compléter l'atmosphère dans laquelle se dérouleront nos fêtes, nous ferons une large place à l'artisanat, à la petite industrie de chez nous. Déjà plusieurs de nos artistes du terroir se préparent à confectionner pour les offrir aux visiteurs et touristes, des objets et articles qui rappelleront [sic] nos coutumes et traditions, choses qui par leur fabrication et leur inspiration sont des exclusivités de chez nous. » (DGDA, VM12, série 0, dossier 3, Autorisation de la Législature provinciale, 1937, p. 9)

⁵⁸ Gordon, *op. cit.*, p. 13. On pourra se référer aussi, plus largement, aux travaux de Ian McKay, *The Quest of the Folk : Antimodernism and Cultural Selection in Twentieth-Century Nova Scotia*, Montréal, McGill-Queens University Press, 1994.

Cet intérêt pour l'artisanat relève donc autant d'un opportunisme économique (« an attempt to construct tourist experiences »⁵⁹) que d'un malaise plus général face au déraillement de l'économie industrielle et capitaliste.

Cette esquisse de programme est pratiquement identique à un mémoire rédigé par Victor Morin et publié dans les pages de *La Presse* en décembre 1938, peu avant d'être remis en bonne et due forme aux membres de la CTCM et à son directeur⁶⁰. Comme nous allons le voir, ce programme présente aussi des ressemblances frappantes avec celui mis en œuvre dans le cadre du centenaire de l'incorporation de Toronto. Les thématiques et les objectifs privilégiés, comme certaines des activités prévues, sont les mêmes. En conséquence, il est raisonnable de supposer que les célébrations des deux villes ont suivi, du moins durant les premières étapes de leur préparation, des itinéraires similaires où ne paraissent pas de différences fondamentales entre les sensibilités des élites « commémorantes » canadiennes-françaises et canadiennes-anglaises. Compte tenu des relations qu'ont entretenues les deux directeurs avec les organisateurs de célébrations du genre en Europe et en Amérique du Nord⁶¹, on peut supposer qu'il y a là diffusion d'un modèle de la fête commémorative en milieu urbain, axé sur la promotion du tourisme. Malgré les

⁵⁹ Gordon, *op. cit.*, p. 13.

⁶⁰ On retrouve une copie du mémoire de Morin dans les archives de Montréal (DGDA, VM12, série 2, dossier 17, mémoire présenté par le commissaire Victor Morin au directeur général et à ses collègues de la commission du troisième centenaire de Montréal, daté du 8 décembre 1938). Le dévoilement de ce mémoire dans les pages de *La Presse* causera des remous au sein de la CTCM comme en témoigne une lettre que Trépanier adresse à Louis Dupire, du *Devoir* : « je t'avoue que je ne comprends rien à ce désir impulsif de notre vieil ami de livrer ses observations à un journal, avant de me les faire parvenir. » Trépanier y voit un désir de publicité de la part de Morin (DGDA, VM12, série 2, dossier 17, lettre de Trépanier à Louis Dupire, datée du 21 décembre 1938). Soulignons que dans le rapport, Morin dénonce ce qu'il perçoit comme des lacunes importantes dans la manière dont ont été formés les sous-comités des fêtes.

⁶¹ Comme en témoigne pour Trépanier *Les Biographies françaises d'Amérique*, Montréal, Journalistes associés, 1942, p. 629; et pour Alley, on se rapportera à CTA, RG 250, série 1, boîtes 5 et 6 se référant aux relations qu'entretient Alley avec des organismes « commémorants » de Glasgow et de différentes villes des États-Unis.

particularismes locaux, les grandes lignes de ce modèle seraient suivies à Montréal et à Toronto durant les préparations des festivités. Les différences majeures que connaîtront les fêtes montréalaises ne résulteraient donc pas tant d'un particularisme culturel canadien-français que d'un contexte particulier.

Avec le début de la Seconde Guerre mondiale en 1939 et son intensification l'année suivante, le sort des fêtes du tricentenaire est remis en question. Malgré le climat incertain, Léon Trépanier continue d'appuyer l'idée de la tenue de fêtes pour l'anniversaire de Montréal jusqu'au mois d'octobre 1940, mais à condition que les gouvernement provincial et fédéral lui apportent leur support⁶². Ce ne sera pas le cas. Le 26 novembre 1940, soulignant que « [p]lusieurs corporations importantes, ainsi que les autorités fédérales, provinciales et municipales semblent d'opinion qu'il vaut mieux ne pas continuer la préparation de ces fêtes »⁶³, Trépanier remet sa démission comme directeur des fêtes. Quel poids aura eu le retrait subit du maire Camillien Houde dans cette décision et l'ouverture du poste de maire, que le directeur des fêtes convoitait? Il est difficile de le déterminer mais, comme l'avait craint Adhémar Raynault, lui et Trépanier croisent le fer brièvement dans l'arène municipale. Défait par une mince majorité des voix, Trépanier s'engagera dans l'effort de guerre canadien en devenant attaché spécial à l'adjutant-général de l'armée et directeur civil conjoint du recrutement pour le Canada⁶⁴. En ce qui concerne la CTCM, Victor Morin explique que :

⁶² Comme en témoignent des articles du *Montreal Daily Star* (« Tercentenary Decision Due next month ») et de *La Patrie* (« Les fêtes de 1942 sont à la merci de Québec et d'Ottawa ») datés du 18 octobre 1940 et conservés dans les archives de la CTCM (DGDA, VM12, série 2, dossier 31).

⁶³ DGDA, VM12, série 2, dossier 17, lettre de Léon Trépanier au président et aux membres de la CTCM datée du 26 novembre 1940.

⁶⁴ *Les Biographies françaises d'Amérique*, Montréal, Journalistes associés, 1942, p. 629.

Toute l'année 1941 se passa dans cet état d'incertitude mais la commission crut qu'en fin de compte un troisième centenaire de Montréal ne devait pas être complètement ignoré et qu'il y avait lieu de préparer une série de fêtes, modestes puisque les circonstances nous y obligeaient mais dignes de la principale ville du Canada, avec le concours des groupes de citoyens qui voudraient bien y collaborer. Un secrétaire [Jean-Paul Héroux] fut engagé pour mettre à exécution les détails d'un programme simplifié que j'avais soumis à la Commission...⁶⁵

En 1942, dans une lettre circulaire envoyée à la majorité des organismes et institutions francophones et anglophones de la ville associés aux célébrations du tricentenaire, Héroux annonce qu'à cause des conditions de guerre la CTCM ne tiendra aucune des activités prévues. Il les invite toutefois à tenir leurs propres activités afin de souligner humblement l'occasion au cours de l'année⁶⁶. Plusieurs organismes répondront à l'appel, mais une seule institution s'imposera clairement comme la voix dominante des célébrations revues et corrigées dans le contexte de guerre : l'Église catholique.

Malgré les premiers signes de l'effritement à venir, elle occupe encore une place centrale dans la société canadienne-française⁶⁷ et elle brillera de tous ses feux au cours des fêtes du tricentenaire. L'organisation des fêtes religieuses avait été entreprise sous l'égide du sous-comité des fêtes religieuses, constitué en même temps que la CTCM et dirigé par l'archevêque de Montréal, monseigneur Joseph Charbonneau. Ce sous-comité semble avoir occupé une place particulière au sein de la CTCM. Semi-autonome, il ne semble pas avoir eu à rendre de comptes au comité

⁶⁵ Morin, *loc. cit.*, p. 11.

⁶⁶ Il assortit cette demande d'un commentaire à l'effet qu'il sera ainsi possible d'attirer à Montréal le plus de touristes américains possible. Héroux voit là, à l'instar de Trépanier d'ailleurs, une manière de contribuer à l'effort de guerre canadien. En effet, puisque le Canada et l'empire britannique en général achètent une grande partie de leur matériel militaire des États-Unis, l'entrée de devises américaines au Canada contribuera à faciliter le paiement de cet équipement (DGDA, VM12, série 2, dossier 34, lettre de Jean-Paul Héroux à la Saint-George Society of Montreal, datée du 2 février 1942).

⁶⁷ Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, p. 142.

général, qui semble encore tout ignorer des intentions ou du programme de l'Église aussi tard qu'en 1941⁶⁸. Ne dépendant pas du budget de la CTCM⁶⁹, le sous-comité des fêtes religieuses prendra sur lui le gros des festivités liées au tricentenaire et y apposera sa marque. Le discours de cette importante composante de l'élite canadienne-française, qui aurait dû normalement partager la scène avec un certain nombre d'instances concurrentes, imposera plutôt aux festivités son cadre idéologique et culturel. À ses côtés, on retrouvera la présence significative des membres de la Chambre de commerce des jeunes de Montréal (CCJM) et de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC), ainsi que des « rescapés » de la CTCM. En bref, les célébrations seront dominées par des composantes de la société canadienne-française associées ou sympathiques aux courants traditionalistes du nationalisme canadien-français.

Comme on le voit, à l'origine, les deux séries de fêtes étudiées semblent partir de positions et d'intentions convergentes. À Montréal comme à Toronto, les programmes de base des fêtes sont centrés sur des thématiques similaires : célébration du passé de la ville à des fins pédagogiques mais aussi commerciales et touristiques. On y propose des festivités sportives, militaires, religieuses, culturelles et patriotiques s'adressant à la majeure partie de la communauté civique. Dans les deux cas, on espère favoriser la venue de touristes, surtout américains, par une

⁶⁸ Dans une lettre adressée à monseigneur Charbonneau, le maire affirme : « Selon une rumeur, il y aurait en formation chez les religieux, des comités qui s'occuperaient à préparer en cette occasion [le troisième centenaire de Montréal] un congrès eucharistique et marial. » (DGDA, VM12, série 2, dossier 1, lettre d'Adhémar Raynault à monseigneur Joseph Charbonneau, datée du 28 février 1941)

⁶⁹ Même si, au cours des fêtes, le sous-comité des fêtes religieuses a recours à la CTCM pour l'assister à balancer son budget final par quelques contributions légères (pour un total de 5 500\$). « Nos finances seraient à flot et de nos cœurs monterait à flots pressés notre reconnaissance. » (DGDA, VM12, série 6, sous-série 1, dossier 1, lettre de monseigneur Chaumont au maire Adhémar Raynault, datée du 16 juin 1942; voir aussi DGDA, VM12, série 6, sous-série 1, dossier 1, lettre de monseigneur Charbonneau à Jean-Paul Héroux, datée du 17 décembre 1942)

campagne massive d'embellissement de la ville, mettant à l'ouvrage les milliers de chômeurs qu'a créés la crise économique. Le contexte persistant de la crise oblige les élites « commémorantes » torontoises à restreindre leur programme à l'essentiel. Mais ces restrictions paraissent insignifiantes par rapport aux bouleversements que provoque à Montréal la Deuxième Guerre mondiale. Après quelques mois d'hésitation, et devant le refus des gouvernement provincial et fédéral de l'appuyer, la CTCM doit se résoudre à une dissolution presque complète de son programme, laissant la voie ouverte à des fêtes dominées par le discours et les pratiques de l'Église catholique, en position de mettre à exécution son programme des fêtes religieuses.

Célébrations : intentions et exécution



Figure 8
Programme du centenaire de l'incorporation
de Toronto (Harold Bérubé)



Figure 9
Programme du tricentenaire de la fondation de
Montréal (Harold Bérubé)

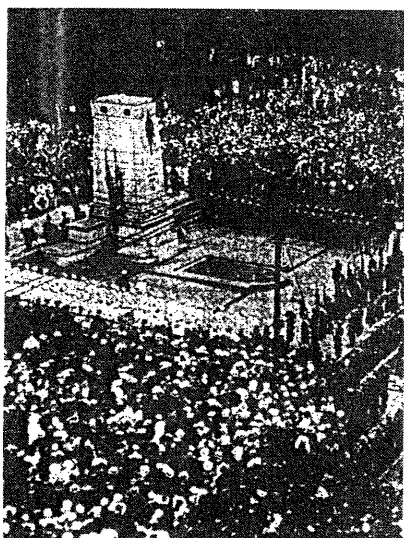


Figure 10
Hommage des vétérans au cénotaphe
de Toronto (*The Globe*, le 6 août 1934,
p. 10)

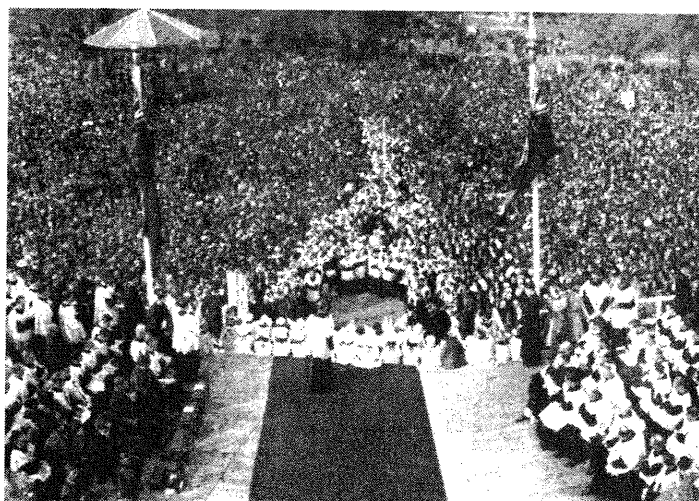


Figure 11
Fêtes religieuses du 17 mai dans le parc du mont Royal (Héroux,
op. cit., p. 126)

4. Commémorer la ville – exécution

Tomorrow Toronto observes its 100th birthday; then sets its face resolutely toward another century of progress.
The Globe, 5 mars 1934¹

Le 15 octobre 1941, 300^e anniversaire de la visite des fondateurs de l'île de Montréal, date choisie par le Comité des Fêtes religieuses et la Commission du IIIe Centenaire, commençaient les fêtes commémoratives de la fondation de Montréal.
Jean-Paul Héroux, *Troisième Centenaire de Montréal. Compte rendu des fêtes*, 1942²

C'est ici que convergent les assises théoriques et méthodologiques de mon étude, les contextes historiques des fêtes et les efforts préparatoires des différentes instances engagées. Tous ces éléments prennent leur signification dans l'exécution des fêtes. Réparties sur une période de près d'un an, les différentes manifestations des célébrations commémoratives du centenaire de l'incorporation de Toronto et du tricentenaire de Montréal constituent une matière première historiquement riche et complexe.

La présentation des deux séries de célébrations sous la forme de brefs récits chronologiques, mettant l'accent sur les moments forts du programme, permettra d'offrir un canevas de base de leur déroulement à partir duquel il sera plus facile, dans un deuxième temps, de faire ressortir les particularités des discours et des pratiques des élites « commémorantes » pour chacun des cas. Plus précisément, je me concentrerai sur les différents niveaux ou cadres identitaires présents lors des fêtes, que ce soit par l'entremise de symboles ou dans les discours. Je m'intéresserai aussi

¹ *The Globe*, 5 mars 1934, p. 1.

² Héroux, *op. cit.*, p. 37.

particulièrement à la nature de leur interaction dans le cadre des célébrations – concurrence, complémentarité, contradiction? – ainsi qu’à l’influence qu’ont sur ces thématiques les contraintes ou les impératifs économiques et matériels auxquels doivent faire face les organisateurs des deux séries de fêtes.

4.1 Les célébrations en bref

4.1.1 *The Queen City*

Même si elles sont réparties sur toute l’année, les deux séries de célébrations se concentrent surtout sur la belle saison et les moments forts des fêtes s’attachent généralement à des fêtes déjà existantes. Cet arrangement semble naître tant d’un souci d’économie que de l’espoir de profiter du pouvoir d’attraction de festivités déjà bien établies dans la communauté. Néanmoins, cette relation joue également dans le sens contraire puisque autour des célébrations officielles gravite un ensemble d’événements secondaires utilisant les couleurs et les thématiques des festivités commémoratives pour bénéficier d’un éclairage publicitaire supplémentaire³. D’autres événements secondaires sont entraînés par le TCCC ou la CTCM dans le sillage des célébrations officielles, dans le but d’augmenter le nombre de participants aux diverses activités et d’enrichir des programmes handicapés par les problèmes

³ Mentionnons entre autres l’organisation *Silver Cross Women*, qui ajoute à ses activités traditionnelles (jouer au bridge et accueillir différents orchestres) un défilé historique restreint (*The Globe*, le 21 mars 1934, p. 8) ou une causerie organisée par la Société Nationale Saint-Jean-Baptiste pour honorer Marie-Claire Daveluy, nommée adjointe du conservateur de la bibliothèque municipale, et dont les discussions portent en partie sur la fondation de Ville-Marie et sur les documents et les archives qu’ont laissés les Montréalistes derrière eux (*La Patrie*, 2 février, p. 12).

financiers des deux villes⁴. Le 5 mars 1934, les cérémonies officielles du centenaire de l'incorporation de Toronto débutent par une veillée au *Coliseum* de Toronto. On y accueille plus de douze mille personnes dans le cadre d'un « civic non-denominational service »⁵. Sermons, chants et prières se succèdent devant une assemblée où figurent une foule de dignitaires, dont les premiers ministres fédéral et provincial, le chef de l'opposition officielle à Ottawa et petit-fils du premier maire de la ville, Mackenzie King, ainsi que des représentants des différentes dénominations protestantes de la ville⁶. Sur le coup de minuit, un grand bûcher est allumé à l'extérieur et cent fusées d'artifice sont lancées dans le ciel torontois⁷. Un siècle de vie civique s'éteint et un autre commence avec l'aube.

Le lendemain, un grand dîner est organisé au *King Edward Hotel*. Les dignitaires présents la veille y participent et plusieurs discours sont prononcés à l'occasion de toasts à la Ville-Reine⁸. Comme la réunion du conseil de ville, ce dîner reste fermé à la majorité de la population torontoise qui peut toutefois, en après-midi, assister à une cérémonie devant l'hôtel de ville au cours de laquelle des gerbes de fleurs sont déposées devant le cénotaphe dédié aux morts de la Grande Guerre et une

⁴ Par exemple, dans une lettre datée de juillet 1933, le président de la *Canadian Manufacturers' Association* invite, à l'instigation du TCCC, les membres de l'association à collaborer avec les organisateurs en planifiant des « sales conventions or special visits to their plants at one or more of the periods when these celebrations are being arranged » (CTA, RG250, série 1, boîte 3, dossier 5, lettre de C.S.F. Mitchell aux membres torontois de la *Canadian Manufacturers' Association*, le 7 juillet 1933). De même, à Montréal, l'*Imperial Order of the Daughters of the Empire*, constatant les difficultés que connaissent les organisateurs des fêtes, offre ses services : « As Montreal is celebrating its three hundredth anniversary of its founding, the Municipal Chapter of Montreal is anxious to help celebrate this event. » (DGDA, VM12, série 2, dossier 34, lettre de Mae Barwick, secrétaire du chapitre municipal de Montréal de l'IODE, à Jean-Paul Héroux, datée du 30 avril 1942)

⁵ CTA, RG250, série 1, boîte 2, dossier 3, lettre de Alley à Stewart, le 20 mars 1933.

⁶ *The Daily Star*, le 6 mars 1934, p. 1.

⁷ *The Globe*, le 6 mars 1934, p. 1.

⁸ Ces discours, sur lesquels nous reviendrons plus loin, sont reproduits dans leur intégrité dans CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, pp. 13-31.

plaque où figurent les noms des maires et échevins de 1834 et 1934 est dévoilée⁹. Le reste du mois de mars est ponctué d'événements secondaires ne figurant pas dans le programme officiel des fêtes et, du 14 au 21 avril, un festival musical organisé dans le cadre du centenaire connaît une ampleur et un succès retreints¹⁰. Le programme musical de la semaine fait appel aux orchestres classiques locaux, même si des personnalités américaines et russes sont intégrées et lui donnent une saveur internationale¹¹.

Le 23 mai, le premier temps fort des fêtes s'ouvre en marge de la fête de la Reine (*Victoria Day*). Deux grands défilés sont organisés et on retrouve, dans le défilé officiel¹², de nombreuses unités militaires (7 500 soldats) et différents chars allégoriques sur lesquels sont relatés les grands moments de l'histoire de la ville et du Dominion¹³. S'y trouvent aussi des chars où figurent des représentants de certaines des communautés ethniques de la ville¹⁴. Ce défilé est suivi de la cérémonie d'ouverture d'un Fort York restauré, qui fera figure de monument permanent des fêtes du centenaire¹⁵. Les célébrations de mai prennent fin, les 26 et 27, avec une

⁹ *The Daily Star*, le 7 mars 1934, p. 1.

¹⁰ Le programme complet du festival figure dans *The Globe*, 14 avril 1934, p. 4.

¹¹ La couverture médiatique laisse entendre que le festival fut un succès et rien dans les archives du TCCC laisse croire que l'événement ait été autre chose. Néanmoins, vue la nature du programme musical, qui est exclusivement dédié à la musique classique, il est plus que probable que l'événement ait laissé les classes populaires insensibles et qu'il n'ait touché que la petite et la haute bourgeoisie de la ville (*The Globe*, le 14 avril 1934, p. 10). Pour une étude en profondeur du développement de la culture canadienne-anglaise et de la distance qui sépare une culture populaire se rattachant à celle des Américains et une culture des élites aux référents européens, on se référera à Maria Tippett, *Making Culture. English-Canadian Institutions and the Arts before the Massey Commission*, Toronto, University of Toronto Press, 1990.

¹² Nous reviendrons plus loin sur l'autre défilé, celui du *Ward 8*.

¹³ On trouvera une brève description de ces chars dans l'annexe 2.

¹⁴ CTA, RG250, série 1, boîte 10, dossier 4, extrait du programme officiel des fêtes.

¹⁵ CTA, RG250, série 1, boîte 9, dossier 3, lettre de George H. Locke à C.H. Mitchell, le 20 janvier 1933.

grande fête à laquelle participent les minorités culturelles ou ethniques de la Ville-Reine¹⁶.

Juillet, second moment fort des fêtes, en constitue aussi le cœur. On y a concentré la majeure partie des activités populaires et on s'attend à ce qu'elles permettent de sauver les célébrations du centenaire d'un déficit jusqu'à ce moment relativement élevé¹⁷. Les 2, 3 et 4 juillet, un impressionnant « pageant » historique en douze tableaux intitulé « Milestones of a Century » est présenté sur le site de l'exposition nationale¹⁸. Le 2 au matin, un grand déjeuner est aussi organisé au cours duquel le maire de Toronto accueille ses collègues d'une soixantaine de municipalités avoisinantes. Plus tard dans la journée, on célèbre à grands coups de défilés, d'activités sportives et de spectacles aériens le *Dominion Day*¹⁹. Le 4 juillet, jour de la fête nationale américaine, sous les yeux de dignitaires et de contingents militaires venant des États-Unis, du Canada et du Royaume-Uni, un monument est élevé aux morts de la guerre de 1812 dans l'enceinte du Fort York²⁰.

Les cérémonies officielles du centenaire se terminent avec la réunion des vétérans du *Canadian Corps* en août²¹. Dépassant de loin les objectifs que s'était fixé le TCCC, ces festivités débutent le 4 août par une cérémonie devant le cénotaphe

¹⁶ *The Globe*, le 28 mai 1934, p. 5.

¹⁷ CTA, RG250, série 1, boîte 2, dossier 3, lettre de J.A. Northey au maire et au *Board of Control*, le 20 mars 1933.

¹⁸ Ironiquement, un des tableaux est consacré au défilé commémoratif de 1884, centenaire de l'arrivée des *United Empire Loyalists* – commémoration de commémorants? (CTA, RG250, série 1, boîte 1, dossier 1, manuscrit inédit intitulé *A Century Passes. 1834 – Toronto – 1934. A Record of Many Epochal Events During City's Centennial Year Celebration*, chapitre intitulé « Milestones of a Century »).

¹⁹ CTA, RG250, série 1, boîte 1, dossier 1, manuscrit inédit intitulé *A Century Passes. 1834 – Toronto – 1934. A Record of Many Epochal Events During City's Centennial Year Celebration*, chapitre intitulé « Dominion Day Parade ».

²⁰ *The Globe*, le 5 juillet 1942, p. 4.

²¹ Cette partie des cérémonies est aussi étudiée dans un article de l'historien Jonathan F. Vance, « 'Today they were alive again' : The Canadian Corps Reunion of 1934 », *Ontario History*, 87, 4 (décembre 1995), pp. 327-344.

situé près de l'hôtel de ville (figure 10) et se poursuivent par une grande parade, à laquelle participent plus de soixante mille vétérans canadiens, mais aussi français, britanniques, amérindiens et allemands²². Deux personnalités militaires britanniques, dont les liens avec le Canada sont d'ailleurs assez ténus, sont invitées d'honneur : le vicomte Allenby et sir Reginald Tyrwhitt²³. Le lendemain, le dimanche 5 août 1934, est dédié à un service religieux en plein air au cours duquel les vétérans font de nouveau serment de servir Dieu, le roi et leur pays²⁴. Finalement, le dernier jour des cérémonies de la réunion débute par une série de compétitions sportives opposant les vétérans les uns aux autres et se termine officiellement par un grand rassemblement militaire dans l'amphithéâtre naturel de *Riverdale Park*²⁵. Plus de cinquante mille vétérans sont présents, ainsi qu'approximativement deux cent cinquante mille civils. Après ces cérémonies, le TCCC est en mesure de dire qu'il a rempli ses fonctions. Il est officiellement dissout le 10 août, mettant fin au programme officiel des fêtes.

4.1.2 Ville-Marie

Plus de sept ans plus tard, le 15 octobre 1941, en l'honneur de la première visite des fondateurs sur l'île de Montréal, s'ouvrent officiellement les fêtes du tricentenaire de la fondation de la ville par de Maisonneuve. Présidées par le maire Raynault et l'archevêque de Montréal, Joseph Charbonneau, ces cérémonies sont relativement sobres. Sous les yeux d'une foule nombreuse sont déposées, au pied du monument

²² Vance, *loc. cit.*, p. 333.

²³ *The Globe*, le 4 août 1934, p. 1. Alley avait tenté d'obtenir la présence de lord Byng, qui avait dirigé le *Canadian Corps* en Europe, mais pour des raisons de santé, celui-ci dut décliner (Vance, *loc. cit.*, p. 332).

²⁴ Le « Drumhead Service » accueille plus d'un quart de million de personnes. Cette cérémonie sera étudiée plus en détails dans la section suivante (*The Daily Star*, le 6 août 1934, p. 1).

²⁵ Vance, *loc. cit.*, p. 337.

aux pionniers, plusieurs gerbes de fleurs et des discours rappelant les origines missionnaires de la ville sont prononcés par les dignitaires civils et religieux²⁶. Le 1^{er} janvier suivant, une nouvelle cérémonie, réunissant à quelques noms près les mêmes acteurs, a lieu sur la Place d'Armes. On y dévoile une plaque de bronze au pied du monument à Maisonneuve²⁷. Comme la majorité des manifestations mineures qui parsèment les mois de janvier et février, ces deux événements sont assortis de services religieux célébrés en l'honneur du tricentenaire. Pour les membres du clergé, ils sont l'occasion de discourir longuement sur la ville, son passé missionnaire et son avenir incertain.

Le mois de mai constitue le moment fort des fêtes montréalaises. Elles commencent doucement le 3 avec de somptueuses cérémonies dédiées à la Vierge à l'église Notre-Dame-des-Victoires. De nombreux corps de cadets et des représentants des différentes paroisses de l'île encadrent dignitaires laïcs et religieux. Le 13, les écoles catholiques de Montréal célèbrent à leur tour, individuellement et selon des programmes variés, le tricentenaire de la fondation de la ville. Ils consacrent la première moitié de la journée à la prière et au recueillement et le reste à un assortiment varié d'activités culturelles et artistiques²⁸.

C'est toutefois les 17 et 18 mai, dates historiques de la prise de possession de l'île par les Montréalais, que se déroulent les cérémonies les plus importantes. La première journée dédiée aux fêtes religieuses du tricentenaire, sous l'égide du

²⁶ Héroux, *op. cit.*, pp. 37-40.

²⁷ On peut y lire : « À MAISONNEUVE EN CE PREMIER JOUR DU TROISIÈME CENTENAIRE DE MONTRÉAL - EN TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE DES CITOYENS - 1 JANVIER 1942 » (*La Patrie*, le 2 janvier 1942, p. 6)

²⁸ « ...chants, cantiques, musique, danse, lectures, récitations, dialogues, sketches, causeries, joutes, débats, projections, dévoilement d'images ou de bustes représentant les principaux personnages de notre histoire, tableaux vivants, bref, tout un ensemble présenté avec art et exécuté avec amour... » (Héroux, *op. cit.*, p. 105)

cardinal Villeneuve²⁹ et du délégué apostolique Ildebrando Antoniutti, une grande messe pontificale est célébrée dans le parc du mont Royal devant plus de cinquante mille personnes (figure 11)³⁰. Dans l'après-midi, le Très Saint-Sacrement est exposé à l'adoration des quelques trois cent mille Montréalais venus s'y recueillir. En fin de journée, ce recueillement fait place à des festivités d'une autre nature. Encadrée par plusieurs corps de cadets et par l'*Union Jack*, la fanfare des *Grenadiers Guards* présente un concert entièrement composé d'œuvres canadiennes-françaises qui se termine par un feu d'artifice offert à la ville par *La Presse* et dont les pièces maîtresses sont les portraits illuminés de Paul Chomedey de Maisonneuve et du roi Georges VI³¹. Le lendemain, les célébrations se poursuivent avec un volet « civil » au cours duquel les autorités rendent hommage aux fondateurs.

Le 18 mai au matin, les autorités civiles, que personnifient Raynault, les maires des différentes municipalités de l'île de Montréal et les présidents d'associations montréalaises attachées aux fêtes³², se réunissent sur la Place d'Armes et entonnent le « Ô Canada » devant le monument à de Maisonneuve³³. Après une courte réception à l'hôtel de ville, un cortège à cheval transporte le maire, les membres du CTCM et une soixantaine d'invités à travers la ville. Le groupe va visiter à tour de rôle six congrégations religieuses de la ville ayant joué un rôle clé

²⁹ « Et c'est le seul « enfant » de Montréal à jusqu'ici avoir reçu l'honneur de la pourpre qui vient magnifier, de son éclat romain, nos fêtes liturgiques. » (*La Patrie*, le 16 mai 1942, p. 24)

³⁰ *La Presse*, le 18 mai 1942, p. 3. Cette messe pontificale fera l'objet d'une analyse plus détaillée dans la section suivante.

³¹ Héroux, *op. cit.*, p. 131.

³² Outre les maires des municipalités de l'île, une foule d'organismes sont représentés. Malgré la prédominance des organisations francophones, on retrouve des représentants anglophones d'instances comme l'Université McGill, le *Montreal Board of Trade*, la *St. Patrick's Society of Montreal* et le B'Nai B'rith (Héroux, *op. cit.*, pp. 145-147).

³³ Héroux, *op. cit.*, p. 137.

dans son développement et leur offrir ses hommages³⁴. Au même moment, plus de cinq mille citoyens de la ville participent, encadrés par des guides, à un grand « pèlerinage historique » qui les conduit, à travers les rues du Vieux Montréal, d'un site historique à l'autre. En fin de soirée, de nouvelles manifestations musicales ont lieu. Dans le parc du mont Royal, la fanfare des *Grenadiers Guards* reprend du service pour le simple citoyen, alors que les invités d'honneur de la CTCM assistent à un concert plus classique au Forum. Les célébrations officielles du mois de mai se terminent. En collaboration avec la CCJM, la CTCM prend toutefois sous son aile, dans les dernières semaines du mois, l'incontournable hommage à Dollard des Ormeaux le 24, ainsi que des célébrations « multiculturelles » le 31³⁵.

Juin est dominé par la fête de la Saint-Jean-Baptiste à laquelle les célébrations du tricentenaire sont étroitement associées. On retrouve leur trace dans les thématiques évoquées par les dix-neuf chars allégoriques qui défilent le 24. Dans les dix-neuf tableaux, dont au moins quinze sont associés uniquement aux événements du XVII^e siècle, on retrace les grandes étapes de l'histoire de Montréal (en fait, de Ville-Marie)³⁶. Dans les mois suivants, différentes fêtes mineures ponctuent le calendrier. En juillet, un « festival national » est l'occasion de différentes compétitions sportives et de manifestations historiques et culturelles. En août, de nouveaux hommages sont offerts à la Vierge; puis en septembre s'ouvre une impressionnante exposition missionnaire rendant hommage tant aux efforts de

³⁴ Il s'agit des Sœurs Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, des Pères Franciscains, des Sœurs Grises, des Jésuites et des Sulpiciens (*La Patrie*, le 19 mai 1942, p. 4).

³⁵ Héroux, *op. cit.*, p. 196, 201.

³⁶ Héroux, *op. cit.*, pp. 221-222. Voir aussi les illustrations et une brève description des différents chars en annexe 2.

l'Église sur le globe qu'aux origines de la ville³⁷. En octobre, une nouvelle plaque commémorative est dévoilée sur le site de la fondation de l'établissement initial de Montréal, « le Berceau de Montréal »³⁸. Enfin, le 13 décembre 1942, après une représentation de l'opéra-comique canadien « Le Père des Amours », le maire Raynault annonce la dissolution de la CTCM³⁹.

4.1.3 Apothéose : l'épée et la croix

Ce bref récit chronologique des fêtes permet de mieux saisir l'ampleur des célébrations, dont l'intensité est diluée par leur étalement sur une longue période de temps. Néanmoins, cet aperçu ne rend pas adéquatement compte de la complexité de certains de ces événements, qui prennent la forme de véritables rituels où symboles et gestes chargés de sens s'entrecroisent devant les yeux des spectateurs et des participants. Pour combler cette lacune, je m'arrêterai ici à deux grandes messes ayant eu lieu à huit ans d'intervalle et dont j'étudierai le déroulement en détails, avant de passer à une analyse plus large des thématiques abordées au cours de l'ensemble des deux séries de célébrations étudiées. Le premier de ces deux rituels a lieu dans le cadre des festivités du centenaire de l'incorporation de la ville de Toronto mais a peu

³⁷ Cette exposition missionnaire a fait l'objet de la thèse de France Lord, *La muette éloquence des choses : collections et expositions missionnaires de la Compagnie de Jésus au Québec, de 1843 à 1946*, thèse de Ph.D. (Histoire), Université de Montréal, 1999.

³⁸ On y lit cette fois : « LE BERCEAU DE MONTRÉAL – PAUL DE CHOMEDEY, SIEUR DE MAISONNEUVE, ÉTABLIT EN CET ENDROIT LA FONDATION DE MONTRÉAL, LE 18 MAI 1642. IL Y CONSTRUISIT UN FORT DE 320 PIEDS DE CÔTÉ QUI FUT REMPLACÉ TRENTE ANS PLUS TARD PAR LE CHÂTEAU DE M. DE CALLIÈRES, D'OÙ L'ENDROIT PRIT LE NOM DE « POINTE-À-CALLIÈRES ». » (Héroux, *op. cit.*, p. 254)

³⁹ « On vous a dit que la Commission du IIIe Centenaire vient prendre congé du public de Montréal ce soir, et vous êtes en droit de vous demander pourquoi elle est si empressée de mourir, puisqu'elle ne doit expirer que le 31 décembre. Deux raisons s'imposent à cet effet. En premier lieu, elle ne veut pas attendre d'être passée à l'état de cadavre pour se présenter devant vous; [...] elle veut mourir en beauté, aux accords de la musique et dans la gaîté d'une idylle franchement canadienne... » Adhémar Raynault, cité dans Héroux, *op. cit.*, p. 263.

a voir avec la ville ou son histoire. Comme nous l'avons vu et le verrons encore, c'est le propre de la commémoration de se prêter à ce genre de détournement. Il s'agit de la grande messe à ciel ouvert du 5 août 1934, organisée en l'honneur de la réunion des vétérans du *Canadian Corps*. Je la comparerai à la grande messe pontificale célébrée le 17 mai 1942 à Montréal en l'honneur du tricentenaire de la fondation de l'établissement missionnaire de Ville-Marie.

À la suite de l'appel des organisateurs et malgré un contexte économique difficile, plus de 70 000 survivants du contingent canadien ayant combattu pendant la Première Guerre mondiale (*Canadian Corps*) vont se réunir à Toronto les 4, 5 et 6 août 1934⁴⁰. Des différents événements organisés à cette occasion, c'est la messe à ciel ouvert qui attire la foule la plus importante. La thématique qui s'en dégage est simple : dans l'imaginaire canadien-anglais, la participation à la Grande Guerre représente le premier grand moment national. Les années qui suivent la fin de ce conflit donnent lieu à un optimisme débordant quant aux perspectives d'avenir du Canada⁴¹. L'absence de changements concrets au cours des années 1920 et l'effondrement économique du début des années 1930 sont venus obscurcir cette vision. En 1934, on souhaite se ressourcer au passé plus simple et harmonieux et à l'union sacrée qui ont accompagné la guerre. La grande messe du 5 août symbolise ce retour à un moment premier moins lointain que l'incorporation de Toronto, mais de

⁴⁰ Dans le cadre de ses travaux sur les représentations de la Première Guerre mondiale au Canada durant la période d'entre-deux-guerres, Jonathan F. Vance s'est penché sur cette réunion. On se référera à son article et à sa monographie sur ces questions (Vance, *loc. cit.*; Jonathan F. Vance, *Death So Noble. Memory, Meaning, and the First World War*, Vancouver, UBC Press, 1997, pp. 73-110).

⁴¹ Vance, *loc. cit.*, p. 328. C'est une impression que rend à ce jour l'historiographie : « Canada moved from colony to nation as a result of the war effort. Canada led the way in working out a new relationship of equality between Britain and its dominions that helped to transform the Empire into the Commonwealth. In the world at large, Canada gained recognition as a nation in its own right. » (Francis *et al.*, *op. cit.*, p. 214)

même nature : un point du passé auquel tous les membres de la communauté peuvent se raccrocher, un point où ils peuvent retrouver les valeurs et les symboles qui referont l'unité du groupe.

La messe a lieu à l'extérieur de la ville de Toronto. Le lieu choisi par les organisateurs est l'amphithéâtre naturel de *Riverdale Park*⁴². L'immense parc se situe en marge de la ville, près de la rivière Don. Ce choix relève en partie de considérations pratiques : il faut accueillir un quart de million de personnes. Il découle peut-être aussi d'une volonté de quitter le cadre urbain, associé aux valeurs matérialistes régulièrement dénoncées et blâmées pour le déclin spirituel et moral du Canada, pour un environnement plus lyrique et propice à la transmission d'un message et de valeurs qui sont enracinés dans un certain romantisme victorien.

Le choix de la date de cette messe ne laisse aucun doute quant à son sens. Il s'agit du vingtième anniversaire de l'entrée en guerre du Canada aux côtés de la Grande-Bretagne. On retourne à la source de l'engagement et du sacrifice héroïque fait par les Canadiens au service de l'empire britannique. Si le deuxième conflit mondial est encore relativement loin dans l'avenir, l'idée d'une nouvelle conflagration en Europe est constamment évoquée dans les journaux torontois au cours de l'année 1934 : chaque événement dramatique est interprété comme un nouveau Sarajevo, différents spécialistes et intellectuels se prononcent sur le moment auquel aura lieu le nouvel affrontement entre l'Allemagne et le monde « civilisé »⁴³. Il serait donc difficile de ne pas voir également dans la réunion et dans les discours et

⁴² *The Globe*, le 6 août 1943, p. 1.

⁴³ L'assassinat du chancelier autrichien Dolfuss est par exemple l'occasion d'une première page intitulée « Another Sarajevo? » (*The Daily Star*, le 26 juillet 1934, p. 1).

pratiques qui l'accompagnent une volonté de se préparer en quelque sorte à la possibilité d'un nouveau sacrifice au nom de l'empire et des valeurs qu'il représente.

Réunissant plus de 70 000 vétérans et près de 250 000 spectateurs, la messe de *Riverdale Park* demeure une affaire protestante. Les vétérans catholiques tiennent leur propre messe à l'écart de celle célébrée par la majorité des vétérans⁴⁴. Les Irlandais représentent la presque totalité des participants à cette messe alternative et les discours ont un accent un peu plus pacifiste⁴⁵, condamnant avec force la course aux armements ayant lieu en Europe au même moment⁴⁶.

La foule se réunit très tôt au *Riverdale Park*. Vers dix heures, les « troupes » commencent à arriver sur les lieux. Pour préserver l'esprit de corps et contribuer au ressourcement, on a distribué aux vétérans des bérets et des brassards de couleurs. Chacune de ces couleurs est associée à une division du *Canadian Corps*⁴⁷. C'est donc division par division que les vétérans prennent place au centre de l'amphithéâtre, sous les applaudissements nourris de la foule. Certains groupes chantent des airs associés à la guerre, dans une atmosphère de désordre qui contraste avec le rituel à venir⁴⁸. C'est finalement avec « Onward Christian Soldier », chantée à l'unisson par la foule et les vétérans, que s'ouvre la messe.

L'association entre le religieux et le militaire faite dans cette chanson et dans cette cérémonie est une alliance qui a souvent servi. Si Dieu est avec vous, tout

⁴⁴ *The Globe*, le 6 août 1934, p. 10.

⁴⁵ Desmond Morton constate que, durant l'entre-deux-guerres, la majorité des Canadiens anglais rejettent le pacifisme (sans nécessairement être belligérants bien entendu) (Desmond Morton, *A Military History of Canada. From Champlain to Kosovo*, 4^e éd. Toronto, McClelland and Stewart, 1999 [1985], p. 169).

⁴⁶ *The Globe*, le 6 août 1934, p. 11.

⁴⁷ Vance, *loc. cit.*, p. 335.

⁴⁸ Mentionnons *It's a Long Way to Tipperary*, *Mademoiselle From Armentières* et *Over There* (*The Globe*, le 6 août 1934, p. 1).

conflit dans lequel s'engage la collectivité devient par définition juste. Cette association transparait dans toute la cérémonie et les discours qui l'accompagnent. Le moment fort de l'exercice sera d'ailleurs le sermon prononcé par le révérend Frederick George Scott. Principal aumônier du *Corps* en Europe, Scott participa, dans les années qui suivirent la guerre, à de nombreuses activités liées aux vétérans et il acquit parmi eux une grande crédibilité⁴⁹. Assistent également à la messe l'amiral Reginald Tyrwhitt et le vicomte Allenby. Il s'agit de deux dignitaires militaires de second plan, mais qui ont été invités aux célébrations comme représentants de la métropole impériale et qui ont tous deux participé au premier conflit mondial⁵⁰. On notera dans cette cérémonie rituelle qu'il y a, dans une certaine mesure, reproduction de l'univers militaire du conflit 1914-1918. Il devient difficile de dire à un certain point s'il s'agit de ressourcement ou de mélancolie. Selon la thèse avancée par Jonathan F. Vance, on retrouve ces deux sentiments mais ils sont répartis selon l'appartenance sociale des participants, du moins parmi les militaires : chez les officiers, on manifeste une volonté de mettre les valeurs liées à la guerre au service de la société canadienne, aux prises avec une crise d'un autre type; chez les vétérans, et probablement dans le public en général, on est plutôt intéressé par l'aspect ludique de la réunion et par les souvenirs heureux que rappelle la guerre, ses aspects plus sombres étant soigneusement occultés lors des fêtes. En plus de la présence des *boys*, du chapelain Scott et des dignitaires britanniques, notons finalement celle des corps

⁴⁹ Vance, *op. cit.*, pp. 41-43.

⁵⁰ Ils ont en fait été invités à la dernière minute pour remplacer lord Byng, le commandant du *Canadian Corps* en Europe durant la Première Guerre mondiale, qui a dû annuler à la dernière minute sa visite pour des raisons de santé (*Ibid.*, p. 333_).

médicaux féminins ayant participé au conflit, ainsi que celle, très remarquée, de vétérans allemands naturalisés Canadiens⁵¹.

Après les prières et les lectures associées normalement à la messe, l'aumônier Scott parle à son tour. Son discours se présente en deux temps⁵². Il commence par constater l'échec de l'esprit de corps qu'ont connu les vétérans au front, mais qui ne se reflète pas dans la société civile. Depuis la fin de la guerre, les Canadiens se seraient comportés de manière égoïste et auraient été incapables de remplacer le matérialisme ambiant par quelque chose de transcendant. Et comme si ce n'était pas assez, la paix si chèrement gagnée sur les champs de bataille européens et dans les usines du *home front* est maintenant menacée par une diplomatie du secret et par un « military buildup » européen. Dans un deuxième temps, le révérend Scott revient sur le Canada dont ils avaient rêvé alors. En quelques mots, l'aumônier rêve d'une nation répondant aux valeurs chrétiennes, un Canada uni à l'empire mais aussi aux États-Unis par des liens étroits d'amitié. On voit ici apparaître un paradoxe du nationalisme canadien de l'époque, paradoxe sur lequel nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir. Les États-Unis ont longtemps représenté le contre-exemple par lequel le Canada anglais se définissait. Si les relations entre les deux pays sont alors au beau fixe, il n'en demeure pas moins que l'on souhaite garder ses distances du puissant voisin. Toutefois, en cette période troublée, on retrouve de plus en plus dans les discours et les symboles la volonté de faire des puissances anglo-saxonnes un bloc contre l'autocratie allemande.

⁵¹ *Ibid.*, p. 333.

⁵² L'analyse de ce discours est essentiellement basée sur sa reproduction dans les pages du *Globe*, le 6 août 1934, p. 2.

En conclusion de cette messe à ciel ouvert, un dernier élément rituel souligne la consécration de l'unité dans l'adversité présente et appréhendée. Après le sermon de Scott et à l'instigation du révérend, les 70 000 vétérans répètent tous ensemble et sous les applaudissements de la foule le serment d'allégeance qui leur fut demandé vingt ans plus tôt : « We, the Canadian Corps, in re-union assembled, solemnly reaffirm our loyalty and allegiance to our God, to our King, to our Country ». Cette nouvelle consécration de l'esprit de corps revient à l'idée d'un retour en arrière ou d'un rappel de l'esprit d'alors pour faire face aux contraintes du jour. De nouveaux chants religieux sont suivis par l'hymne national⁵³ et par des bénédictions qui mettent fin au service.

Huit ans plus tard, quelques centaines de kilomètres à l'Est, une société distincte de celle-là célèbre à son tour son passé par l'entremise d'une messe commémorative. Le 17 mai 1942, à l'occasion du tricentenaire de la fondation de Montréal par Paul Chomedey de Maisonneuve, une grande messe à ciel ouvert est célébrée dans le parc du mont Royal. Soulignons premièrement l'importance symbolique que revêt le lieu choisi par les organisateurs : le parc, appelé officiellement à l'époque « parc Mont-Royal », représente un point de rencontre et de conflit entre les communautés francophone et anglophone de l'île de Montréal. Longtemps appelé par ces derniers « Fletcher's Field », il devient objet de contestation quand, au début du XXe siècle, différentes organisations religieuses commencent à faire pression sur les autorités municipales pour obtenir le changement

⁵³ Il n'est pas clair s'il s'agit du « Ô Canada » puisque l'hymne ne fut officiellement adopté qu'en 1980. Le « national anthem » auquel on fait référence est plus probablement « God Save the King » (*The Globe*, le 6 août 1934, p. 2).

de ce nom pour quelque chose de « plus catholique »⁵⁴. L'appellation de « parc Jeanne-Mance » est suggérée en 1910 par le Congrès eucharistique de Montréal. Vers 1940, elle s'est imposée dans la communauté francophone même si elle n'est pas encore officiellement consacrée. À l'occasion des fêtes du tricentenaire, l'idée de rendre la chose officielle revient sur la scène et plusieurs éditoriaux de *La Presse* et du *Devoir* soulignent la nécessité de s'approprier culturellement ce lieu symbolique et d'en faire, si possible, un mémorial à la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal⁵⁵. En bref, le choix du parc du mont Royal par les organisateurs des cérémonies religieuses du tricentenaire est loin d'être aléatoire ou innocent. C'est un choix qui entremêle une possible volonté de conciliation, le parc se situant à l'intersection des zones anglophone et francophone de la ville, mais où domine l'idée d'une appropriation symbolique de cette portion de territoire urbain. On désire apposer au parc un sceau culturel en faisant de lui le domaine de la majorité francophone et catholique de la ville.

La date choisie n'est pas non plus aléatoire. Elle coïncide historiquement avec le tricentenaire de la prise de possession de l'île par de Maisonneuve et les siens. Cette cérémonie constitue le moment fort des célébrations commémoratives organisées cette année-là, mais également un rappel de cette première messe à laquelle assistaient les héros de l'origine de la ville. La température menaçante que

⁵⁴ Ces épisodes sont relatés en détail dans les archives de Montréal (DGDA, VM44, « Fletcher's Field-Jeanne Mance Park »).

⁵⁵ Brian S. Osborne, « Constructing landscapes of power: the George Etienne Cartier monument, Montreal », *Journal of Historical Geography*, 24, 4 (1998), 431. Une lettre de la supérieure de l'Hôtel-Dieu adressée au maire Raynault insiste pour qu'on profite du tricentenaire pour consacrer ce changement toponymique: « Ne serait-il pas opportun de profiter de cette année jubilaire pour rendre à la première infirmière de Ville-Marie, cet honneur et cette gloire? » (DGDA, VM12, série 6, sous-série 1, dossier 1, lettre de sœur Allard, supérieure de l'Hôtel-Dieu, au maire Adhémar Raynault, datée du 2 juin 1942)

l'on rapporte cette journée-là n'empêche pas une foule de cinquante mille personnes de se réunir dans le parc plus d'une heure avant le début de la messe. D'importantes estrades sont érigées pour accueillir la foule. Au centre du parc, un autel est préparé et s'élève, visible à tous. Centre du culte catholique et de la cérémonie rituelle à venir, on l'a décoré de draperies blanches et bleues frappées de fleurs de lys⁵⁶. Il s'agit d'un symbole national pour les Canadiens français qui souligne leurs origines françaises⁵⁷. Ajoutons aux draperies la présence d'oriflammes marquées des mêmes symboles tout autour de l'autel. De nombreuses gerbes de fleurs décorent les estrades et le site en général. Comme le souligne J.-P. Héroux dans son compte rendu des fêtes : « Le Comité des Fêtes religieuses a prévu dans tous ses détails, l'organisation d'une cérémonie aussi remplie de magnificence qu'elle promettait d'être fertile en salutaires effets »⁵⁸.

L'apparence du site est intimement liée à la bonne transmission des « salutaires effets ». On double l'aménagement du site de micros et de haut-parleurs : la messe sera retransmise sur les ondes de Radio-Canada et bénéficiera ainsi d'une puissance de diffusion encore nouvelle à l'époque. L'espace est donc choisi et aménagé en fonction de la communication de messages et de valeurs à travers l'exécution ordonnée d'une cérémonie rituelle et sa diffusion à l'échelle locale et régionale.

La cérémonie commence à dix heures trente. Sur l'estrade centrale ont pris place les dignitaires laïques invités à la fête. On y retrouve des politiciens, des

⁵⁶ Rappelons qu'il ne s'agit pas encore du drapeau officiel du Québec, qui ne sera adopté par le gouvernement Duplessis qu'en janvier 1948.

⁵⁷ Cette description du site provient de recoupement entre le compte rendu qu'en donne *La Patrie*, le 18 mai 1942, pp. 1-3; et celui de Héroux, *op. cit.*, pp. 111-112.

⁵⁸ Héroux, *op. cit.*, p. 111.

magistrats et des membres de l'élite économique. À l'exception de Henry G. Birks, du comité exécutif de la ville, il s'agit exclusivement de francophones. Tout au long des fêtes du tricentenaire, on ne retrouve pas d'hostilité entre les deux communautés culturelles dominantes sur l'île. Toutefois, de par sa nature, la messe exclut ceux qui ne sont pas catholiques, donc la majeure partie des élites anglophones. Il s'agit clairement d'une fête « de famille » réservée aux seuls catholiques francophones de la communauté. Aux premiers rangs, on retrouve d'ailleurs des membres des diverses communautés religieuses de la ville ainsi que les corps de cadets de différentes écoles.

Un cortège, où prennent place les dignitaires ecclésiastiques qui présideront au cérémonial, se forme et se dirige vers le centre du parc. La foule s'agenouille au passage de ce défilé constitué d'une partie importante de l'élite religieuse de l'époque. Deux figures y tiennent une importance particulière. En premier lieu, le cardinal Villeneuve : il est le clerc le plus puissant du Canada français à ce moment de son histoire. Il préside la messe de cette journée de mai et représente clairement le lien qu'entretient alors la communauté à l'Église de Rome⁵⁹. Ce lien est encore plus clair chez le deuxième clerc en importance dans ces cérémonies : le délégué apostolique, monseigneur Ildebrando Antoniutti, l'émissaire du pape Pie XII au Canada durant cette période. Une fois la lecture de l'Évangile terminée, soit la partie « normale » de la cérémonie liturgique, c'est le Délégué apostolique qui lit à la foule un message du pape. On peut résumer les propos du pape Pie XII dans cette déclaration : « Enflammés effectivement et ayant la ferme volonté d'agir, qu'ils

⁵⁹ S'adressant au cardinal, l'archevêque de Montréal souligne que : « Vous apportez à ces fêtes l'éclat de la pourpre romaine. » (Héroux, *op. cit.*, p. 120)

rejetent tout ce qui n'est pas en accord avec la sagesse chrétienne, qu'ils embrassent avec générosité tout ce qui lui est conforme, de sorte que tant les mœurs de chacun que les institutions publiques soient pénétrées et imprégnées de la sève vitale évangélique, seule cause de notre salut »⁶⁰. Ici comme à Toronto, le salut passe par un renouvellement des valeurs et de la foi, par une loyauté aux valeurs du passé.

La lettre du pape est accompagnée d'un don : un calice confié à l'archidiocèse de Montréal et orné d'icônes religieuses. On y retrouve bien entendu les visages du Christ et de la Vierge, mais aussi des symboles plus évocateurs des spécificités canadiennes-françaises. La coupe du calice est en forme de cloche, des vignes et des tiges de blé entrelacées, qui rappellent la vocation agricole et rurale de la société canadienne-française, constituent la colonne qui la supportent. Autour de cette colonne tournent des arceaux ornés de feuilles d'érable, autre symbole associé, du moins à l'époque, aux Canadiens français. Sur la base de la coupe, on retrouve la silhouette de la ville, nouvelle et ancienne, ainsi que la Sainte Famille, à laquelle elle est consacrée⁶¹.

Le discours du délégué apostolique est suivi d'une allocution de l'archevêque de Montréal. Il y souligne le développement de la ville de Montréal depuis la fondation et sa fidélité soutenue à sa vocation missionnaire. On expose le Très Saint-Sacrement et la foule demeure en prière, chantant hymnes et cantiques. Dans l'après-midi, une procession à travers la ville viendra compléter le rituel.

On le voit, ces deux cérémonies constituent des moments forts pour les communautés dans lesquelles elles ont lieu. À défaut de démontrer qu'il y a une

⁶⁰ Héroux, *op. cit.*, p. 117.

⁶¹ Il est illustré et décrit en détails dans Héroux, *op. cit.*, p. 118. Voir aussi figure 13.

réception parfaite des valeurs et des messages qui y sont transmis, les assistances considérables qui se déplacent pour y assister prouvent que les symboles déployés ont encore une résonance considérable. En 1934 comme en 1942, on tente de se ressourcer à un moment premier, rejoué lors de messes à ciel ouvert. À Toronto, on retourne au passé pas si lointain d'un effort de guerre qui a vu le Canada prendre sa place dans l'empire et affirmer sur les champs de batailles et dans les industries militaires sa force nationale. À Montréal, on retourne à un passé empreint de légendaire et à une île de Montréal presque vierge où quelques courageux colons, sous la tutelle de clercs et de nobles, élevèrent un établissement colonial destiné à christianiser les païens d'Amérique du Nord. Dans un cas comme dans l'autre, on se réfère à un moment idéal qui appartient au mythe. On retourne à un moment où il n'y a pas de conflits dans la communauté, où elle se consacre toute entière à sa prospérité matérielle et morale mais surtout, à un moment auquel chacun peut s'identifier.

4.2 Un présent lié au passé, un passé source du présent : les espaces de la mémoire et de l'identité

Citizenship has grown. It has been the conception of citizenship that underlies the progress that has been made in the last thousand years. When this city came into being a hundred years ago, to be a citizen of Toronto was to share in its municipal affairs and share in the affairs of the Province of Upper Canada. But to-day to be a citizen of Toronto is not only to share in Toronto's affairs but to be a citizen of the Dominion, to be a citizen of the British Empire yes, and to be a citizen of the world!

W.L. Mackenzie King, 1934⁶²

En me basant sur le canevas des fêtes établi plus tôt, je vais dégager les principales thématiques abordées dans les discours et les pratiques commémoratives observées au cours des deux séries de célébrations. Séparées selon trois niveaux ou cadres identitaires, ces thématiques sont rattachées les unes aux autres par nombre de liens suggérés implicitement ou explicitement par ceux qui les évoquent. Les frontières que j'ai tracées entre elles demeurent donc essentiellement artificielles, même si elles en facilitent l'étude et, surtout, la comparaison.

Le premier de ces cadres s'impose comme une évidence : il s'agit de la ville. En principe cœur des fêtes à Toronto comme à Montréal, le cadre urbain doit néanmoins partager la scène avec plusieurs autres thématiques, mais il demeure l'axe autour duquel tourne la majorité des discours et des pratiques observées, même ceux se référant aux cadres concurrents. Le second niveau identitaire est celui de la nation. Le cas canadien ayant ses particularités, nous verrons que ce cadre en englobe en fait plusieurs et nous entraîne dans les méandres des nationalismes canadiens. Puisque les

⁶² Extrait du discours du chef de l'Opposition lors du *Centennial Luncheon* du 6 mars 1934 (CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, p. 15).

deux communautés étudiées n'utilisent pas les mêmes conceptions de la nation en leur sein et entre elles, nous verrons que si la ville est au cœur de la nation, les contours exacts de cette communauté nationale restent à déterminer pour les deux communautés étudiées. Le troisième et dernier cadre existe de manière plutôt nébuleuse au-dessus de ceux que je viens d'évoquer. Il s'agit d'un cadre « civilisationnel » qui réfère aux relations entre nations évoquées par les « commémorants » et à l'idée, présente en arrière-plan, d'un Occident « civilisé », parfois libéral, toujours chrétien, auquel se rattachent les communautés canadienne-anglaise et canadienne-française et qu'elles opposent aux « Barbares », essentiellement les États communistes et fascistes mais aussi les dissidents se trouvant au sein de la communauté.

Comme je l'ai dit ces divisions tiennent de l'arbitraire, car, au bout du compte, l'identité se révèle comme un ensemble non seulement complexe mais incohérent, truffé de contradictions et de paradoxes nécessairement insolubles. On n'y retrouvera une idéologie ou une identité parfaitement formée, complète et fonctionnelle qu'en perdant de vue les aspects « encombrants » d'un discours ou d'un passé. C'est pourquoi cette dernière partie ne constitue pas l'analyse intégrale d'une mécanique idéologique bien huilée, mais un portrait des grands thèmes identitaires évoqués par les différents acteurs engagés dans les fêtes de 1934 et de 1942.

4.2.1 La ville : vecteur identitaire?

La ville est le sujet des deux séries de célébrations étudiées et le monde urbain occupe une place importante dans les discours et les pratiques. Il est toutefois

difficile de situer clairement la ville par rapport aux autres vecteurs identitaires présents, par exemple la nation ou l'empire, dont les caractéristiques et la nature sont généralement plus clairement explicitées et avec lesquelles la cité se confond. Même si au moment des fêtes le fait urbain s'impose de plus en plus comme milieu de vie dominant en Occident⁶³, la méfiance des groupes traditionalistes, qui y voient un foyer de désordre ou de dissidence morale et idéologique, n'est qu'exacerbée par les tensions qu'alimentent la crise en 1934 et la guerre en 1942. En conséquence, la ville ne constitue pas vraiment, dans le cadre des cérémonies étudiées, un vecteur identitaire privilégié avec enthousiasme dans le discours et parfaitement autonome par rapport aux cadres concurrents. On en fait la promotion en association avec différentes mises en garde quant aux valeurs qui lui sont associées et dans ce contexte, les cadres national et impérial servent également de garants idéologiques. Ainsi, et c'est la principale ambiguïté du discours portant sur le monde urbain, même les factions qui lui sont le plus farouchement opposées, comme l'aile conservatrice de l'Église catholique⁶⁴, ne peuvent plus se permettre d'en faire abstraction et doivent en parler autrement qu'en mal. Cette méfiance envers la cité est surtout manifeste dans le cas montréalais; à Toronto, la ville fait l'objet d'hommages plus intenses.

Industry, Intelligence and Integrity: la devise de la municipalité de Toronto évoque assez clairement la thématique centrale des fêtes de 1934. Les élites torontoises célèbrent cent ans de bon gouvernement municipal et représentent leur ville comme la « City That Works ». À l'occasion du *Centennial Luncheon* du 6 mars, le lieutenant-gouverneur de l'Ontario, Herbert Alexander Bruce, synthétise

⁶³ Au Canada, c'est au cours des années 1920 que le pays devient majoritairement urbain (Couturier, *op. cit.*, p. 191).

⁶⁴ Ferretti, *op. cit.*, pp. 119-121.

bien ce sentiment de fierté : « We have a great and beautiful city that has been blessed by honest and efficient government »⁶⁵. Cet accent sur l'honnêteté et l'efficacité du gouvernement municipal torontois revient souvent au cours des festivités et a probablement une résonance particulière dans le cadre d'une crise économique qui a laissé les municipalités avoisinantes sans le sou. L'objet avoué des fêtes, l'octroi d'une charte municipale, peut paraître banal par rapport à une fondation comme celle de Montréal par Maisonneuve. Toutefois, les organisateurs des fêtes, comme nombre de politiciens et de dignitaires appelés à y intervenir, soulignent à de nombreuses reprises l'importance institutionnelle de l'incorporation de Toronto pour la survie de l'institution municipale et donc pour le développement industriel du pays⁶⁶. Il n'est évidemment pas surprenant de constater que ces discours sont essentiellement produits par les membres du gouvernement local.

À cette importance symbolique accordée à l'incorporation et à cet hommage à la pureté morale des institutions municipales torontoises répondent, dans une certaine mesure, les nobles origines de Ville-Marie évoquées lors du tricentenaire de sa fondation. *Concordia Salus* : l'idée du salut par la concorde, évoqué par la devise de la ville de Montréal, prend tout son sens quand on pense aux diverses communautés

⁶⁵ CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, p. 29.

⁶⁶ L'importance de l'incorporation est évoquée pour la première fois dans une lettre de Alley au ministre des Postes Arthur Sauvé. Le directeur des fêtes a tenté en vain d'obtenir un timbre commémoratif pour le centenaire, le fédéral lui répliquant que s'ils rendent ce service à Toronto, ils devront le faire pour une multitude de villes canadiennes. Alley contre-attaque en évoquant le rôle central que joue l'incorporation de Toronto dans le développement du gouvernement municipal au Canada (CTA, RG250, série 1, boîte 11, dossier 12, lettre de Alley à Arthur Sauvé, le 9 novembre 1932). Par la suite, dans les documents concernant le centenaire, l'incorporation de la ville et le début du gouvernement municipal au Canada alternent comme objet déclaré des fêtes (CTA, RG250, série 1, boîte 2, dossier 3, lettre de Alley au maire Stewart, le 20 mars 1933). L'idée apparaît également dans différents discours du maire en 1933 : « The success of the experiment in Toronto encouraged the government to incorporate other towns and cities. » (CTA, RG250, série 1, boîte 12, dossier 5); ainsi que dans une lettre à l'historien J.E. Middleton qui prépare une histoire de la ville en l'honneur du centenaire (CTA, RG250, série 1, boîte 11, dossier 13, lettre de Alley à Middleton, le 5 novembre 1932).

ethniques ou culturelles qu'abrite la ville depuis la cession de la Nouvelle-France. Malgré les tensions entre les communautés francophone et anglophone de la ville, différents systèmes, arrangements ou compromis ont permis de préserver, au fil de rapports de force changeants, un *modus vivendi* assurant une certaine concorde dans la métropole du Canada. Néanmoins, tout au long des célébrations du tricentenaire, la présence anglophone se fait discrète et il devient rapidement évident que les fêtes s'adressent essentiellement à la majorité francophone⁶⁷. La déroute de la CTCM et la prédominance subséquente du comité des fêtes religieuses (composé exclusivement de catholiques), ainsi que les tensions associées au spectre d'une nouvelle crise de la conscription n'ont pu qu'encourager cette tendance. Je crois qu'on peut aussi y diagnostiquer un certain désengagement de l'élite anglophone, qui se retire en ordre du champ de la mémoire publique montréalaise⁶⁸. Tout ceci pour souligner que même si les thématiques privilégiées lors des fêtes auraient pu facilement intégrer l'influente minorité anglophone de la ville⁶⁹, l'imagerie utilisée pour représenter la fondation par de Maisonneuve met l'accent sur les intentions missionnaires et

⁶⁷ « En dépit du lourd fardeau de soucis et d'angoisse que la guerre fait peser sur la population entière, le Commission du IIIe Centenaire de Montréal a merveilleusement réussi à sortir les esprits de l'ombre sinistre du cataclysme universel en permettant aux Canadiens français de se grouper dans une commune pensée de fierté nationale et de se livrer au culte d'un grand et beau passé. » (Héroux, *op. cit.*, p. 133) Ajoutons que l'étude intégrale du quotidien *The Gazette* pour l'année 1942 ne nous a pas permis d'obtenir plus que quelques rares références aux principales attractions des célébrations du tricentenaire. L'une d'entre elles exprime bien le sentiment de la communauté anglophone : « Catholic Montreal yesterday observed the 300th anniversary of the foundation of Montreal... » (*The Gazette*, le 18 mai 1942, p. 1).

⁶⁸ Faisant écho à Marc Levine, Alan Gordon parle, dans le cadre de l'affirmation francophone sur le plan de la mémoire publique, d'une première phase de la reconquête de Montréal. L'utilisation de l'expression « reconquête », qui évoque une héroïque croisade, s'il flatte l'orgueil ne rend pas entièrement compte de la dynamique de cette affirmation des francophones. À leur affirmation nationale, il ne faut pas oublier de juxtaposer un désengagement des élites anglophones ne résultant pas uniquement de revendications nationales francophones, mais aussi d'un déclin irrémédiable lié à la montée de la puissance économique américaine et du déplacement du centre de gravité économique qui en a résulté (Gordon, *op. cit.*, p. 178).

⁶⁹ On pensera au tricentenaire de la fondation de Québec par Champlain en 1908, qui prend, sous l'influence du gouverneur-général Earl Grey, l'apparence d'un festival impérial (Nelles, *op. cit.*; Rudin, *loc. cit.*).

mystiques de fondateurs français et catholiques. Dans ce cadre, le discours plus inclusif des autorités municipales et celui, presque inaudible, de la minorité anglophone, s'ils sont indéniablement présents, demeurent discrets et quantitativement marginaux.

Comment la ville de Montréal est-elle représentée dans ce contexte? Tout au long de l'année 1942, les discours et les pratiques des « commémorants » francophones clercs et laïcs se reportent aux premiers moments de Ville-Marie. L'inspiration providentielle des membres de la Société de Notre-Dame de Montréal, le rôle clé de Jérôme le Royer de la Dauversière – héros méconnu de la fondation⁷⁰ –, la description hagiographique des Montréalistes, la prophétie du père Vimont – qui voit en Ville-Marie « une graine de sénevé » destinée à devenir une grande cité – et la protection miraculeuse qu'accorde à l'établissement missionnaire la Vierge sont évoqués *ad nauseam* par l'ensemble des acteurs⁷¹. Il n'est pas un discours qui ne se réfère à un moment ou un autre à ce récit empreint de légendaire et les autres références à l'histoire de Montréal sortent rarement du cadre chronologique du régime français. Par exemple, lors du défilé de la Saint-Jean-Baptiste, les dix-sept premiers chars allégoriques retracent les principales étapes de l'histoire montréalaise

⁷⁰ Les élites « commémorantes » montréalaises font d'importants efforts pour sortir cet initiateur du projet montréaliste de l'ombre au cours des festivités de 1942. Dès 1939, Lionel Groulx lui consacre beaucoup de place dans un discours prononcé à l'Académie Querbes d'Outremont sur les origines de Ville-Marie (Groulx, *op. cit.*, pp. 4-12). Victor Morin souligne, dans son discours de clôture des fêtes : « Nous avons mis en lumière, au cours de ces fêtes, la figure trop ignorée jusqu'à nos jours de Jérôme Le Royer de la Dauversière, père spirituel et instigateur de la fondation de notre ville. » (*La Patrie*, le 14 décembre 1942, p. 6). Morin, appuyé par le maire Raynault, fera d'ailleurs pression auprès du gouvernement provincial pour qu'un parc soit dédié au héros méconnu et qu'un monument lui soit élevé (Héroux, *op. cit.*, p. 267-268).

⁷¹ Tous les discours religieux prononcés lors du tricentenaire contiennent des mentions de ces différents éléments. Les plus importants sont ceux prononcés à l'occasion de l'ouverture des fêtes le 19 octobre 1942 (*Ibid.*, pp. 43-55), de la consécration de l'île de Montréal à la Sainte-Famille le 11 janvier suivant (*Ibid.*, pp. 70-74), des fêtes de mai (*Ibid.*, pp. 115-122) et de l'hommage à la Vierge le 15 août (*Ibid.*, pp. 228-238). Ce sont des références qu'on retrouve également dans le court métrage de Vincent Paquette, « La Cité de Notre-Dame », Ottawa, Office national du film, 1942.

au XVII^e siècle, se concluant sur la Grande paix de Montréal (1701). Le char suivant est simplement intitulé « Concordia Salus – Montréal en 1942 »⁷². Il s'agit d'un saut considérable dans le temps. Tout se passe comme si l'histoire de Ville-Marie était la propriété légitime de la communauté francophone, l'histoire du régime anglais étant réservée aux anglophones. Significativement, les seules références à l'histoire de Montréal au XIX^e siècle, autres que de brèves mentions de « la contribution anglo-saxonne » au développement de la ville⁷³, apparaissent dans le compte rendu des fêtes d'Héroux et sont de la plume de Henry G. Birks et de T. Taggart Smyth, de la CTCM. Le premier détail l'importante contribution sociale de sa communauté à la ville au cours des deux derniers siècles⁷⁴ et l'autre, la grandeur commerciale et financière de cette « most truly typical Canadian City in the Dominion, where the people of two great races live, side by side, in freedom, harmony and good fellowship »⁷⁵. Ce cloisonnement de l'histoire de Montréal n'est pas absolu, les anglophones faisant référence aux origines françaises et missionnaires de la ville, les orateurs francophones rappelant l'importante contribution des Anglo-Saxons à son développement.

En résumé, si l'on se réfère aux moments premiers évoqués par les principaux acteurs des deux séries de fêtes et à la manière dont ces moments sont représentés, on constate qu'un même public est visé : la communauté numériquement majoritaire de

⁷² Héroux, *op. cit.*, p. 222.

⁷³ Ces rares références sont souvent détournées au profit du nationalisme canadien-français comme dans cet exemple tiré du discours du maire Raynault lors du gala musical du 18 mai : « Il convient que je reconnaisse ici l'apport important de la population anglaise à la grandeur économique, sociale et esthétique de Montréal; ces compagnons de travail à qui nous n'avons pas ménagé notre estime et notre collaboration et qui, eux-mêmes si fortement attachés à leurs traditions, apprécient cette fidélité que nous vouons à notre passé et logiquement ne peuvent que nous encourager non seulement à survivre, mais à rayonner. » (Héroux, *op. cit.*, pp. 191-192)

⁷⁴ Henry G. Birks, « Notes on English Montreal », dans Héroux, *op. cit.*, pp. 28-30.

⁷⁵ T. Taggart Smyth, « The Last Rampart of Freedom », dans Héroux, *op. cit.*, pp. 31-33.

la cité. Alors qu'à Toronto, l'évocation de l'incorporation de 1834 touche la grande majorité des citoyens de la ville, l'insistance des organisateurs du tricentenaire de Montréal sur son passé missionnaire catholique et français restreint l'auditoire à la communauté francophone de la ville (un peu plus de 60 % de la population). Les contextes très différents auxquels sont confrontées les deux villes au moment des célébrations affectent les critères d'exclusion et d'inclusion utilisés par les « commémorants ».

Car, à Montréal comme à Toronto, des groupes sont implicitement ou explicitement exclus des fêtes. Visiblement, les femmes sont de ces groupes. Même si on souligne avec enthousiasme leur contribution au développement ou à la fondation de la cité⁷⁶, cet hommage ne se traduit pas par leur inclusion dans les hautes instances décisionnelles des célébrations. Elles doivent se contenter d'une contribution au sein de groupes leur étant réservés, sous l'autorité de comités exclusivement constitués d'hommes⁷⁷. Autre groupe dont le statut au sein des fêtes pose problème : les Néo-Canadiens. Dans les deux villes, des fêtes leur sont consacrées mais leur inclusion au sein de la communauté est loin d'être chose

⁷⁶ « While adulation poured on the names of men past, the fact was not entirely lost sight of that women have also played an important part in Toronto's evolution from indian settlement to modern metropolis. » (CTA, RG250, série 1, boîte 1, dossier 1, manuscrit inédit intitulé *A Century Passes. 1834 - Toronto - 1934. A Record of Many Epochal Events During City's Centennial Year Celebration* [apparemment de la main de Herbert R. Alley], p. 7). À Montréal, cet hommage passe par les héroïnes accompagnant de Maisonneuve en terre d'Amérique ou par l'hommage rendue par l'Église à la Vierge, protectrice de Montréal. Par exemple, au cours des fêtes dédiées à Notre-Dame le 15 août 1942 avec l'assistance de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste (FNSJB), monseigneur Philippe Perrier y va d'une longue allocution sur « ce que femme doit à Marie » (Héroux, *Troisième Centenaire de Montréal...*, pp. 232-238).

⁷⁷ À Toronto, on pensera par exemple à l'Imperial Order of the Daughters of the Empire qui organise le 5 mars un hommage au petit-fils du premier maire de la ville, Mackenzie King (*The Globe*, le 6 mars 1934, p. 3). À Montréal, les religieuses de l'Hôtel-Dieu, qui bénéficient clairement d'une certaine autonomie par rapport à la CTCM, prennent en charge l'hommage à la fondatrice de leur institution : Jeanne Mance (DGDA, VM12, série 2, dossier 34, lettre de A. Martineau, secrétaire à l'Hôtel-Dieu de Montréal, à Jean-Paul Héroux et datée du 28 février 1942). Des associations comme les Amicales féminines et la FNSJB s'activent également en marge des fêtes (Héroux, *op. cit.*, p. 80).

assurée⁷⁸. Ces communautés ethniques font l'objet de discours contradictoires. Leur simple présence au sein des fêtes et certains discours suggèrent un effort d'intégration respectant leurs coutumes et on souligne leur contribution au développement de la ville, mais la manière dont ils sont mis en scène a parfois des relents de colonialisme et semble surtout destinée à impressionner les visiteurs par le côté spectaculaire de leurs danses et costumes⁷⁹. Le fait qu'à Montréal ces fêtes « multiculturelles » ne s'adressent qu'aux catholiques, et que certains discours torontois soulignent avec fierté les avantages de l'homogénéité ethnique et culturelle de la ville rappellent que l'intégration de l'Autre passait durant cette période par une assimilation privilégiant le maintien de l'homogénéité de la communauté⁸⁰. Religion, ethnicité et genre ne sont pas les seules frontières présentes. Les deux séries de célébrations font clairement la promotion d'une certaine culture d'élite, de laquelle sont coupées les classes populaires. Le festival musical torontois et les concerts de mai à Montréal font ressortir ce fossé culturel et on retrouve dans les médias torontois quelques échos du mécontentement de certains individus face à l'élitisme de

⁷⁸ Dans le cas de Toronto, il s'agit de fêtes dans les parcs de la ville le 27 mai. Chaque parc est consacré à un groupe ethnique particulier, qui est invité à célébrer le centenaire selon ses us et coutumes (*The Globe*, le 28 mai 1934, p. 5, 10; *The Daily Star*, le 28 mai 1934, p. 4, 12). À Montréal, elles ont lieu le 31 mai et réunissent uniquement les minorités catholiques (Héroux, *op. cit.*, pp. 201-203).

⁷⁹ Citons l'exemple presque caricatural du char allégorique présentant la reine Victoria lors du défilé du *Dominion Day* à Toronto. Apparemment le plus populaire, ce char montre la reine sur le trône impérial, servie par un jeune page indien (CTA, RG250, série 1, boîte 1, dossier 1, manuscrit inédit intitulé *A Century Passes. 1834 – Toronto – 1934. A Record of Many Epochal Events During City's Centennial Year Celebration*, section intitulée « Dominion Day Parade »).

⁸⁰ « We are a homogeneous population in this City, all pretty well of one race, and therefore possibly are in a preferred position as compared with our sister city of Montreal... » Extrait du discours du premier ministre ontarien George S. Henry lors du *Centennial Luncheon* du 6 mars 1934 (CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, p. 23). « Almost wholly Anglo-Celtic, home-owners rooted in the soil of their city, the people of Toronto, in whom all the British emotions are centred, are noted for their ability to arrange spectacles... » (CTA, RG250, série 1, boîte 2, dossier 3, pamphlet publicitaire du centenaire)

certaines composantes des fêtes⁸¹. La tolérance envers l'Autre a donc, dans les deux villes, des limites claires et propres à cette période⁸².

Ces particularités évoquées, où figure l'idée de ville dans les discours et les pratiques des élites « commémorantes »? En faisant abstraction des éléments propres aux contextes locaux, on sent qu'à Montréal comme à Toronto l'univers urbain occupe une place encore incertaine dans l'imaginaire identitaire. Dans les deux cas, on ne cache pas les problèmes majeurs que pose la ville en termes socioéconomiques : effritement des solidarités communautaires⁸³, matérialisme exacerbé⁸⁴, malpropreté chronique dans certains secteurs de la ville⁸⁵ et conditions de vie (surtout le logement) déplorables dans les classes populaires et donc, source potentielle de désordres pouvant mener à une remise en question de l'ordre social voir même, pour certains, à la révolution bolchevique⁸⁶. Ces préoccupations me

⁸¹ Par exemple dans *The Globe*, le 16 mars 1934, p.6. Mentionnons également le défilé organisé par les citoyens du « Ward 8 » à l'occasion du *Victoria Day* qui n'est pas directement au programme du TCCC, mais bénéficie de la présence du maire Stewart et du premier ministre de l'Ontario. Se déroulant en avant-midi et n'entrant donc pas en conflit avec le défilé municipal prévu pour l'après-midi du 24 mai, il résulte de l'effort communautaire du Ward 8 de Toronto. Nous n'avons pas été en mesure de trouver beaucoup d'informations sur cet événement alternatif, mais il pourrait constituer une réponse à l'élitisme de certaines des fêtes du centenaire (*The Globe*, le 25 mai 1934, p. 4).

⁸² Comme le souligne ici l'archevêque Joseph Charbonneau dans une discours prononcé le 19 octobre 1941 : « Tout en vivant comme il faut, dans les meilleurs termes, avec vos concitoyens de différentes croyances, ne vous laissez pas imprégner d'un esprit de fausse tolérance ou d'un indifférentisme extrêmement dangereux à la préservation de la foi. » (Héroux, *op. cit.*, p. 52)

⁸³ La nostalgie de certains intervenants par rapport au cadre villageois des premières années de la cité transparaît clairement dans ces textes : « La vie des premiers habitants, nous disent-elles encore [les *Relations* des Jésuites], a été 'une image de la primitive église'. » (Groulx, *op. cit.*, p. 21); « When one reads of the simple pursuits and urbane existence of those less hurried days, a certain nostalgia fills one's being and tempts one to flee from our present maddening treadmill to the comparative tranquility of yesterday. » (Maurice N. Eisendrath, « Toronto's Centennial : Looking Backward », *Forum of the Air*, 3, 4 (mars 1934), p. 10)

⁸⁴ « On trahit les intérêts les plus sacrés et les plus chers pour quelques tonnes de coton et quelques morceaux d'or. » : l'archevêque Charbonneau, cité dans Héroux, *op. cit.*, p. 74.

⁸⁵ Ce problème de la malpropreté du milieu urbain est évoqué par les organisateurs, mais aussi à quelques reprises dans des lettres adressées aux journaux. Par exemple dans une longue lettre intitulée « For a tidier City » dans *The Globe*, le 24 mai 1934, p. 6.

⁸⁶ La peur du désordre en général et du communisme en particulier transparaît durant les deux séries de fêtes à plusieurs reprises. Par exemple, un discours du maire Stewart, prononcé à l'occasion des fêtes « multiculturelles » du 27 mai, souligne l'importance de défendre les principes de la démocratie

semblent celles de cette petite bourgeoisie conservatrice bien présente au sein des élites « commémorantes ». Quelle réponse offre-t-elle à ces maux urbains? Une chose est certaine, le retour à la terre ne figure pas en tête de liste, même si on rend hommage au monde rural et à sa contribution au développement et à la prospérité de la ville⁸⁷.

On propose donc différentes solutions pour humaniser ou harmoniser l'environnement urbain. Notons que ces démarches répondent à un besoin de rendre la ville hospitalière tant aux citoyens qu'aux touristes dont on espère la venue. Ainsi, l'embellissement de la ville, par l'entremise de vastes campagnes de nettoyage et par un effort plus ponctuel de décoration des principaux édifices dans le cadre des moments forts des fêtes, occupe une place importante tant dans les programmes proposés à l'origine par Alley et Trépanier que lors de leur exécution⁸⁸. Les discours

parlementaires contre ceux des autocraties de toutes tendances (*The Globe*, le 28 mai 1934, p. 4). On retrouve le même sentiment dans ce discours du révérend père Papin Archambault, prononcé le 17 mai : « ...pensez au chancre des sociétés suspectes, à la plaie du blasphème et de l'intempérance, au virus communiste... » (Héroux, *op. cit.*, p. 129).

Mentionnons toutefois que les seuls incidents ou désordres associés aux fêtes ont lieu à Toronto. Dans un cas, un individu est arrêté en possession d'un revolver lors de la réouverture du Fort York (*The Daily Star*, le 25 mai 1934, p. 1) et, plus significativement, le 30 juillet, cinq cents manifestants associés à divers groupes socialistes, les *Hunger Marchers*, prennent la rue et défilent à travers la ville. Plus de cinq mille personnes y assistent, mais, si l'on se fie aux journaux, il y a peu d'enthousiasme de la part de la foule. Malgré les invitations des marcheurs, l'effet d'entraînement est limité (*The Daily Star*, 31 juillet 1934, p. 1). Finalement, la dernière soirée de la réunion des vétérans, en août, sera le cadre de désordres relativement mineurs, mais étendus (Vance, *loc. cit.*, p. 338).

⁸⁷ « ...those of us who lives in cities will not forget, too, the great obligation we owe to that population that does not live in cities, the great rural population wich unfortunately, in my judgement, is now lesser in number than those who inhabit the cities – the real population, the backbone of the country, it is this raw material that flocks into the cities that makes them great. » Extrait d'un discours de George A. McQuibban, chef de l'Opposition provinciale à la législature ontarienne (CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, pp. 19-20). Plus pragmatique, Adhémar Raynault souligne, à l'occasion d'un hommage des agriculteurs de la région le 16 novembre 1942, que « [I]es citoyens de la métropole vous sont reconnaissants de votre visite et de votre collaboration dans la célébration du IIIe Centenaire. Ce sont vos clients et ils savent que la prospérité de leur ville vous est due pour une large part parce que vous alimentez son marché. » (Héroux, *op. cit.*, p. 261)

⁸⁸ À cause des problèmes budgétaires que connaissent le TCCC et la CTCM, ces efforts d'embellissement sont laissés entre les mains des entreprises et des particuliers invités à contribuer durant les périodes festives à l'embellissement et à la décoration de leurs propriétés. Les sources suggèrent que ces efforts furent couronnés de succès (CTA, RG250, série 1, boîte 2, dossier 6, lettre de

prononcés tout au long des célébrations évoquent aussi la nécessité d'une planification du développement urbain, c'est-à-dire la destruction des taudis, le remplacement des terrains vagues par des parcs, etc. À Toronto, le discours du lieutenant-gouverneur Bruce lors du *Centennial Luncheon* est certainement le plus révélateur à ce sujet et est exceptionnel par le ton direct utilisé⁸⁹. À Montréal, ces références à une saine domestication du milieu urbain sont aussi portées par les membres du clergé, ainsi que par des « commémorants » comme Victor Morin⁹⁰.

Un autre aspect de cette volonté de dompter le monde urbain est l'accent mis, surtout au cours des fêtes torontoises, sur l'ordre et sur ceux qui l'appliquent. La ville moderne se doit d'être paisible et ordonnée. Dans cette perspective, les services de police sont placés avec fierté à l'avant-scène des célébrations à Montréal comme à Toronto⁹¹. La présence militaire est également importante. Dans le contexte de la guerre, la chose s'explique facilement à Montréal, mais les fêtes du centenaire de l'incorporation de la Ville-Reine comportent une importante composante militaire

Tolchard à H.R. Alley, datée du 14 juin 1934; DGDA, VM12, série 2, sous-série 3, sous-sous-série 2, dossier 7, lettre générique de Jean-Paul Héroux adressée aux entreprises de la ville, datée du 1^{er} mai 1942).

⁸⁹ Le lieutenant-gouverneur attaque assez cruellement les autorités municipale, provinciale et fédérale pour leur passivité face à la dégradation rapide de la situation du logement dans la Ville-Reine, qui se veut pourtant exemplaire au Canada à ce sujet (CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, pp. 24-26)

⁹⁰ Ainsi, la première du court-métrage « Images de Ville-Marie » au Gesù est l'occasion d'une série d'allocutions soulignant l'importance de comprendre le milieu urbain pour mieux l'humaniser. Édouard Montpetit souligne d'ailleurs, à cette occasion, l'important outil que constitue à cet effet l'urbanisme (Héroux, *op. cit.*, pp. 76-77). Dans son mémoire portant sur le programme des fêtes, Victor Morin propose une longue série de démolitions et de constructions destinées à embellir et à assainir la ville (DGDA, VM12, série 2, dossier 17, mémoire présenté par le commissaire Victor Morin au directeur général et à ses collègues de la commission du troisième centenaire de Montréal, daté du 8 décembre 1938, pp. 5-12).

⁹¹ Dans un éditorial de *La Patrie*, en l'honneur du service de police, qui fête son centenaire, Léon Gray souligne que si Ville-Marie devait lutter contre les ennemis extérieurs (une nature sauvage, des autochtones hostiles, le concurrent anglais), l'ennemi est désormais à l'intérieur des murs de la ville. Le policier montréalais s'inscrit dans la lignée des premiers défenseurs de Ville-Marie (*La Patrie*, le 17 mai 1942, p. 10). Les policiers torontois, quant à eux, sont mis à l'honneur dans un dépliant publicitaire du centenaire de l'incorporation (CTA, RG 250, série 1, boîte 3, dossier 10, lettre de Alley au brigadier-général D.C. Draper, constable chef de Toronto, datée du 5 novembre 1932).

plus clairement liée au passé de la ville et aux valeurs de ses habitants qu'au contexte⁹². Le choix d'un militaire à la tête des activités de 1934 est d'ailleurs révélateur en lui-même d'une certaine reconnaissance et d'un respect d'une partie importante de la société torontoise pour la carrière militaire⁹³. Quelques voix préviennent leur auditoire des risques que représentent pour la liberté et la diversité le militarisme et une police trop musclée, mais ces mises en garde demeurent rares⁹⁴.

Il ressort donc de cette analyse des discours et des pratiques de l'élite « commémorante » que si la ville est là pour rester, des aménagements importants doivent être faits pour qu'elle devienne un milieu socialement stable et accueillant. De plus, on espère s'assurer de la conformité idéologique et politique de la société urbaine, foyer potentiel de dissidence et de révolte. À Toronto, ce conformisme passe par l'homogénéité raciale, culturelle et idéologique d'une ville encore fortement imprégnée par l'impérialisme anglo-saxon, alors qu'à Montréal, il s'agit pour l'ensemble de l'élite de préserver la paix entre les races, et pour les francophones, de se réappropriier symboliquement cette métropole face à laquelle ils se sentent toujours aliénés et qui représente encore, dans une certaine mesure, un lieu de perte de la race et des valeurs canadiennes-françaises. De ces discours sur l'importance de

⁹² « From the beginning of the Thanksgiving service that marked the inauguration of Toronto's centennial celebrations on 5 March 1934, the city's military heritage occupied a prominent place in the festivities. » (Vance, *loc. cit.*, p. 331)

⁹³ « Eight times since the City was founded have Toronto's citizen-soldiers returned triumphant from wars and rebellions... » (CTA, RG 250, série 1, boîte 2, dossier 3, pamphlet publicitaire du centenaire)

⁹⁴ Lors des cérémonies d'août, plusieurs discours traitent des dangers d'une course aux armements, mais soulignent du même souffle l'importance d'un empire fort, prêt à se défendre contre l'aggression (*The Globe*, 6 août 1934, p. 10). Dans une lettre à Alley, T.D. le May questionne d'ailleurs le choix du vieux fort comme monument permanent du centenaire, soulignant l'interprétation militariste qui pourrait être faite de ce choix ayant peu à voir avec la ville (CTA, RG250, série 1, boîte 9, dossier 2, lettre de le May à Alley, le 6 décembre 1932). Desmond Morton résume cette attitude ainsi : « Most Canadians rejected pacifism but they applauded anyone who denounced 'merchants of death', general staffs, and preparedness. » (Morton, *op. cit.*, p. 169)

s'assurer du caractère harmonieux et sain du milieu urbain émerge l'idée que la ville est au cœur d'un ensemble plus large et que son échec se répercuterait sur la prospérité et même la survie de la province, de la nation ou de l'empire.

4.2.2 Au cœur de la nation

Les métropoles que sont Toronto et Montréal entretiennent dans la réalité et dans l'imaginaire identitaire de leurs citoyens des relations complexes avec leur région immédiate, mais aussi avec la nation, l'État et l'entité supranationale qu'est l'empire britannique. Comment ces rapports se manifestent-ils dans le cadre des célébrations étudiées? Comment la représentation de ces rapports au cours des fêtes illustre-t-elle la place qu'occupent ou que voudraient occuper les élites « commémorantes » des deux villes?

Les élites « commémorantes » de Montréal et Toronto conçoivent tout d'abord leur ville respective comme les leaders incontestées de leur hinterland immédiat. Les données socioéconomiques dont nous disposons pour l'époque démontrent que cette domination est incontestable, mais loin d'être absolue. Les fêtes commémoratives permettent d'affirmer symboliquement cette prédominance. À Toronto, à l'occasion d'un déjeuner organisé pour le *Dominion Day*, et à Montréal, lors des fêtes civiles du 18 mai, les maires de plusieurs dizaines de municipalités environnantes viennent présenter leurs hommages⁹⁵. Ces événements donnent presque l'impression de cérémonies médiévales de vassalisation des municipalités

⁹⁵ À Toronto, c'est plus d'une soixantaine de maires qui sont présents lors de ce déjeuner où le maire vante les avantages d'une meilleure coordination entre les municipalités présentes (*The Globe*, le 3 juillet 1934, p. 4); lors des cérémonies civiles du tricentenaire de Montréal, ce sont plutôt une quinzaine de maires de la grande région de Montréal qui se présentent aux fêtes (Héroux, *op. cit.*, p. 145).

satellites aux centres rayonnants que représentent Toronto et Montréal. Plus sobrement, on peut y lire un certain paternalisme de la part des administrateurs municipaux métropolitains face à leurs voisins, paternalisme qui est plus clairement justifié dans le cas de la Ville-Reine que dans celui de Montréal, toujours sous tutelle⁹⁶. Une chose est claire, ces deux métropoles canadiennes se perçoivent comme les centres de gravité urbains de leur hinterland, n'hésitent pas à afficher ces prétentions avec, apparemment, l'approbation tacite des plus petites municipalités⁹⁷.

Au-delà de ces manifestations d'« impérialisme urbain », les cérémonies commémoratives sont l'occasion de placer la ville au cœur de la nation et, surtout dans le cadre de Toronto, de l'empire. En confondant ainsi l'un et l'autre, ces discours – qui viennent plus souvent qu'autrement d'instances politiques supérieures – font de la prospérité de la ville la garantie de la prospérité de la nation, et inversement. Dans les discours, on passe donc de la ville à la nation sans évoquer de cadre intermédiaire⁹⁸. Il est peu surprenant de noter que la nation à laquelle se réfère chacune des deux communautés canadiennes n'est pas tout à fait la même.

⁹⁶ Certains discours viennent contrebalancer ce triomphalisme et démontrent la présence d'une prudente humilité des autorités, qui veulent certainement éviter d'exciter inutilement la jalousie ou les réprobations du voisinage (*The Globe*, le 10 mars 1934, p. 6).

⁹⁷ Sur cette idée métropolitaine et ses manifestations, on se référera à Jean-Pierre Collin et Michèle Dagenais, «Évolution des enjeux politiques locaux et des pratiques municipales dans l'île de Montréal, 1840-1950», dans D. Menjot et J.-L. Pinol, dir. *Enjeux et expressions de la politique municipale*, Paris, l'Harmattan, 1997, pp. 191-221; ou Stéphane Pineault, *Rapports de pouvoir et enjeux métropolitains dans l'agglomération montréalaise, 1920-1961 : les problèmes de l'organisation institutionnelle, de la planification du territoire et du transport des personnes*, thèse de Ph.D. (Études urbaines), INRS-Urbanisation / UQAM, 2000.

⁹⁸ Dans un cas comme dans l'autre, la province ne constitue pas clairement un objet d'attachement, ce qui ne veut pas dire qu'elle est dénuée de signification. Dans les mentalités torontoises, l'Ontario équivalait toujours clairement au Haut-Canada, territoire d'implantation des United Empire Loyalists (UEL) et cœur du Dominion of Canada avec lequel il se confond dans une certaine mesure (White, *op. cit.*, pp. 222-224). Dans le cas des discours montréalais, le Québec est certes utilisé comme base territoriale de la nation canadienne-française, mais le vocable utilisé pour désigner la communauté n'en a pas encore pris compte et continue de s'attacher à l'idée d'une nation francophone sous forme de diaspora canadienne (Linteau, *et al. op. cit.*, p. 114).

Comme nous l'avons vu plus haut, l'incorporation de Toronto est décrite par les élites « commémorantes » comme la naissance du gouvernement local au Canada et constitue donc un événement d'importance nationale. H.R. Alley, qui cherche à convaincre le gouvernement fédéral d'émettre des timbres commémorant le centenaire, explique au ministre fédéral Arthur Sauvé : « It is of national significance, because it marked the beginning of a new era in the development, political, social and industrial, of Canada »⁹⁹. Dans son discours d'inauguration des fêtes du centenaire, le premier ministre du Canada, Bennett, poursuit avec éloquence l'argumentation avancée par le directeur des fêtes, mais en inversant l'importance respective des cadres identitaires évoqués :

More than that, he [who lives in Toronto] must not think in terms of city or of province but his vision must reach far beyond the boundaries of the great Province of Ontario – he must look beyond them, he must think in terms of Canada, of the part that Canada is playing in the world, the part she will play, the part that under the Providence she is destined to play, because she stands midway between east and west, and, be it good or ill, we represent all that is good and best and noblest in the greatest tradition of the British Empire that has given man freedom and liberty of thought and conscience during all these centuries¹⁰⁰.

Ainsi, si le Canada est appelé à rendre hommage au berceau de l'institution municipale en Amérique du Nord britannique, le Torontois est également appelé, par le premier ministre du pays, à dépasser les limites du régionalisme pour embrasser l'ensemble de son pays et de l'empire auquel il se rattache. Cette requête ne pose pas vraiment de problème puisque, à travers les discours et les pratiques observés lors du centenaire, on sent bien que les élites « commémorantes » torontoises perçoivent et

⁹⁹ CTA, RG 250, série 1, boîte 11, dossier 12, lettre de Alley à Arthur Sauvé, 9 novembre 1932.

¹⁰⁰ CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, p. 18.

présentent toujours leur ville comme un bastion de l'idéologie impérialiste au Canada¹⁰¹.

Il ne s'agit toutefois plus du même impérialisme que celui professé par les UEL en 1884, lors du cinquantenaire de l'incorporation de la ville¹⁰². Comme nous l'avons vu plus haut, à cette occasion, l'idéologie loyaliste traditionnelle s'était heurtée à une société qui la trouvait anachronique. En perte de vitesse, le cadre identitaire traditionnel que proposaient les UEL ne répond plus vraiment aux valeurs et aux aspirations des Torontois¹⁰³. En 1934, les élites « commémorantes » torontoises n'ignorent pas complètement l'héritage loyaliste¹⁰⁴, mais alors que les UEL étaient généralement dépeints comme des martyrs ayant souffert pour la cause impériale aux mains des infâmes Américains¹⁰⁵, ils ne sont plus maintenant que de courageux pionniers ayant défriché les terres sauvages du Haut-Canada du XVIII^e siècle¹⁰⁶. Dépassé, le discours identitaire loyaliste est ainsi mis en veilleuse et les activités organisées par les UEL se déroulent en marge du centenaire. Dans le cadre des fêtes de 1934, on peut donc parler d'un impérialisme qui a dépassé la mythologie loyaliste et qui, même s'il demeure foncièrement conservateur, s'est modernisé pour s'adapter à un contexte changeant. Dans ce cadre, « Toronto the Good » est présentée

¹⁰¹ Le maire Stewart, évoquant la fondation de la ville, souligne que « Upon that foundation has been builded a city that has always and will always continue to be truly British in sentiment » (CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, p. 28).

¹⁰² Knowles, *op. cit.*, pp. 67-90.

¹⁰³ « Although the Loyalists were said to have laid the foundations of the province's material development, they were also associated with the reactionary forces that impeded the province's political progress. » (*Ibid.*, p. 168)

¹⁰⁴ Des célébrations loyalistes ont lieu à la mi-avril, mais elles sont relativement discrètes et ne sont pas liées au TCCC (*The Globe*, le 6 avril 1934, p. 6).

¹⁰⁵ Les références au loyaliste-martyr sont rares, mais on en retrouve quelques-unes, par exemple dans le manuscrit d'un récit des fêtes qu'a laissé Alley (CTA, RG250, série 1, boîte 1, dossier 1, *A Century Passes. 1834 – Toronto – 1934. A Record of Many Epochal Events During City's Centennial Year Celebration*). Rappelons qu'Alley était de descendance loyaliste.

¹⁰⁶ Comme le souligne George A. McQuibban lors d'un discours donné à l'occasion du *Centennial Luncheon* (CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, p. 21).

comme protectrice des idéaux impériaux au Canada et comme dernière ligne de défense de cette idéologie menacée par la montée du voisin américain, comme le souligne le premier ministre Bennett : « ...to remove this city [Toronto] from the civilization of the Dominion would be absolute destruction of our present-day civilization »¹⁰⁷.

Lionel Groulx joue sur le même tableau lorsqu'il déclare, dans un discours donné devant le Cercle Saint-Viateur de l'ACJC en 1939 en préparation au tricentenaire, que si Ville-Marie n'avait pas été là pour que s'effrite sur ses valeureux défenseurs la puissance de l'agresseur iroquois, la survie même de la colonie française aurait été mise en péril¹⁰⁸. À l'instar de Groulx, la plupart des acteurs engagés dans les célébrations du tricentenaire de la fondation de la ville par Maisonneuve vont rattacher étroitement le sort de Montréal à celui de la nation canadienne-française¹⁰⁹. La perspective n'est toutefois pas la même. Si Toronto est la garante triomphante de l'impérialisme britannique, Montréal est, au contraire, un espace à conquérir et à transformer, pour l'harmoniser aux valeurs et à la survie de la nation. À travers discours et pratiques commémoratives, on demande au citoyen francophone de Montréal qu'il préserve en ville les valeurs qui ont fait la force de la nation par le passé : loyauté à la langue et à la foi¹¹⁰ et préservation de la famille¹¹¹ – cellule sacrée dont est composée la nation. Ce discours particulier et les valeurs qui y

¹⁰⁷ CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, appendice C, p. 18.

¹⁰⁸ Groulx, *op. cit.*, p. 21.

¹⁰⁹ Héroux, dans son compte rendu des fêtes, parle de « Ville-Marie, pointe avancée de la Nouvelle-France » (Héroux, *op. cit.*, p. 41).

¹¹⁰ Héroux, *op. cit.*, p. 55.

¹¹¹ Léon Gray, dans un éditorial sur la consécration de la Sainte-Famille, rappelle que « oui, le Canadien français a survécu à une cascade d'épreuves par le fait d'une double fidélité: fidélité à la paroisse et à la sainteté du mariage » et que « la famille est la couche chaude du ciel et de la société, la cellule stable qui produit des élus et des citoyens. » (*La Patrie*, le 12 janvier 1942, p. 10)

sont associées ressortent des sermons religieux prononcés dans le cadre des différentes messes intégrées au programme des fêtes, mais aussi de l'évocation exemplaire du passé de la ville :

Ainsi, le troisième centenaire de la fondation de Montréal aura été célébré dans une atmosphère d'austère grandeur et de fervente dignité. Il aura fourni à notre peuple une source féconde de leçons et de contact vivifiant avec nos origines dont la sereine beauté est toute imprégnée de l'esprit d'apostat le plus fervent¹¹².

Ces leçons, les organisateurs du tricentenaire sont en mesure de les retransmettre à l'ensemble de la nation par l'entremise de la radiodiffusion. Le 31 mai 1942, à la fin du mois marial, le Québec tout entier est invité par le clergé à se réunir auprès de ses croix de chemin et, par le truchement de la radio, de se recueillir au son de cérémonies ayant lieu au parc du mont Royal. Qualifié « d'apothéose mariale du Troisième Centenaire »¹¹³, cette cérémonie rappelle aux Canadiens français de toute la province que, malgré ses apparences de métropole financière anglophone, Montréal demeure « leur grande sœur » missionnaire, française et catholique¹¹⁴.

Ceci dit, le Canada et même l'empire britannique ne sont pas absents des fêtes. Non seulement les élites « commémorantes » sont-elles conscientes de la présence de l'influente minorité anglophone de la ville, mais elles doivent aussi tenir compte du fait que le pays et l'empire sont en guerre et harmoniser les fêtes aux efforts de propagande faits en ce sens. La rapidité avec laquelle Camillien Houde est disparu de la scène après ses commentaires caustiques sur la conscription doit certainement rappeler aux différents acteurs, même ceux qui s'opposent

¹¹² Héroux, *op. cit.*, p. 133.

¹¹³ *La Patrie*, le 1^{er} juin 1942, p. 9.

¹¹⁴ Discours du maire Raynault, cité dans Héroux, *op. cit.*, p. 209.

farouchement à l'engagement du pays dans un conflit européen, de faire preuve de prudence dans leurs propos. Ainsi, en plus du portrait lumineux du roi George VI figurant au programme du feu d'artifice du 17 mai, on retrouve fréquemment différents symboles impériaux lors des cérémonies civiles du tricentenaire, qu'il s'agisse du « Union Jack » ou du « God Save the King »¹¹⁵. De plus, dans quelques discours, le courage des pionniers face à l'ennemi iroquois est comparé à la menace pesant sur la civilisation chrétienne, incarnée par l'athéisme nazi¹¹⁶.

En bref, à Montréal comme à Toronto, on invite les citoyens à se rappeler l'importance de la ville dans le tissu national, on souligne le rôle désormais clé du monde urbain dans le développement de la nation. Du même souffle, on invite Montréalais et Torontois à ne pas perdre de vue les valeurs et les idéaux de la collectivité plus large à laquelle ils se rattachent et pour laquelle ils doivent être prêts, si besoin est, à se sacrifier. Ce sacrifice est évoqué dans le cadre d'un choc idéologique et militaire pressenti en 1934 et concrétisé en 1942 par une guerre mondiale.

¹¹⁵ Par exemple, il est chanté au cours des fêtes de nuit du 20 février et en conclusion des fêtes civiles du 18 mai (Héroux, *op. cit.*, p. 88-89 et *La Patrie*, le 19 mai 1942, p. 10).

¹¹⁶ Ainsi, Victor Morin, lors des cérémonies civiles du 18 mai, déclare : « L'heure est grave en ce moment où le monde civilisé est appelé à verser son sang pour défendre la liberté mais, depuis le souverain d'un pays qui a soutenu presque seul, à un moment donné, la cause des peuples opprimés, jusqu'au plus humble sujet revêtu du l'uniforme khaki, bleu ciel ou marin [sic], nous avons tous une foi inébranlable dans le succès de nos armes, tout comme nos pères avaient une foi qui ne s'est jamais démentie dans l'audacieuse entreprise de la fondation de Montréal. » (*La Presse*, le 19 mai 1942, p. 4) Le révérend père Joseph Ledit, lors d'un sermon prononcé le jour de la Saint-Jean-Baptiste dans l'enceinte de l'église Notre-Dame, rappelle que : « À côté de vos missionnaires, vos soldats, vos aviateurs, vos marins, montrent un courage incomparable devant la mort, car ils savent qu'ils sacrifient leur vie pour le salut du monde. » (Héroux, *op. cit.*, p. 220) Finalement, dans un télégramme adressé au maire, le premier ministre Mackenzie indique : « Never was there greater need for the people of Canada to take from the vivid glory of our history the full inspiration it has to offer. » (DGDA, VM12, série 2, sous-série 3, sous-sous-série 2, dossier 1, télégramme du premier ministre du Canada, Mackenzie King, au maire Raynault, daté du 16 mai 1942).

4.2.3 Une civilisation occidentale commune face aux « Barbares » : l'aspect international des fêtes

For a great many reasons wich I don't need to explain, and which you will fully appreciate, I don't want American machines.

H.R. Alley, au sujet des appareils qui participeront au pageant aérien de juillet 1934¹¹⁷

Au-delà de la nation et de l'État, la ville et ses habitants sont liés à d'autres entités nationales ou, plus largement, aux valeurs associées à une civilisation particulière. Je vais brièvement me pencher sur ces deux aspects du discours commémoratif. Les relations internationales évoquées lors des fêtes démontrent que les Montréalais, comme les Torontois, sont tiraillés entre leurs allégeances historiques et celles que leur impose le contexte immédiat des fêtes.

J'ai déjà couvert en partie les relations qu'entretiennent les « commémorants » montréalais et torontois avec la Grande-Bretagne dans la section précédente, le Royaume-Uni se confondant dans une certaine mesure avec la symbolique impériale. La mère-patrie se manifeste toutefois plus concrètement à Toronto sous la forme d'invités prestigieux étroitement liés à l'empire et à ses faits d'arme passés¹¹⁸. La présence, lors du spectacle aérien du *Dominion Day*, de cinq appareils Hawker Fury de la Royal Air Force (RAF) frappe l'imagination. L'enthousiasme des Torontois pour les appareils et leurs pilotes, symboles de la puissance et de l'influence de la mère-patrie, ne se dément pas, de leur arrivée à la fin

¹¹⁷ CTA, RG250, série 1, boîte 1, dossier 11, lettre de Alley à Ferguson, le 17 mai 1933.

¹¹⁸ On se souviendra toutefois que ces invités sont pour le moins décevants par rapport aux ambitions initiales du directeur du TCCC, qui souhaitait attirer à Toronto des membres de la famille royale.

du mois de juin jusqu'à leur départ au cours de la deuxième semaine de juillet¹¹⁹. Si cette présence symbolise effectivement la protection militaire offerte par la mère-patrie à ses partenaires impériaux, les négociations entreprises pour leur obtention par le TCCC illuminent, quant à elles, les limites de l'idéologie. Devant l'apathie de Londres face à ses demandes répétées pour une présence militaire britannique lors des fêtes du Dominion Day, Alley évoque la facilité avec laquelle il serait possible d'obtenir plusieurs dizaines d'appareils américains pour les fêtes, situation qu'il aimerait éviter «[f]or a great many reasons which I don't need to explain»¹²⁰. Peu de temps après, il reçoit confirmation de la venue d'appareils britanniques.

Cette anecdote nous amène à la position des élites « commémorantes » face aux États-Unis. La contradiction est flagrante entre les positions idéologiques critiques prises par les élites anglophone et francophone face à la culture et aux valeurs américaines, positions qui sont profondément ancrées dans la culture de ces collectivités, où l'Église catholique et les impérialistes traditionalistes ont toujours pris leurs distances face à la puissance d'attraction de l'économie, mais surtout de la culture américaine¹²¹. Toutefois, les Américains constituent aussi le public-cible privilégié par les organisateurs des fêtes, qui comptent sur cette manne touristique pour rentabiliser l'entreprise commémorative. Cette contradiction s'évanouit en partie à Montréal à cause du contexte de guerre mais à Toronto, elle s'exprime clairement.

Le directeur des fêtes peut manifester ses réticences face à l'influence américaine et le Haut-Commissaire de la *Canada House* de Londres peut écrire :

¹¹⁹ *The Globe*, le 2 juillet 1934, p. 4; *The Daily Star*, le 3 juillet 1934, p. 4.

¹²⁰ CTA, RG250, série 1, boîte 1, dossier 11, lettre de Alley à Ferguson, le 17 mai 1933.

¹²¹ Linteau, *et al. op. cit.*, pp. 168-172; White, *op. cit.*, pp. 198-199.

You doubtless know of the intense British feeling that exists in Canada, and the effort that is constantly necessary to resist the influence of the insidious percolation of Republican influences and ideas of our Southern neighbour - the great United States of America¹²²;

alors que parallèlement, des efforts sont faits pour attirer le plus de touristes américains possible à Toronto à l'occasion du centenaire de Toronto. Le jour de la fête nationale américaine, dans l'enceinte du Fort York, on ira même jusqu'à dédier une plaque commémorative au général américain Zebulon Pike, mort lors de l'invasion de Toronto durant la guerre de 1812¹²³. À cette occasion, le vice-amiral américain William D. Leahy remet d'ailleurs au lieutenant-gouverneur ontarien, au nom de son gouvernement, la masse parlementaire qui avait été ramenée comme part du butin, après la prise de la ville par les forces républicaines, montrant qu'au-delà de l'opportunisme financier, il semble y avoir un véritable rapprochement entre les deux pays¹²⁴.

Des relations ambiguës se manifestent aussi du côté de Montréal face à la France qui, en 1942, est gouvernée depuis Vichy¹²⁵. Le programme ultra-conservateur du gouvernement légitimement constitué sous Pétain n'est pas pour déplaire aux élites conservatrices du Canada français, qui se méfient du mouvement gaulliste supporté depuis Londres par les Britanniques. Tout en soulignant

¹²² CTA, RG250, série 1, boîte 5, dossier 11, lettre de Harrington à Tyrwhitt, le 28 février 1934.

¹²³ La plaque est financée par les *United States Daughters of 1812*, qui ont lancé l'affaire en 1933. Alley les persuade de se joindre aux festivités du centenaire et de joindre au monument à Pike une plaque commémorant le sacrifice des soldats britanniques morts lors de la bataille pour York (CTA, RG250, série 1, boîte 8, dossier 2).

¹²⁴ Le retour de la masse est officiellement une initiative américaine. Dans les faits, elle est le résultat d'efforts de Alley, qui dès 1933 fait pression auprès de ses contacts dans l'armée républicaine pour obtenir la restitution honorable de la masse, qui repose alors au musée d'Annapolis (CTA, RG250, série 1, boîte 11, dossier 3, lettre de Alley au colonel Kenneth C. Townson, le 24 mars 1933).

¹²⁵ Dans son sermon du 19 octobre 1941, monseigneur Charbonneau rappelle, en présence du consul vichyste Henri Coursier, que : « Votre [les Canadiens français] attachement aux vieilles traditions françaises ne doit pas être un élément de division; au contraire, il doit servir à conserver vital l'esprit de la vraie France qui a civilisé le Canada » (Héroux, *op. cit.*, p. 52).

fréquemment les « douleurs » de la France défaite¹²⁶, les organisateurs du tricentenaire prennent la peine d'inviter Henri Coursier, consul vichyste de Montréal, à la plupart des grandes cérémonies de 1941 et 1942. Ce dernier prend soin de faire pression pour que soit exclue toute délégation gaulliste de ces mêmes événements¹²⁷. Sans montrer d'enthousiasme excessif face à la France de Vichy, qui ne s'est pas encore irrémédiablement compromise avec l'occupant allemand, on rappelle tout au long des fêtes que la métropole culturelle souffre et qu'elle demeure le foyer de la culture canadienne-française.

Dans le cadre d'une Europe divisée par des fossés idéologiques de plus en plus profonds puis par la guerre, les Canadas anglais et français découvrent dans la France et les États-Unis des partenaires qu'il faut approcher avec prudence dans les discours. Les fêtes du centenaire de l'incorporation de Toronto illustrent le rapprochement des démocraties occidentales dans un contexte où serrer les rangs et démontrer leur solidarité devient de plus en plus important face à la montée de puissantes autocraties se réclamant d'idéologies simplificatrices et, de ce fait, ayant une puissante emprise sur l'imaginaire. À Montréal, tout en montrant leur support à l'effort de guerre entrepris par l'empire contre l'agression du nazisme athée, les élites « commémorantes » francophones se montrent sympathiques envers la France qui souffre et le gouvernement vichyste qui, bien que soumis à l'ennemi, donne encore

¹²⁶ *Ibid.*, p. 122.

¹²⁷ Il peut ainsi écrire à ses supérieurs : « ... fidèle à la parole qu'il m'avait donnée, désireux aussi, sans doute, de marquer ses sympathies à une cause qui recueille l'adhésion de la masse des Canadiens français, le Maire de Montréal m'avait ménagé une place d'honneur aux diverses cérémonies civiques et lors des visites aux communautés et aucun emblème non plus que la présence d'agents gaullistes ne rendirent équivoques les hommages rendus à la France. » (Amyot, *op. cit.*, p. 196)

l'apparence non seulement de la légitimité, mais aussi d'un retour à la vraie France, celle d'avant 1789.

4.2.4 Oublier : les effets de la commémoration

Faire des célébrations du centenaire de l'incorporation de Toronto ou du tricentenaire de la fondation de Montréal de simples exercices de propagande de la part d'élites essayant d'imposer leur hégémonie aux classes populaires masque la nature première de ces fêtes : une occasion de se divertir. Même si plusieurs composantes des fêtes sont fermées aux classes populaires, ils sont des dizaines – parfois des centaines – de milliers à participer aux festivités. Vance, dans son article sur la réunion des vétérans d'août, souligne l'existence de deux attitudes face aux célébrations. Les simples vétérans voient dans la réunion une occasion de revenir à un passé qui les divertit d'un présent troublé. Les officiers et les organisateurs de la réunion y voient plutôt l'opportunité de transposer à l'ensemble d'un Canada en difficulté les valeurs qui ont permis au Canadian Corps d'obtenir la victoire en Europe. L'analyse de Vance est intéressante et illustre le caractère non-linéaire de l'exercice commémoratif. Elle masque toutefois le fait que même les élites organisant les fêtes ont des objectifs plus terre à terre que de remodeler ou de renforcer l'identité collective des Montréalais et des Torontois. Tout au long des fêtes, les considérations idéologiques et identitaires n'entrent pas tant en concurrence les unes avec les autres, qu'avec les impératifs matériels et économiques liés à l'organisation de telles fêtes.

Ceci étant dit, les discours identitaires émis à l'occasion de la planification et de l'exécution de ces fêtes demeurent essentiellement le produit des élites. Ces

discours sont complexes, impliquant une multiplicité de valeurs, recoupant plusieurs cadres identitaires et formant un tout qui est loin d'être parfaitement cohérent. Chaque sous-groupe au sein des élites « commémorantes » oriente son discours selon ses intérêts et sa condition. Les membres des instances politiques municipales vont souligner les mérites de la ville, alors que ceux qui sont attachés au gouvernement provincial et fédéral vont souligner l'importance de la ville pour la région, la nation ou l'empire. Les clercs et autres leaders spirituels vont tenir un discours moral et généralement critique face aux valeurs véhiculées dans le monde urbain, tandis que les barons de l'économie vont en vanter la puissance et appeler à la poursuite du développement et du progrès. Loin d'être en conflit les uns par rapport aux autres, les différents messages émis à l'occasion de ces fêtes s'amalgament en faisant peu de cas des apparentes contradictions qu'ils contiennent. Il s'agit du reflet d'une homogénéité bien réelle dans les communautés civiques qui se célèbrent. Cette cohésion interne est renforcée par des contextes difficiles qui rendent plus délicat le désaccord et la dissidence.

Souvenirs

Les « restes » de la commémoration



Figure 12

Militaires paradant de nos jours devant une des baraques du Fort York (source : Military Re-Enactment Society of Canada [<http://www.imuc.org/york99/york99.html>])

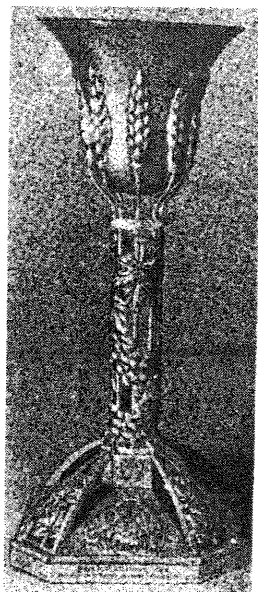


Figure 13
Le calice offert par le pape Pie XII à l'archevêché de Montréal en mai 1942 (source : Héroux, *op. cit.*, p. 118)



Figure 14
Monument à Maisonneuve sur la Place d'Armes. Élevé en 1895, il demeure un des centres d'attraction des fêtes de 1942 (source : Ville de Montréal [<http://www2.ville.montreal.qc.ca/culture/collect/maisoneu.htm>])



Figure 15

Différents souvenirs du centenaire de l'incorporation de Toronto (source : City of Toronto, Virtual Collection - Larry Becker
 [http://www.city.toronto.on.ca/culture/series_events_larry_becker_2000_5_1920-2000_5_1941.htm]

Conclusion

Le 10 août 1934, le TCCC est officiellement dissout. Herbert H. Alley se charge de régler les nombreuses questions financières restées en suspend à la fin des cérémonies officielles. Trouvant peut-être que l'épilogue s'étire inutilement, l'administration municipale renvoie Alley et sa secrétaire le 15 octobre¹. Le *Mail and Empire* déplore l'apparente disgrâce dont est victime Alley et en blâme les membres les plus conservateurs du conseil de ville². Le 31 décembre, une courte cérémonie est organisée par le maire et le conseil de ville pour clore officiellement l'année du centenaire³. On y remercie plusieurs des personnalités liées aux activités du centenaire. Finalement, en janvier 1935, l'instigateur des célébrations, le maire Stewart, quitte la vie politique. À Montréal, c'est le 13 décembre que se terminent officiellement des fêtes qui, par rapport aux ambitions initiales des organisateurs, auront plus vivoté que vécu. Néanmoins, le maire Adhémar Raynault est en mesure d'affirmer :

Nos projets ambitieux d'avant guerre ont été forcément remisés, vu que les ressources financières sur lesquelles nous comptions pour les réaliser ont été réduites à leur plus simple expression et que les nécessités d'une guerre universelle ont accaparé le maximum de nos activités. Tout de même, nous croyons que les fêtes imposantes des 17 et 18 mai derniers laisseront dans l'esprit de notre peuple un souvenir ineffaçable.⁴

¹ Prévenu d'avance, Alley écrit au greffier de la ville pour l'informer des questions encore en suspend (CTA, RG250, série 1, boîte 4, dossier 2, lettre de Alley à Somers, le 13 octobre 1934).

² CTA, RG250, série 1, boîte 7, dossier 1.

³ CTA, *Toronto City Council Minutes*, 1934, le 31 décembre 1934.

⁴ Héroux, *op. cit.*, p. 264.

Et effectivement, à Toronto comme à Montréal les fêtes laissent derrière elles quelques traces⁵ et l'historiographie subséquente leur accordera occasionnellement quelques lignes.

En étudiant plus en profondeur ces deux séries de célébrations presque oubliées, mon ambition était double. Dans un premier temps, je souhaitais analyser les discours et les pratiques des élites « commémorantes » engagées dans leur organisation et dans leur exécution. J'espérais ainsi bénéficier en quelque sorte d'une fenêtre sur leur mentalité. Dans un deuxième temps, j'espérais pouvoir utiliser ces deux séries de festivités pour mieux cerner la nature et les caractéristiques de l'exercice commémoratif en général. En me basant sur les exemples qu'offraient d'autres ouvrages sur la question, je désirais esquisser un modèle de la commémoration tenant compte des contributions faites en ce domaine par l'anthropologie culturelle et mettant à jour les modèles offerts jusqu'à maintenant par les historiens. Enfin, je voulais confronter ce modèle aux festivités associées au centenaire de l'incorporation de Toronto et au tricentenaire de la fondation de Montréal.

La commémoration *observée*

Une étude de l'historiographie de la mémoire collective et de ses manifestations m'a permis de constater que l'intérêt de la discipline historique pour la commémoration et ses corollaires est relativement récent. Ce retard est essentiellement imputable aux grandes tendances de l'historiographie au cours du dernier siècle. S'étant dégagés progressivement d'une histoire « par le haut », les historiens ont négligé pendant un

⁵ Mentionnons un Fort York restauré et différents objets qui font le bonheur des collectionneur (figures 8,9,13 et 15).

certain temps plusieurs facettes de l'histoire politique et de l'histoire des élites, incluant les différentes manifestations spectaculaires de la « dramaturgie du pouvoir ». Le retour, surtout dans le monde anglo-saxon, à une rhétorique politique faisant appel à la patrie et à la nation, ainsi que l'élargissement progressif des champs d'intérêt des historiens ont finalement favorisé l'apparition, dans les années 1980, d'importantes études sur la question.

Pour plusieurs des historiens s'étant penchés sur le sujet, la commémoration a été conceptualisée comme un outil mis à la disposition des élites et utilisé pour renforcer ou pour modifier les valeurs et les idées des classes populaires par un usage très sélectif du passé. Ce schéma, qui fait de la commémoration un savant processus d'ingénierie sociale, n'est pas entièrement faux, mais nécessite certains ajustements. Par exemple, j'ai tenté de dépasser la tendance à associer étroitement nationalisme ou traditionalisme aux cérémonies commémoratives et aux autres manipulations du passé à des fins idéologiques. Je me suis également attaché à rendre la complexité et parfois l'incohérence du groupe qu'est l'élite et de l'événement qu'est la commémoration. Dans le même ordre d'idée, j'ai eu le sentiment que les objectifs autres qu'idéologiques de ces cérémonies de la mémoire étaient plus souvent qu'autrement ignorés. Si elles représentent de précieuses occasions de lancer des messages ou de faire la promotion de valeurs et d'identités, les festivités commémoratives sont autant d'opportunités commerciales pour ceux qui les organisent et d'occasions de se divertir pour ceux qui y participent. Autre ajustement : les classes populaires auxquelles sont destinés ces spectacles ne sont pas des récepteurs passifs et ont la possibilité de résister aux messages proposés ou de les réinterpréter selon leurs aspirations et leurs intérêts. De plus, le fait

que des symboles communs à toute une communauté puissent renfermer des valeurs et un sens qui ne soient pas le même pour tous ceux qui s'y identifient rend très relative toute la question de la réception du message.

En bref, si les célébrations commémoratives sont l'occasion pour les élites (« commémorantes ») d'évoquer certains aspects du passé de leur communauté dans le but de renforcer ou de modifier le cadre identitaire de ses membres, il faut éviter d'associer exclusivement ces activités à leurs seules fins idéologiques et ne pas surestimer la cohérence interne des groupes qui en bénéficient.

La commémoration *vécue*

Puisque la commémoration met le passé au service du présent, et non l'inverse, le contexte dans lequel se déroulent les préparatifs des festivités a une grande influence sur les éléments du passé qui seront évoqués. Dans ce cadre, l'évolution des deux séries de célébrations étudiées est dominée par deux événements majeurs : dans le cas de Toronto, les festivités se préparent et se déroulent dans l'ombre de la plus importante crise économique du siècle; dans celui de Montréal, les célébrations du tricentenaire sont organisées dans le sillage de la crise, mais s'effritent avec l'intensification d'une nouvelle guerre mondiale. Cette période est l'occasion, pour les sociétés canadienne-anglaise et canadienne-française, d'une sérieuse remise en question de leurs valeurs et de leurs institutions. Elle est également l'occasion d'une résurgence des forces traditionalistes dans les deux sociétés. L'impérialisme britannique et le « clérico-nationalisme » adaptent en partie leurs discours aux transformations associées à l'industrialisation et à l'urbanisation et trouvent beaucoup d'adhérents chez ceux que le libéralisme a déçus. Les

années 1930 et 1940 sont aussi l'occasion de changements au niveau du rapport de force opposant Toronto et Montréal dans le tissu urbain canadien.

Alors que les bases de l'économie canadienne tremblent sous les effets de la crise, le développement spectaculaire qu'a connu Toronto depuis le début du siècle est sérieusement freiné, mais la ville demeure en bonne position sur l'échiquier canadien. De plus, alors que d'autres cités connaissent des troubles sociaux considérables, l'ordre et l'orthodoxie politiques sont maintenus dans la métropole ontarienne. Elle demeure d'ailleurs un des plus importants bastions de l'impérialisme britannique au pays, un aspect de sa « personnalité » qui ressort lors des fêtes du centenaire. Montréal connaît la situation inverse. Alors que sa voisine parvient à protéger les acquis de sa récente et rapide ascension, la crise ne fait que confirmer et renforcer le déclin relatif que connaît l'économie montréalaise. Même si elle demeure incontestablement la métropole du Canada, sa prédominance est de moins en moins marquée par rapport aux autres centres urbains du pays. La guerre permet à l'industrie montréalaise de redémarrer brutalement et ramène la prospérité. Il n'en demeure pas moins que le conflit européen est source d'incertitudes et de tensions au sein de la population montréalaise. La majorité francophone qui y réside, comme ceux du reste de la province de Québec d'ailleurs, craignent une nouvelle conscription. De plus, le réveil du nationalisme canadien-français se fait ressentir de manière aiguë dans cette cité dominée économiquement par l'influente minorité anglophone.

Dans ce contexte, les célébrations commémoratives planifiées par la CTCM et le TCCC sont à la fois l'occasion d'échapper aux anxiétés que génèrent la crise et la guerre, de donner un second souffle à une industrie touristique encore embryonnaire, mais

surtout, d'affirmer sur la place publique la solidarité de la communauté et des valeurs qu'elle représente. Les frontières de cette communauté et la nature de ces valeurs apparaissent clairement dans le passé mis de l'avant. À Montréal, l'accent porte sur la fondation française et missionnaire de Ville-Marie par Paul Chomedey de Maisonneuve. Les « commémorants » semblent surtout viser la communauté francophone de la ville et son attachement à sa langue et à sa foi. L'incorporation de Toronto en 1834 englobe plus généralement l'ensemble des citoyens de la ville et rappelle leur fierté du bon gouvernement de la « City That Works ». Malgré ces points de départs divergents, l'analyse des préparatifs, des programmes et des intentions initiales des « commémorants » des deux villes suggère des trajectoires similaires. Cette ressemblance s'explique par l'identité des organisateurs.

Véritables bricoleurs de mémoire, les élites engagées dans les deux séries de célébrations partagent un certain nombre de traits communs comme en témoigne non seulement les cas étudiés, mais la majeure partie des études s'étant intéressées à ces acteurs. Généralement issus des petites et moyennes bourgeoisies, ils sont avocats, notaires, libraires, artistes, politiciens. Occupant des emplois les mettant en contact avec le pouvoir et, très souvent, avec l'histoire, leur parole bénéficie de l'approbation de leurs pairs et des membres de leur communauté. Ils participent à ces événements tant pour leur accorder leur autorité ou leur prestige que pour en retirer. Une étude des comités montréalais et torontois nous a permis de déterminer que, dans les deux cas, on retrouvait beaucoup de ces individus liés au pouvoir local. À Toronto, ils provenaient d'un ensemble assez diversifié d'organismes locaux et d'institutions locales, régionales et nationales, alors qu'à Montréal ils étaient surtout issus de l'administration municipale et

des petites entreprises, deux milieux où les francophones de Montréal sont bien représentés.

Les programmes élaborés à l'origine par ces deux groupes sont presque identiques. À la célébration et à l'enseignement de l'histoire de la ville par et pour ses habitants est associée la ferme volonté de faire de Toronto et Montréal d'importants centres touristiques. Les organisateurs espèrent non seulement rentabiliser leurs célébrations, mais aussi avoir un impact sur la santé économique de leur ville. Les campagnes d'embellissement et de nettoyage proposées à cet effet semblent d'ailleurs autant bénéfiques à l'industrie du tourisme qu'à la santé des citoyens. Les festivités annoncées couvrent l'ensemble de la belle saison et tournent souvent autour de fêtes préexistantes. Reconstitutions historiques y côtoient événements sportifs, grands rassemblements religieux et concerts musicaux. Dans le cas de Toronto, ce programme sera presque entièrement réalisé. Dans celui de Montréal, il connaîtra des modifications majeures. Avec l'intensification du conflit mondial, plusieurs des membres de la CTCM démissionnent et une partie importante de son budget s'évanouit. Ce qui laisse la scène au comité des fêtes religieuses dont les activités et le discours domineront les célébrations du tricentenaire. Sans les monopoliser entièrement, l'Église catholique imprime une direction plus traditionaliste et y accentue l'exclusion des non-catholiques. Ainsi, au niveau idéologique, les deux séries de festivités sont avant tout l'occasion de rassembler la communauté autour d'un moment premier auquel chacun de ses membres peut s'identifier.

Cette identification est en premier lieu liée à la ville. Le milieu urbain est désormais prédominant, incontournable. On profite de l'occasion pour dénoncer ses vices

mais plutôt que de nier le fait urbain, on propose des solutions, des moyens de domestiquer cet environnement, de l'harmoniser aux valeurs de la communauté. Désordre, laideur, pauvreté sont des problèmes desquels le bon gouvernement, l'urbanisme, la foi et la solidarité vont venir à bout. Plus spécifiquement, cette rédemption de la ville passe à Montréal par la préservation des valeurs qui ont assuré la survivance des Canadiens français : la protection de la foi et de la langue mais aussi de la famille. Elle passe aussi par l'affirmation nationale des francophones, par une reconquête des espaces publics montréalais. À Toronto, les « commémorants » soulignent le rôle avant-gardiste de la ville dans la mise en place du gouvernement municipal au Canada et sa feuille de route impeccable en la matière. Fiers de son homogénéité, ils semblent la percevoir comme un microcosme de ce que le Canada devrait être : chrétien et fidèle à l'empire, garant de ses libertés politiques.

Le sort de la ville est intimement lié à celui de la nation dans les deux cas. Cœur du Canada français missionnaire ou du *Dominion of Canada*, les deux villes occupent le centre de l'univers dessiné par les « commémorants ». Leurs discours rappellent que le succès ou l'échec de la cité décidera plus largement de celui de leurs compatriotes. Enfin, au-delà de ce cadre, différents liens internationaux sont tissés dans les discours et les pratiques des élites. Métropoles politiques, culturelles et religieuses, pays alliés et ennemis sont évoqués tour à tour. Mère-patrie déclinante, la Grande-Bretagne occupe dans les deux cas une place de choix. Métropole culturelle et politique dans les discours des Canadiens anglais, elle verse son sang contre l'athéisme nazi dans ceux des Canadiens français. D'ailleurs, pour ces derniers, les relations avec la France sont problématiques. Occupée par les Allemands, la mère-patrie souffre, mais demeure

suspecte aux yeux des Alliés. Une autre ambiguïté fait surface à Toronto pour ce qui est des États-Unis, qui demeurent une menace culturelle mais aussi le plus important bassin de touristes potentiels et un allié éventuel contre les autocraties européennes. Ces deux situations entraînent des contradictions dans les messages et les discours transmis dans les deux villes. Le poids du passé français de Montréal et du passé loyaliste de Toronto se fait sentir. Ainsi, pour ceux qui le vivent comme pour celui qui veut l'étudier, l'acte de commémoration est inextricablement lié à la mémoire collective.

Pour les élites « commémorantes », le passé est la source à laquelle sont puisés les événements, les lieux et les personnages qui serviront de véhicules aux valeurs qu'elles souhaitent diffuser dans l'ensemble de la collectivité par l'entremise de la commémoration. Même si ces valeurs ne correspondent pas toujours exactement à celles que recherchent – et trouvent – dans ces célébrations les classes populaires, les symboles utilisés pour les transmettre appartiennent à un ensemble de références communes aux deux groupes. Ces symboles constituent les éléments d'un passé public partagé par l'ensemble de la collectivité, mais qui correspond rarement à la connaissance historique que nous en avons.

Bibliographie

Sources

- Eisendrath, Maurice N. « Toronto's Centennial : Looking Backward », *Forum of the Air*, 3, 4 (mars 1934). 17 pages.
- Groulx, Lionel. *Ville-Marie, joyau de l'histoire coloniale 1642-1942*. Montréal, Commission du Troisième Centenaire de Montréal, 1940. 24 pages.
- Héroux, Jean-Paul. *1642-1942: Troisième Centenaire de Montréal*. Montréal, Commission du IIIe centenaire, 1942. 302 pages.
- Middleton, J.E. *Toronto's 100 years*. Toronto, The Centennial Committee, 1934. 228 pages.
- Montréal. Division de la gestion des documents et des archives (DGDA). Fond de la *Commission du Troisième Centenaire de Montréal* (VM 12).
- Montréal. *La Patrie*. 1937-1942.
- Montréal. *La Presse*. 1937-1942.
- Montréal. *The Gazette*. 1942.
- Toronto. City of Toronto Archives (CTA). Fond du *Toronto Centennial Celebrations Committee* (RG 250).
- Toronto. *The Daily Star*. 1932-1934.
- Toronto. *The Globe*. 1932-1934.
- Toronto. *Toronto City Council Minutes*, 1931-1934.
- Toronto. *Toronto Municipal Handbook. Centennial Year 1834-1934*. Toronto, City Clerk, 1934.

Ouvrages généraux

- [s.a.]. *Les Biographies françaises d'Amérique*. Montréal, Journalistes associés, 1942. 640 pages.

- Bourdé, Guy et Hervé Martin. *Les écoles historiques*. 2^e éd. Paris, Éditions du Seuil, 1997 [1983]. 416 pages.
- Careless, J.M.S. *Toronto to 1918 : an illustrated history*. Toronto, J. Lorimer, 1983. 223 pages.
- Couturier, Jacques Paul *et al.* *Un passé composé. La Canada de 1850 à nos jours*. Moncton, Éditions d'Acadie, 1996. 418 pages.
- Dickinson, John A. et Brian Young. *Brève histoire socio-économique du Québec*. 2^e éd. Sillery, Septentrion, 1995. 383 pages.
- Ferretti, Lucia. *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*. Montréal, Boréal, 1999. 203 pages.
- Francis, R. Douglas *et al.* *Destinies. Canadian History Since Confederation*. 2^e éd. Toronto, Holt, Rinehart and Winston of Canada, 1992. 569 pages.
- Groulx, Lionel. *Histoire du Canada français*. Montréal, Fides, 1960. 2 volumes.
- Hobsbawm, Eric. *Age of Extremes. The short Twentieth Century, 1914-1991*. Londres, Abacus, 1994. 627 pages.
- Lamonde, Yvan. *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896*. Montréal, Fides, 2000. 572 pages.
- Lebrun, François. *L'Europe et le monde XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles*. 4^e éd. Paris, Armand Colin, 1997 [1987]. 350 pages.
- Lemon, James. *Toronto since 1918 : an illustrated history*. Toronto, J. Lorimer, 1985. 224 pages.
- Linteau, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*. 2^e éd. Montréal, Boréal, 2000. 627 pages.
- Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Histoire du Québec contemporain*. 2^e éd. Montréal, Boréal, 1989. 2 volumes.
- Lower, Arthur. *Colony to nation : a history of Canada*. Toronto, Longmans, 1946. 600 pages.
- Marsan, Jean-Claude. *Montréal en évolution : historique du développement de l'architecture et de l'environnement urbain montréalais*. Montréal, Fides, 1974. 423 pages.

- Marsolais, Claude-V., Luc Desrochers et Robert Comeau. *Histoire des maires de Montréal*. Montréal, VLB éditeur, 1993. 315 pages.
- Michelet, Jules. *Histoire de la Révolution française*. Édition établie et annotée par Gérard Walter. Paris, Gallimard, 1953 [1888]. 2 volumes.
- Minville, Esdras, dir. *Notre milieu : aperçu général sur la province de Québec*. Montréal, Fides, 1942. 443 pages.
- . *Montréal économique : étude préparée à l'occasion du troisième centenaire de la ville*. Montréal, Fides, 1943. 430 pages.
- Morton, Desmond. *A Military History of Canada. From Champlain to Kosovo*. 4^e éd. Toronto, McClelland and Stewart, 1999 [1985]. 338 pages.
- Rudin, Ronald. *Faire de l'histoire au Québec*. Montréal, Septentrion, 1998. 278 pages.
- White, Randall. *Ontario 1610-1985 : A political and economic history*. Toronto, Dundurn Press, 1985. 352 pages.

Monographies

- Amyot, Éric. *Le Québec entre Pétain et De Gaulle. Vichy, la France libre et les Canadiens français 1940-1945*. Montréal, Fides, 1999. 365 pages.
- Anderson, Benedict. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London, Verso, 1983. 224 pages.
- Bloch, Marc. *Les rois thaumaturges : étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*. Paris, Librairie Istra, 1924. 542 pages.
- Bodnar, John. *Remaking America: Public Memory, Commemoration and Patriotism in Twentieth Century America*. Princeton, Princeton University Press, 1992. 318 pages.
- Bouchard, Gérard. *Genèse des nation et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal, Boréal, 2001 [2000]. 503 pages.
- Charle, Christophe. *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle. Essai d'histoire comparée*. 2^e éd. Paris, Éditions du Seuil, 2001 [1996]. 452 pages.
- Cohen, Anthony P. *The Symbolic Construction of Community*. Londres, Routledge, 1985. 128 pages.

- Dagenais, Michèle. *La démocratie à Montréal. De 1830 à nos jours*. Montréal, Ville de Montréal, 1992. 51 pages.
- Debord, Guy. *La société du spectacle*. Paris, Gallimard, 1992. 167 pages.
- Erikson, Erik H. *Childhood and Society*. New York, W.W. Norton & Co., 1950. 445 pages.
- Gellner, Ernest. *Nations and nationalism*. Oxford, Basil Blackwell, 1983. 150 pages.
- Goodspeed, Donald James. *Battle Royal : A History of the Royal regiment of Canada 1862-1962*. Toronto, Royal regiment of Canada, 1962. 703 pages.
- Gordon, Alan. *Making Public Pasts. The Contested Terrain of Montréal's Public Memories, 1891-1930*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2001. 233 pages.
- Halbwachs, Maurice. *La mémoire collective*. 2^e éd. Paris, Presses Universitaires de France, 1968 [1950]. 295 pages.
- Hobsbawm, Eric et Terence Ranger, dir. *The Invention of Tradition*. 2^e éd. Cambridge, Cambridge University Press, 1999 [1983]. 322 pages.
- Knowles, Norman. *Inventing the Loyalists. The Ontario Loyalists Tradition & the Creation of Usable Pasts*. Toronto, Toronto University Press, 1997. 244 pages.
- Lacoursière, Jacques et Jacques Mathieu. *Les mémoires québécoises*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991. 383 pages.
- Levine, Marc V. *The Reconquest of Montreal. Language Policy and Social Change in a Bilingual City*. Philadelphia, Temple University Press, 1990. 283 pages.
- Lord, France. *La muette éloquence des choses : collections et expositions missionnaires de la Compagnie de Jésus au Québec, de 1843 à 1946*. Thèse de Ph.D. (Histoire), Université de Montréal, 1999. 360 pages.
- Lowenthal, David. *The Past is a Foreign Country*. Cambridge, Cambridge University Press, 1985. 516 pages.
- McKay, Ian. *The Quest of the Folk : Antimodernism and Cultural Selection in Twentieth-Century Nova Scotia*. Montréal, McGill-Queens University Press, 1994. 371 pages.
- McRoberts, Kenneth. *Misconceiving Canada. The Struggle for National Unity*. Oxford, Oxford University Press, 1997. 395 pages.

- Nelles, Henry Vivian. *The Art of Nation-Building. Pageantry and Spectacle at Quebec's Tercentenary*. Toronto, Toronto University Press, 1999. 397 pages.
- Pineault, Stéphane. *Rapports de pouvoir et enjeux métropolitains dans l'agglomération montréalaise, 1920-1961 : les problèmes de l'organisation institutionnelle, de la planification du territoire et du transport des personnes*. Thèse de Ph.D. (Études urbaines), INRS-Urbanisation / UQAM, 2000. 444 pages.
- Poole, Ross. *Nation and Identity*. Londres, Routledge, 1999. 209 pages.
- Tippett, Maria. *Making Culture. English-Canadian Institutions and the Arts before the Massey Commission*. Toronto, University of Toronto Press, 1990. 253 pages.
- Tourangeau, Rémi. *Fêtes et Spectacles du Québec*. Québec, Nuit Blanche, 1992. 398 pages.
- Turner, Victor. *The Ritual Process : Structure and Anti-structure*. Ithaca, Cornell University Press, 1966. 213 pages.
- . *Dramas, Fields and Metaphors: Symbolic Action in Human Society*. Ithaca, Cornell University Press, 1974. 309 pages.
- . *From Ritual to Theatre : the Human Seriousness of Play*. New York, Performing Arts Journal Publications, 1982. 127 pages.
- Vance, Jonathan F. *Death So Noble : Memory, Meaning and World War One*. Vancouver, UBC Press, 1997. 319 pages.
- Walden, Keith. *Becoming Modern in Toronto. The Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture*. Toronto, Toronto University Press, 1997. 430 pages.

Articles

- Arcand, Robert. « Pétain et de Gaulle dans la presse québécoise entre juin 1940 et novembre 1942 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44, 3 (hiver 1991), pp. 363-395.
- Becker, Carl L. « Everyman his own historian ». *American Historical Review*, 37 (1932), pp. 221-236.
- Bélanger, Damien-Claude. « Les historiens révisionnistes et le rejet de la « canadianté » du Québec : réflexions en marge de la *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* de Gérard Bouchard ». *Mens*, 2, 1 (automne 2001), pp. 108-109.

- Careless, J.M.S. « 'Limited identities' in Canada ». *Canadian Historical Review*, 50, 1 (mars 1969), pp. 1-10.
- « The first hurrah. Toronto's semi-centennial of 1884 », dans Victor L. Russell dir. *Forging a Consensus. Historical Essays on Toronto*. Toronto, University of Toronto Press, 1984. Pp. 141-154.
- Collin, Jean-Pierre et Michèle Dagenais. « Évolution des enjeux politiques locaux et des pratiques municipales dans l'île de Montréal, 1840-1950 », dans D. Menjot et J.-L. Pinol, dir. *Enjeux et expressions de la politique municipale*. Paris, l'Harmattan, 1997. Pp. 191-221.
- Dagenais, Michèle. « Vie culturelle et pouvoirs publics locaux. La fondation de la bibliothèque municipale de Montréal ». *Revue d'histoire urbaine*, 24, 2 (mars 1996), pp. 40-56.
- « Entre tradition et modernité. Espaces et temps de loisir à Montréal et Toronto au XXe siècle ». *Canadian Historical Review*, 82, 2 (juin 2002), pp. 308-330.
- Lamy, Yvon. « Fabrique des lieux ». *Genèse*, 40 (septembre 2000), pp. 2-5.
- Létourneau, Jocelyn. « Quelle histoire pour l'avenir du Canada? » dans Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*. Montréal, Boréal, 2000. Pp. 79-108.
- Lowenthal, David. « Identity, heritage, and history » dans John R. Gillis, dir. *Commemorations : The Politics of National Identity*. Princeton, Princeton University Press, 1994. Pp. 41-57.
- Michonneau, Stéphane. « Société et commémoration à Barcelone à la mi-XIXe siècle ». *Genèse*, 40 (septembre 2000), pp. 6-32.
- Nora, Pierre. « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux » dans Pierre Nora, dir. *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1986. Pp. xvii-xlii.
- Osborne, Brian S. « Constructing landscapes of power : the George Etienne Cartier monument, Montreal ». *Journal of Historical Geography*, 24, 4 (1998), pp. 431-458.
- Riendeau, Roger E. « A Clash of Interests : Dependency and the Municipal Problem in the Great Depression ». *Revue d'études canadiennes*, 14, 1 (printemps 1979), pp. 50-58.
- Rogers, Nicholas et Adrian Shubert. « Introduction: Spectacle, Monument, and Memory ». *Histoire sociale/Social History*, 29 (novembre 1996), pp. 265-273.

- Roy, Fernande. « Une mise en scène de l'histoire. La fondation de Montréal à travers les siècles ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46, 1 (été 1992), pp. 7-36.
- Rudin, Ronald. « Contested terrain : commemorative celebrations and national identity in Ireland and Quebec » dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, dir. *La nation dans tous ses États. Le Québec en comparaison*. Montréal, Harmattan, 1997. Pp. 183-204.
- Saunier, Pierre-Yves. « Que faire du localisme? L'institutionnalisation d'une identité locale : Lyon au XIXe siècle » dans Vincent Dubois et Philippe Poirrier, dir. *Politiques locales et enjeux culturels. Les clochers d'une querelle XIXe-XXe siècles*. Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1998. Pp. 29-53.
- Sénécal, Gilles et Claude Manzagol. «Montréal ou la métamorphose des territoires». *Cahiers de Géographie du Québec*, 37, 101 (septembre 1993), pp. 351-370.
- Vance, Jonathan F. « 'Today they were alive again' : The Canadian Corps Reunion of 1934 ». *Ontario History*, 87, 4 (décembre 1995), pp. 327-344.

Documents audio-visuels

- Paquette, Vincent. « La Cité de Notre-Dame ». Ottawa, Office national du film, 1942.
- Williamson, Peter et Cyril Levitt. « The Riot at Christie Pits ». Kelowna, Filmwest Associates, 1996.

Documents en ligne

- City of Toronto. [<http://www.city.toronto.on.ca>]
- Military Re-Enactment Society of Canada. [<http://www.imuc.org/york99/york99.html>]
- Office national du film. [<http://www.onf.ca>]
- Régiment Royal du Canada. [<http://www.royalregimentofcanada.org/cos.htm>]
- Ville de Montréal. [<http://www2.ville.montreal.qc.ca>]

Annexe 1

Composition des comités généraux du TCCC et de la CTCM

Comité général du TCCC¹

Nous avons réparti ici les membres du comité général selon de larges domaines d'appartenance. Cette division ne se retrouvait pas au sein du comité général du TCCC et ne sert qu'à illustrer l'origine de chacun de ses membres.

Forces armées

H.R. Alley, directeur

Médias

J.E. Atkinson, *Toronto Daily Star*

W.G. Jaffray, *The Globe*

Douglas S. Robertson, *The Evening Telegram*

F.D.L. Smith, *The Mail and Empire*

Gouvernement

W. Wadsworth (échevin), *The Council of the City of Toronto*

W.H. Price (député), *The Government of the Province of Ontario*

H.S. Cameron, *Toronto Transportation Commission*

¹ Sources : CTA, RG5, boîte 189, rapport du greffier de la ville, Roy V. Henderson au *Steering Committee on Sesquicentennial Celebrations* intitulé *Toronto Centennial Celebrations – 1934 (With Notes on Semi-Centennial – 1884 and 125th Anniversary – 1959)* daté du 2 novembre 1979, p. 2.

J.E. Ganong, Board of Harbour Commissioners

Économie

J.A. Northey, directeur et la Royal Agricultural Winter Fair et président du comité général

George H. Gooderham, Canadian National Exhibition Association

C.L. Burton, Toronto Industrial Commission

C.H. Mitchell, Toronto Board of Trade

F.E. Waterman, Canadian Manufacturing Association

John Munro, Trades and Labour Council

H.C. Bourlier, Toronto Convention and Tourist Association

Culture

T.A. Reed, University of Toronto

George Brigden, Board of Education

Composition du comité général de la CTCM (en 1942)²

Gouvernement

Adhémar Raynault, maire de Montréal et président du comité

² Source : Jean-Paul Héroux, *1642-1942: Troisième Centenaire de Montréal*, Montréal, Commission du IIIe centenaire, 1942, pp. 19-22.

Léon Trépanier, ancien échevin et directeur des fêtes jusqu'en novembre 1940

Henry-G. Birks, membre du Conseil municipal de Montréal, directeur-gérant de la maison d'orfèverie du même nom et deuxième vice-président du comité

J.-O. Asselin, président du Comité exécutif de la Cité de Montréal

Frederick-B. Todd, membre du Conseil municipal

Philius Paré, membre du Conseil municipal

Économie

T. Taggart Smyth, président de la Ligue du Progrès Civique, gérant-général de la Banque d'Épargne de la Cité et du district de Montréal, trésorier du comité

Alfred-H. Paradis, président de la firme d'ingénierie Paradis et Fils ltée.

Albert Dupuis, président de la maison Dupuis Frères ltée.

Jean-Paul Héroux, chef du secrétariat de la Chambre de Commerce des Jeunes du district de Montréal et secrétaire du comité

Culture

Victor Morin, président de la Société d'Archéologie de Montréal et de la Société Nationale de Fiducie, premier vice-président du comité

Antonio Perrault, professeur de Droit à l'Université de Montréal

Annexe 2

Description des chars allégoriques lors des parades du *Victoria Day* (24 mai 1934) et de la Saint-Jean-Baptiste (24 juin 1942)

Je propose ici une courte description des différents chars utilisés lors des parades de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal et du *Victoria Day* à Toronto lors des années étudiées dans mon mémoire. Dans les deux cas, ces fêtes préexistantes ont été l'occasion de présenter aux nombreux spectateurs présents une vision particulière du passé commémoré.

*Victoria Day*¹

Neuf chars sont présentés aux Torontois à cette occasion. Ils couvrent assez uniformément l'histoire de la ville.

1793 – Sur ce char, on assiste à la construction des premiers bâtiments de la ville de York par les *Queen's Rangers* sous la supervision de leur commandant, le lieutenant-gouverneur Simcoe. Un peu en retrait, madame Simcoe inspecte le travail. Notons que cette dernière est jouée par une descendante directe du lieutenant-gouverneur.

1812 – Ce deuxième char représente l'intérieur d'une demeure coloniale. Des femmes y cousent les couleurs des *York Volunteers*, corps dont un des officiers est présent. La troupe se prépare évidemment à affronter les Américains.

¹ CTA, RG 250, série 1, boîte 10, dossier 2, programme officiel des célébrations du centenaire.

1834 – Ce char représente l'intérieur de l'imprimerie du premier maire de la ville : William Lyon Mackenzie. On l'y voit, écrivant un éditorial. L'absence de références plus explicites à l'incorporation est surprenante.

1850 – Sur ce char, on retrouve une reproduction du traversier qui permettait aux citoyens de Toronto d'atteindre « the Island ». Île située au large du port de la ville, elle était un lieu de plaisance privilégié par les Torontois l'été.

1867 – Naturellement, ce char représente la Confédération. Allégoriquement, des femmes y jouent le rôle des provinces et de la nation et les hommes celui des industries nationales.

1884 – Ce char constitue un paradoxe intéressant. Il est la reproduction d'un char utilisé en 1884, à l'occasion du cinquantenaire de l'incorporation de la cité, et représentant justement l'incorporation de la ville et la première réunion du conseil municipal.

1901 – Rappel de l'héritage impérial de Toronto, ce char évoque la souveraine célébrée : Victoria.

1914 – Sur ce char, on retrouve une femme symbolisant Britannia défendant la Justice. Dominant ce tableau, elle est entourée d'autres femmes représentant les différentes composantes de l'empire britannique ayant suivi la mère-patrie lors de la Grande Guerre.

1934 – Sur le dernier char trône l'immense « gâteau d'anniversaire » de la ville de Toronto.

Saint-Jean-Baptiste²

Dix-neuf chars sont utilisés lors du défilé de la Saint-Jean-Baptiste de 1942. Comme nous allons le voir, la répartition dans le temps des thèmes évoqués est beaucoup plus inégale et témoignent de l'intérêt marqué des organisateurs pour la période du régime français. Ces chars sont présentés dans leur ordre et avec leur titre, mais sans une description détaillée. Des illustrations de deux des chars apparaissent toutefois à la suite de la liste.

- 1 – Le troisième centenaire
- 2 – La naissance d'une ville
- 3 – Les initiateurs : Jérôme Le Royer de la Dauversière, Jean-Jacques Olier de Verneuil
- 4 – Le réalisateur : Paul de Chomedey de Maisonneuve
- 5 – La première messe (1642)
- 6 – Le vœu de Maisonneuve (1642)
- 7 – Construction du fort (1643)
- 8 – Première semaille de blé (1643)
- 9 – Combat de Maisonneuve (1643)
- 10 – Jeanne Mance, l'ange de la colonie
- 11 – Le premier mariage à Ville-Marie (1647)
- 12 – Le fleuve, route royale
- 13 – Marguerite Bourgeoys et Jeanne Le Ber
- 14 – Arrivée du régiment de Carignan (1665)
- 15 – Départ du Cavalier de la Salle pour la grande aventure (1669)
- 16 – La première église paroissiale

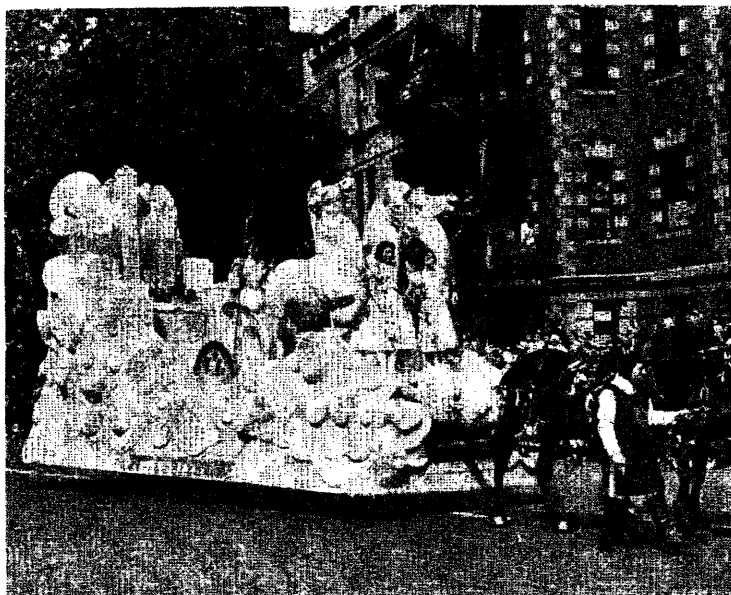
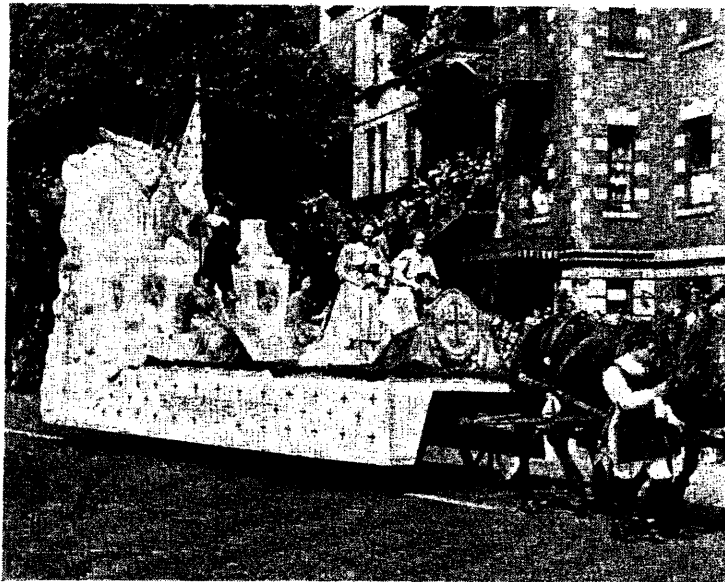
² La liste et la description des chars, ainsi que les illustrations, sont extraites de Jean-Paul Héroux, *1642-1942: Troisième Centenaire de Montréal*, Montréal, Commission du IIIe centenaire, 1942, pp. 220-222.

17 – La grande paix de Montréal (1701)

18 – *Concordia Salus* – Montréal en 1942

19 – Saint-Jean-Baptiste

Deux chars : allégories du passé et du présent (il s'agit des chars 4 et 18)³



³ Source : Jean-Paul Héroux, *1642-1942: Troisième Centenaire de Montréal*, Montréal, Commission du IIIe centenaire, 1942, pp. 220-221.

Annexe 3

La Cité de Notre-Dame : un brève analyse¹

Ce court métrage de 28 minutes a permis d'immortaliser sur pellicule quelques scènes des fêtes du tricentenaire de Montréal. Premier documentaire français réalisé par un francophone (Vincent Paquette) au sein de l'Office national du film (ONF)², « La Cité de Notre-Dame » constitue donc non seulement une source exceptionnelle pour l'étude des fêtes du tricentenaire, mais aussi un autre symbole de la « reconquête culturelle » entreprise par les francophones dès l'entre-deux-guerres. N'ayant pu lui accorder toute sa place dans mon mémoire, j'en propose ici un bref résumé critique et quelques images tirées du film original.



Une vue aérienne du centre-ville de Montréal en 1942 (ONF)

¹ Vincent Paquette, « La Cité de Notre-Dame », Ottawa, Office national du film, 1942.

² « L'ONF en bref : Historique, les années 1940 » [en ligne], [<http://www.onf.ca/f/historique/40.html>]

Le court-métrage documentaire s'ouvre sur différentes scènes des fêtes de mai. Inversant la chronologie, Paquette couvre les composantes civile puis religieuse de ces fêtes. Le narrateur, Gérard Arthur, souligne comment civils et militaires participent harmonieusement aux festivités. On voit en premier plan du défilé du 18 mai le *Union Jack*, battant au vent aux côtés de l'étendard de la ville. La visite, par le maire Raynault, des différentes communautés religieuses ayant contribué au développement de la ville est abondamment couverte par la caméra. Brièvement interrompu par une courte mise en scène reproduisant la vie des pionniers du XVIIe siècle (scène dont l'origine exacte n'est malheureusement pas précisée), le documentaire couvre les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste. Les différents chars ayant participé au défilé paraissent à l'écran et offrent un bon aperçu des allégories et de l'imagerie utilisées par les « commémorants ».



Un des chars utilisé lors de la parade de la Saint-Jean-Baptiste : Construction du fort - 1643 (ONF)

Ensuite, Paquette délaisse quelque peu les fêtes pour offrir au spectateur une visite des plus importants lieux (de mémoire) de Montréal. Il s'attarde évidemment au Vieux

Montréal, visitant l'église Notre-Dame, le vieux séminaire de Saint-Sulpice, le site de la première église de Montréal et le marché Bonsecours. Il interrompt alors quelques instants son parcours pour nous présenter des enfants qui jouent dans la rue. Le narrateur déclare : « S'adaptant au rythme accéléré de l'ère industrielle, la jeunesse montréalaise n'en demeure pas moins fidèle aux vieilles traditions du Québec. » On retrouve de nouveau ce paradoxe d'une société désirant embrasser le progrès et le changement sans délaissier un héritage qui y est pourtant, en grande partie, réfractaire.



Le cardinal Villeneuve, lors des fêtes religieuses du 17 mai 1942 (ONF)

La visite proposée par Paquette se poursuit par un aperçu des principales artères du centre-ville : les rues Saint-Jacques, Sainte-Catherine et Sherbrooke sont parcourues par des dizaines de piétons parmi lesquels on voit nombre de militaires. Le documentaire se rapporte ensuite à différents artisans / artistes canadiens-français à l'œuvre dans leurs ateliers. Le narrateur souligne la richesse culturelle de ce peuple et les images de l'Université McGill et de Montréal se succèdent à l'écran, montrant les deux

versants de l'enseignement supérieur à Montréal. Paquette s'intéresse aussi aux lieux de loisir des Montréalais et à travers les parcs Lafontaine et du mont Royal on constate que tous les montréalais, peu importe leur revenu, ont aisément accès à la nature. Suite à cette déclaration, on a droit à plusieurs belles demeures de Westmount, puis aux différentes infrastructures de transport qui font de Montréal une « ville moderne » : aéroport, chemin de fer et installations portuaires se succèdent à l'écran. Cette ville moderne est également une puissance industrielle et différentes usines sont explorées par la caméra de Vincent Paquette. On a évidemment droit à l'image d'un char d'assaut et le documentaire souligne avec insistance l'importance de l'industrie portuaire pour Montréal. Enfin, le narrateur salue le tricentenaire d'une ville qu'il décrit comme étant au « service de la paix et de l'abondance » et la dernière image qui nous est offerte est celle des armoiries de la ville et de sa devise : *Concordia Salus*.